

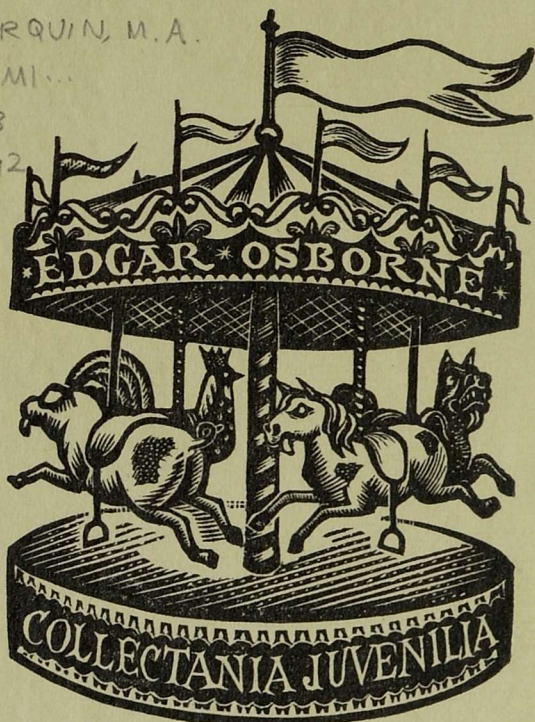
SB

BERQUIN, M.A.

L'AMI...

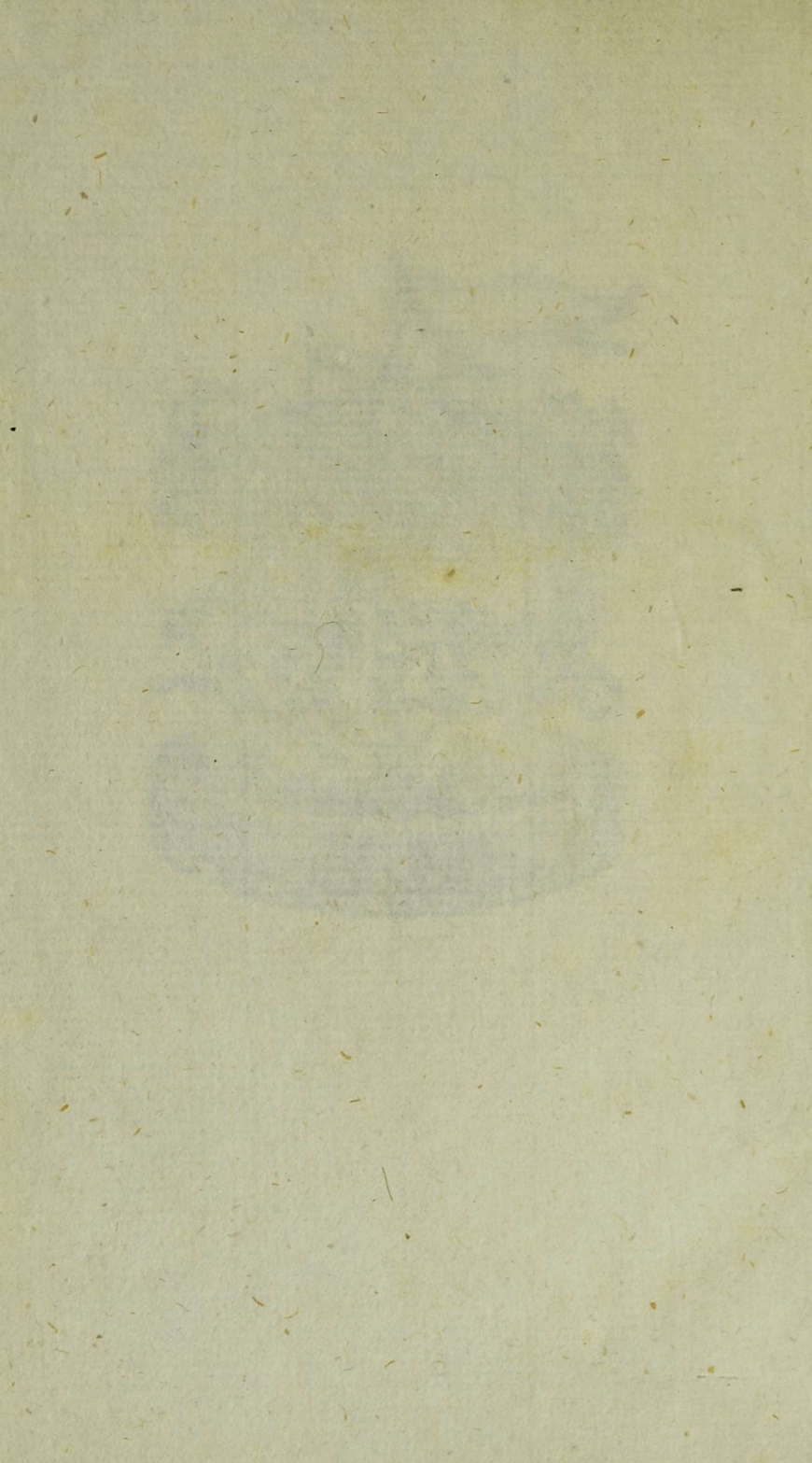
V. 3

1792



37131 039 926 571

II. 861



L'AMI
DES
ENFANTS.

JANVIER 1783.

TOME TROISIEME.

L'AMBI

DES

ENFANTS

PAR M. BENOIST

ANNÉE 1833

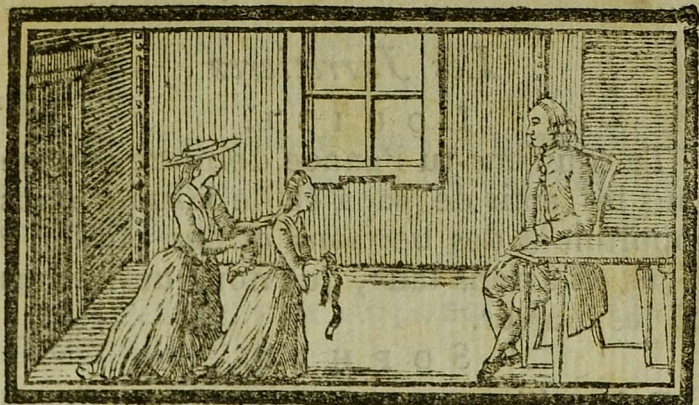
TOME TROISIÈME



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BROT

1722



L' A M I
D E S
E N F A N T S.

LES JARRETIERES
E T
LES MANCHETTES.

L O U I S E.

LE joli jour que celui des étrennes ! Ah, ma sœur, il me tarde bien qu'il arrive !

S O P H I E.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de décembre me paroît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir ! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

L O U I S E.

Te souviens-tu l'année dernière comme tous les amis de papa et de maman nous apportoient des bonbons et des joujoux ? Nous en avions tant, que nous ne savions où les fourrer.

S O P H I E.

Et la veille, comme le salon fut éclairé de bougies ? Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présents. Maman nous appella d'une voix douce. Venez, mes cheres filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit et pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos main, et danser, comme des folles, autour de la chambre.

L O U I S E.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

S O P H I E.

Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

L O U I S E.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner ! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie ? Nous sommes bien petites, et nous ne possédons pas grand'chose. Mais, nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

S O P H I E.

Comment cela, ma sœur ?

L O U I S E.

C'est dans quinze jours le premier jour de l'an , et nous avons de l'argent dans notre bourse.

S O P H I E.

Oui , j'ai près de six francs , moi. Qu'en ferons-nous ?

L O U I S E.

Tu sais bien que c'est après demain Saint Thomas , fête de la paroisse ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure , bien travailler , et apprendre avec soin toutes nos leçons , pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en piece de douze sous. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent et nous en acheterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées ; et la veille du premier de l'an , nous irons donner les étrennes aux enfants de la portiere.

S O P H I E.

Mais il faudroit que les enfants de notre pauvre frotteur en eussent aussi quelque chose.

L O U I S E.

Tu as raison ; je n'y songeois pas. Oh , comme ils vont sauter de joie ! Cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

S O P H I E.

Nous serons donc les premieres qui leur

aurons causé ce plaisir ! O ma sœur ! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

L O U I S E.

Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser....

S O P H I E.

Eh bien ! il est à nous, et nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

L O U I S E.

Je le sais aussi. Mais....

S O P H I E.

Mais, quoi donc ?

L O U I S E.

C'est de nos parents que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui les ferons, ce seront nos parents.

S O P H I E.

Oui, cela est vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

L O U I S E.

Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je sais broder assez joliment ; et toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

S O P H I E.

A quoi cela nous servira-t-il ?

L O U I S E.

Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretieres pour mon papa. Moi, depuis quinze jours je lui brode des manchettes. Il faut faire en sorte, et nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

S O P H I E.

Pourquoi donc , ma sœur ?

L O U I S E.

Nous les porterons à notre papa , qui se fera un plaisir de nous les acheter ; qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent , oh ! j'en suis bien sûre.

S O P H I E.

Mais , la foire tient après demain , et nous ne pouvons pas achever d'ici là , toi , tes manchettes , et moi , mes jarretieres ?

L O U I S E.

Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après demain pour nos emplettes , nous pouvons l'emprunter de notre bourse , et nous serons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi , nous pourrons dire , en toute vérité , que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfants.

S O P H I E.

Voilà qui est fort bien imaginé. C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

L O U I S E.

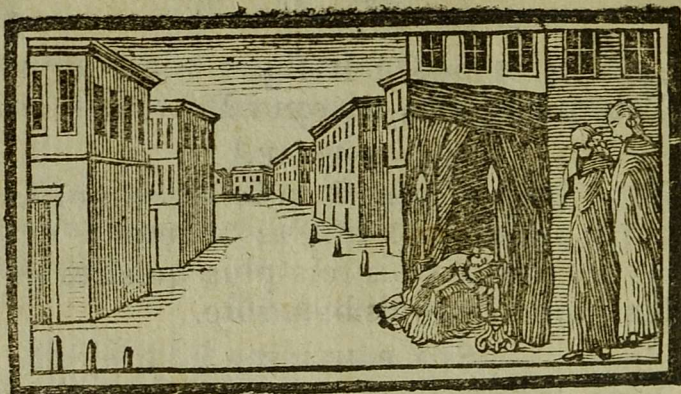
Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petit malheureux !

S O P H I E.

Oh ! si c'étoit demain , ce grand jour ?

L O U I S E.

Il viendra bientôt à présent , et nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.



A B E L.

LE petit Abel , à peine âgé de huit ans , venoit de perdre sa mere. Il en fut si affligé , que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle , de peur qu'il n'aigrît encore , par sa tristesse , la douleur inconsolable de son pere.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil ; et quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur , il s'efforçoit de prendre une figure joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils ; mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mere de cet aimable enfant ; et son désespoir le pousoit à grands pas vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante , sous différents prétextes , avoit toujours éludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement

malade. Il n'osoit demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, et il tourmentoit sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son pere. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

A B E L.

Pourquoi ce vilain noir, aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui est donc mort encore?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

A B E L.

Eh bien! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne Dame ne put pas y tenir plus long-temps; et laissant éclater sa douleur: c'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle.

A B E L.

Il est mort! O mon Dieu, ayez pitié de moi! C'est d'abord maman, et ensuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans pere ni mere! O mon papa! O maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas , lui disoit-elle , tes parents te restent encore.

A B E L.

Et où donc ? Où les retrouver ?

S A T A N T E.

Dans le Ciel , auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place , et ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage , honnête et laborieux , ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne , et sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

A B E L.

Hier au soir ! quand je me réjouissois de l'aller embrasser aujourd'hui ! Hier au soir ! Il n'est donc pas encore à l'église ? O ma tante ! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah ! il craignoit de m'affliger , et je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine , je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante , ma chère tante , je vous en supplie.

S A T A N T E.

Eh bien , mon ami , nous irons , pourvu que tu sois tranquille. Tu vois , à mes larmes , combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie ; j'étois pauvre , et je ne subsistois que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la providence. Elle veille pour nous. Tranquillise-toi , mon petit ami.

A B E L.

Il faut bien que je me tranquillise. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, et ils sortirent. Le jour étoit sombre, il tomboit un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arriverent devant la maison, ils la trouverent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui; ils pleuroient, ils sanglotoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur et de probité. Le petit Abel fendit la presse, et se jeta sur le cercueil. D'abord, il ne put proférer une seule parole; enfin, il releva sa tête en s'écriant : O mon papa ! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolais, lorsque maman mourut, et pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa !

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, et sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, et la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son pere. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnerent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit sortie un moment de la chambre. Il s'élança hors de la maison, et court à l'église. Les prêtres achevoient les prières des morts. On descendoit le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : enterrez-moi avec mon papa. — Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, et on l'emporta hors de l'église.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première douleur se calma. Il ne pleuroit plus, mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils ; et il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies ; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce

aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espece de fièvre, en se rappelant ce qu'il avoit un fois éprouvé à cette époque; et il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

C O U P L E T S

*De Maurice *, à Madame de Saint-Aulaire.*

A I R : *Je suis Lindor.*

DE tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour se répandent sur moi;
Et je tremblois que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître et redoubler comme elles.

Mais non, maman, je n'ai plus rien à craindre;
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence,
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurois dans ma reconnoissance !

* Voyez la premiere piece du mois de juillet 1782.



LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enfant sa voix.

Ainsi que les Romains s'adressoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré pere, je viens... Ah!... je viens...

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit et suoit à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et

l'ayant embrassé tendrement ; il lui dit : voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé ?

P O R P H I R E.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour cela. C'est mon frere qui est en rhétorique. Oh ! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman ? Il est tiré de l'histoire Grecque.

M. D E V E R M O N T.

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mere et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frere.

P O R P H I R E.

Oh ! il a bien été quinze jours à le composer, et moi aussi long-temps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque ! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire !

M. D E V E R M O N T.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

P O R P H I R E.

Vous m'avez entendu ? Ah, mon papa, que je vous embrasse ! Je le disois bien, n'est-ce pas ?

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh, c'est qu'il étoit beau !

M. DE VERMONT.

Ton frere y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec !

M. DE VERMONT.

Oui, si tu te bornois à me dire : mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle ?

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis et votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

PORPHIRE.

O mon papa, de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien ! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne.

P O R P H I R E.

Je ne croyois pas être si savant. Mais, c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais crusavoir. Me voilà maintenant en état de faire des compliments à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

P O R P H I R E.

Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire ; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout-à-l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur ; à un malheureux, la fin de ses peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public, qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaire pour les exécuter, qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. À un

vieillard , on peut souhaiter une longue vie ; exempte d'incommodités ; à des enfants , la conservation de leurs parents , des progrès rapides et soutenus dans leurs études , l'amour de la science et de la sagesse ; aux peres et aux meres , le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfants ; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs , avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis , et adresser des vœux au ciel , pour qu'il les fasse revenir de leur injustice , et qu'il leur inspire le désir de se réconcilier avec nous.

P O R P H I R E .

O mon papa , que je vous remercie ! me voilà en fonds de compliments pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient , sans avoir besoin des périodes de mon frere. Mais , dites-moi , je vous prie , on a ces vœux dans le cœur toute l'année , pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an.

M. D E V E R M O N T .

C'est que notre vie est comme une échelle , dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci , et nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu ?

P O R P H I R E .

Fort bien , mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

P O R P H I R E.

Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame ?

P O R P H I R E.

O mon papa, quelle belle perspective on a du haut des tours ! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue ; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

P O R P H I R E.

Eh bien, mon papa ! est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin ?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus assez content de tes jambes. Mais, c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

P O R P H I R E.

Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la toute. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en

portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

P O R P H I R E.

Ah ! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quarts de mille et les demi-milles, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. D E V E R M O N T.

Fort bien, mon fils ; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

P O R P H I R E.

Je ne m'en souviendrois pas mieux, si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentois ingambe, et que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, et je faisais je ne sais combien de faux pas. Vous me tranquillisâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil ; je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre ou une piece de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis, nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens

aussi que je fis , tout en marchant , les quatre vers latins que mon précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette manière , quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là , quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer , nous arrivâmes frais et gaillards , sans avoir ressenti de fatigue ni d'ennui ; et le bon repas que nous fîmes en arrivant , acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidèle de notre expédition , excepté dans quelques circonstances , que je te sais pourtant gré d'avoir omises , telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main , pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres , sur lequel il alloit tomber ; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette ; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

P O R P H I R E .

Eh , mon papa ! croyez-vous que je l'eusse oublié ? Mais , je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeler , pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

P O R P H I R E.

Oh ! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content ! Si vous saviez combien cela me délassoit ! J'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais, venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

P O R P H I R E.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jetâs du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisiss, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueilliss le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie et l'orage ;

l'orage ; il n'est pas d'autres moyens dans la vie , pour en bannir l'ennui , pour y conserver la paix du cœur , avec la satisfaction de soi-même , pour se distraire des chagrins et des revers qui pourroient nous accabler. Enfin , le bon repas que je te fis faire au bout de ta course , n'est qu'une foible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours , pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

P O R P H I R E .

Oui , mon papa , cela quadre tout juste. Oh ! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui.

M. D E V E R M O N T .

C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais , revenons à notre voyage. Te souviens-tu , lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-jour ? Le ciel étoit serein dans ce moment , et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

P O R P H I R E .

Oh ! oui. J'étois fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. D E V E R M O N T .

Le serois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer , en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie ? Tu y es entré foible et nu , sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mere qui t'a donné les premiers aliments. C'est

moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parents toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frere et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?....

P O R P H I R E.

Ah, mon papa! ne regardons pas tant dans le passé; j'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. D E V E R M O N T.

Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

LES ÉTRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.

ÉDOUARD, son fils.

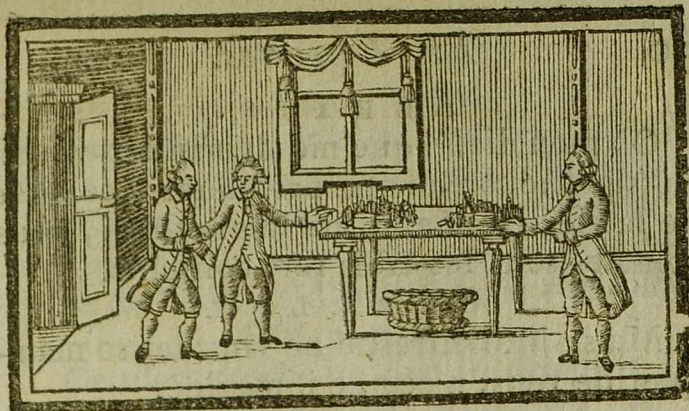
VICTORINE, sa fille.

CHARLES, ami d'Édouard.

ALEXIS, jeune orphelin.

COMTOIS, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.



LES ÉTRENNES,
DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

EH quoi, de si bonne heure ici, monsieur Charles?

CHARLES.

Ah! c'est vous que je cherchois, Alexis.

ALEXIS.

Moi, Monsieur? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite?

CHARLES.

Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien! avez-vous eu de jolies étrennes?

ALEXIS.

Oh mon dieu ! que me demandez-vous ? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contents.

CHARLES.

Mais, M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine.

ALEXIS.

Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avoit pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf ? c'est d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui ; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur ; et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes !

ALEXIS.

Oh sûrement ! Son papa est si riche ! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui ; et ce que l'on a tous les jours, ne fait jamais tant de plaisir, que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES.

J'en conviens. Mais, ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu ? Il vous aura sûrement fait voir les présents qu'on lui a faits ?

ALEXIS.

Oui, mais comment me les rappeler tous ? Il a d'abord reçu de son pere de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES.

Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir ; ce sont les friandises et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS.

Oh ! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac, et à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espece.

CHARLES.

Et quoi ? par exemple.

ALEXIS.

Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, de cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur ; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions ?

CHARLES.

Je sais bien ce que je fais. J'avois mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

A L E X I S.

Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

C H A R L E S.

Je ne les dis à personne. Cependant, si vous me promettiez d'être discret....

A L E X I S.

Je ne fais jamais de rapport.

C H A R L E S.

Donnez-m'en votre parole.

A L E X I S.

Voilà ma main.

C H A R L E S.

Eh bien ! je vous dirai en confidence, qu'Adouard a été bien attrapé.

A L E X I S.

Mon bon ami ! Je ne le souffrirai pas.

C H A R L E S.

En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

A L E X I S.

Comment ! vous pourriez faire tort à mon cher Edouard ?

C H A R L E S.

Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

A L E X I S.

Mais, s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

C H A R L E S.

Non ; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

A L E X I S.

Je n'entends rien à cette énigme.

C H A R L E S.

Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui seroit partageable, s'entend.

A L E X I S.

Eh bien! comment pourroit-il perdre à ce marché? Son papa n'est pas si riche que le vôtre; et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

C H A R L E S.

Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

A L E X I S.

Et vous n'avez eu rien de plus?

C H A R L E S.

Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'est alors que j'avois des bonbons et des colifichets de toute espece. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; et avant-hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez...

A L E X I S.

Oui, je vois clairement que le pauvre

Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confiture que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais, est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles ? Je ne puis guere vous croire.

C H A R L E S.

Que voulez-vous dire, M. Alexis ? Jevais vous jurer sur tout ce que vous voudrez.....

A L E X I S.

Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire ; et si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

C H A R L E S.

Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances ? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes ?

A L E X I S.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose ! Il seroit mal-honnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire....

C H A R L E S.

Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc , est-ce que vous persistez encore ?...

CHARLES.

Que feriez-vous à ma place , vous qui parlez ?

ALEXIS.

Je ne recevrais rien , n'ayant rien à donner ; et je lui rendrais sa parole.

CHARLES.

Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure ; et lorsqu'on parie , c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci , s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu , de son gâteau , de ses cédrats , de ses bonbons , de ses soldats , de ses jetons , de ses porcelaines , je le suivrai dans toutes les rues , dans toutes les places , dans tous les carrefours , et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui , dites-lui bien cela , M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse , après s'être juré l'un à l'autre....

ALEXIS.

Encore jurer , M. Charles ? fi de vos serments ! Je suis bien pauvre , mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes , et jusques à votre montre , je ne voudrais pas faire un serment inutile.

C H A R L E S.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment seroit-on lié à sa promesse?

A L E X I S.

Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurois que penser de vous.

C H A R L E S.

Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne?

A L E X I S. (*avec chaleur.*)

Si je le crois! Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

C H A R L E S.

C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il l'arrange en conséquence.

A L E X I S.

Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

C H A R L E S.

Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

A L E X I S.

Quoi! vous joignez encore l'insulte à la rapine?

C H A R L E S.

Je me moque de lui, comme il se seroit moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS.

Non, non, Monsieur ; je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES (*en sortant.*)

A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCENE II.

ALEXIS (*seul.*)

JEN'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son pere, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami? Quelle avarice, qu'elle bassesse ! Au reste, c'est la faute d'Edouard, et ce n'est pas un grand malheur. Mais, le voici qui vient.

SCENE III.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD (*tenant un billet à la main.*)

AH ! mon cher Alexis ! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet.

(*Il le lui donne.*)

ALEXIS.

Je sais tout ce qu'il contient, mon ami,

Mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché? Il me semble que tu aurois dû commencer par en demander la permission à ton pere. Ce que nous recevons de nos parents n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

E D O U A R D.

D'accord. Mais je l'ai fait.

A L E X I S.

Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

E D O U A R D.

Parce que l'année dernière, et encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

A L E X I S.

Oui, tu croyois en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

E D O U A R D.

Ah! si j'avois su me contenter de ce qui devoit m'appartenir!

A L E X I S.

Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié?

E D O U A R D.

Tu crois donc?....

A L E X I S.

N'acheve pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole.

E D O U A R D.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part?

ALEXIS.

Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

EDOUARD.

Mais, comment son pere l'auroit-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman; elle n'est plus. Son pere pense comme le tien; au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

EDOUARD.

Oh! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi, et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS.

S'il en agissoit de cette maniere, ce seroit un fripon.

EDOUARD.

Et dans ce cas, serois-je obligé de lui tenir parole?

ALEXIS.

Pourquoi non? C'est comme si tu disois que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

EDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même?

E D O U A R D.

Mais, je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante.

A L E X I S.

As-tu fait cette exception dans votre traité?

E D O U A R D.

Hélas ! non vraiment.

A L E X I S.

Ainsi cela s'entendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

E D O U A R D (*frappant du pied.*)

Mais, que ferai-je donc?...

A L E X I S.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

E D O U A R D.

Si je le veux, toutefois. Qui pourroit m'y forcer?

A L E X I S.

L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

E D O U A R D.

Oh ! cela ne m'embarrasse guere ; je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

A L E X I S.

Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

E D O U A R D.

Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS.

J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me seroit bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention. Mais, s'il m'avoit appelé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir, que manquer à sa parole.

EDOUARD.

Tu aurois pris son parti contre moi, et je serois ton ami! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS.

Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner; et si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

EDOUARD.

Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller!

ALEXIS.

Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? Pourquoi t'engager dans une promesse, par laquelle tu t'exposois à perdre?

EDOUARD.

Mais aussi je pouvois y gagner.

ALEXIS.

Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ses engagements envers toi?

E D O U A R D.

Belle question !

A L E X I S.

Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui ? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

E D O U A R D.

Oui, pour la moitié de tout ce que je possède !

A L E X I S.

L'autre moitié te reste. Eh bien ! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense sur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guere à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi ; au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah ! si j'étois riche, tu ne gémirois pas long-temps de cette perte ; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

E D O U A R D (*lui sautant au cou.*)

Oh ! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis ! Oui, je l'avoue, j'étois

un garçon injuste et intéressé ; mais , va , je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre ! Que Charles en prenne la moitié. Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande , c'est de ne pas me mépriser , pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

A L E X I S.

Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoissois ton cœur , et je savois le parti que tu allois prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même , te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifie. Au bout de quelques jours , tu t'en serois dégoûté , et tu l'aurois donné au premier venu.

E D O U A R D.

Oui , tu me connois bien , me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur ?

A L E X I S (*en l'embrassant.*)

M'aimer toujours , Edouard.

E D O U A R D.

Oui , toujours , toujours , mon Alexis ! Allons , je vais chercher mes présents ; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

A L E X I S.

Va , tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCENE IV.

ALEXIS (*seul.*)

NON, quand tout cela seroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame, d'être fidele à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture ; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCENE V.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD (*portant par les deux anses une grande corbeille.*)

VIENS, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confitures. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS.

Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits ; deux pour l'un, et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles ; trois pour chacun.

(Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.)

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

EDOUARD.

Deux cents.

ALEXIS (après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix :)

Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres jetons.

EDOUARD.

Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS.

J'en aurois, si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillants que les bleus. — Un jeu de loto, et un microscope.

EDOUARD.

Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS.

Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela

peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connoître mille beautés de la nature, qui se déroberoient à nos regards.

E D O U A R D.

Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

A L E X I S.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

E D O U A R D.

Le neuf Muses, et les quatre Saisons.

A L E X I S.

Donne-lui les saisons. Tu as droit à la meilleure part ; et les Muses ne se séparent jamais. Mais, veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

E D O U A R D.

Tu me fais faire ce que tu veux.

A L E X I S.

Ce que j'aurois fais moi-même à ta place. — Ha ! ha ! des estampes encadrées ? J'avois oublié de lui en parler.

EDOUARD (*avec joie.*)

Est-il bien vrai, mon ami?

ALEXIS (*d'un air sévère.*)

Et qu'importe ! N'est-ce pas comme s'il le savoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les princes régnants de l'Europe ; et là, les grands hommes de France.

EDOUARD.

Eh bien ! les quels choisirons-nous ?

ALEXIS (*lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.*)

Ah, mon cher Edouard ! notre choix est tout fait. Voici la Fontaine et Fénélon. Gardons les amis de notre enfance.

(*Il baise les deux portraits ; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*)

Voilà tout, je crois.

EDOUARD (*tristement.*)

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air si triste ?

EDOUARD.

C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS.

Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veut. C'est toi qui l'as voulu et qui le veut encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours ?

E D O U A R D.

Ouï, oui ; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

A L E X I S.

N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (*Il sort.*)

S C E N E VI.

É D O U A R D (*seul.*)

O H, oui ! mourir de honte ! Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste.*) Et il faut que je me prive de tant de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aime-rois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce loto que j'avois tant désiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! Tout cela étoit à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais non : Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

SCENE VII.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE (*regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.*)

QUE fais-tu donc là, mon frere? Que signifie ce partage? Est-ce qu'il y auroit une moitié pour moi? Sais-tu bien que ce seroit une fort aimable galanterie?

E D O U A R D.

Ah, ma sœur! je le voudrois, je t'assure. Mais, je ne suis plus le maître d'en disposer.

V I C T O R I N E.

Eh! pourquoi donc? Cela t'appartient. Ah! j'entends. C'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

E D O U A R D.

Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon; je voudrois, pour tout ce que je possède, avoir sa noble maniere de penser.

V I C T O R I N E.

Mais enfin, que veut dire ce déménagement?

E D O U A R D.

Que je suis bien puni d'avoir été si avide! Il faut que je cede à Charles la

moitié des présents que j'ai reçus de ma tante.

V I C T O R I N E.

Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

E D O U A R D.

Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai eu beaucoup , et lui rien.

V I C T O R I N E.

Il n'auroit donc rien de moi ; c'est la justice.

E D O U A R D.

Que veux-tu ? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole ; il faut bien lui tenir la mienne , ou je suis un coquin.

V I C T O R I N E.

Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non , je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours.

E D O U A R D.

Mais, n'a-t-il pas raison ?

V I C T O R I N E.

Lui ? jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

E D O U A R D.

Sérieusement tu le croirois , ma sœur ? mais non , non ; tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

V I C T O R I N E.

C'est toi qui est trop foible. Il prendroit bien , je crois , ton parti plutôt que celui de Charles , s'il n'y étoit intéressé.

E D O U A R D.

Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

V I C T O R I N E.

Ha , ha , ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon , tu te laisses friponner.

E D O U A R D.

Cela vaudroit toujours mieux.

V I C T O R I N E.

Et d'une maniere si ridicule ! Oh ! comme ils vont se moquer de toi ! Ha , ha , ha !

E D O U A R D.

Alexis se moqueroit de moi ?

V I C T O R I N E.

S'il aide à te tromper.

E D O U A R D.

Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait , et Charles va venir.

V I C T O R I N E.

Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes , lorsqu'ils pensent t'attraper !

E D O U A R D.

Oui , que je me déshonore pour sauver ces miseres !

V I C T O R I N E.

Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

E D O U A R D.

Et par quel moyen ?

V I C T O R I N E.

Le voici. C'est d'aller compter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui seroit plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présents. Je me charge de la mission.

E D O U A R D.

Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

V I C T O R I N E.

A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer? Je le veux aussi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne seroit que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

S C E N E V I I I.

É D O U A R D (*seul.*)

ELLE a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit? Il est vrai que ce ne seroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah! si Alexis étoit ici pour me décider! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCENE IX.

ÉDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son pere. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

ÉDOUARD.

Il me trompe, j'en suis sûr; il faut encore que je paroisse content!

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

ÉDOUARD.

Eh bien! je tâcherai de me vaincre et faire bonne contenance devant lui. Mais, sais-tu ce que me disoit tout-à-l'heure ma sœur? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présents, que de cette manière je conserverois mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen?

E D O U A R D.

Hélas ! non ; je sentois déjà en moi qu'il seroit mal-honnête d'en user ainsi.

A L E X I S.

Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Edouard ! ne résistons jamais à ces premiers sentiments de droiture et de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va , je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusements. Si mon amitié est quelque chose pour toi , je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

E D O U A R D.

Oui , je le suis , je veux l'être , mon cher Alexis , et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil ; et je le suivrai , quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces miseres ! pour te prouver combien je les méprise , je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

A L E X I S.

Bien comme cela , mon ami ! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

E D O U A R D.

Prends toujours soin de ma foiblesse ; et si tu me voyois fléchir , parle pour moi.

A L E X I S.

Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement ; c'est Charles qui s'avance.

SCENE X.

CHARLES, ÉDOUARD,
ALEXIS.

CHARLES (*avec l'air un peu embarrassé.*)

BONJOUR, Edouard, Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché...

ÉDOUARD.

De quoi es-tu fâché, mon ami ?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je...

ÉDOUARD.

N'est-ce que cela ? sois tranquille.

ALEXIS.

Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis ! N'est-ce pas, Edouard ?

ÉDOUARD.

C'est de tout mon cœur.

(*Il prend Charles par la main et le conduit vers la table.*)

Tiens, voilà tous mes présents que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

A L E X I S.

Il y avoit deux choses qui n'étoient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Edouard, suivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

E D O U A R D.

J'ai rêgret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses ; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

C H A R L E S.

Eh non, mon ami ! je suis content.

E D O U A R D.

Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient ; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher.

(Il s'éloigne.)

CHARLES *(veut courir après lui pour le rappeler.)*

Où vas-tu donc ? ce n'est pas la peine.

A L E X I S *(l'arrêtant.)*

Laissez-le faire, M. Charles. *(A Edouard.)*

Oui, va, va, mon ami.

SCENE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS.

EH bien, Monsieur, convenez-en, Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES (*confus.*)

Est-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne sais comment....

ALEXIS.

Ce n'est pas votre faute si vos parents ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES (*en se détournant.*)

Le pauvre Edouard !

ALEXIS.

Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

SCENE XII.

EDOUARD, CHARLES,
ALEXIS.

EDOUARD (*revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles.*)

TIENS, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

CHARLES (*le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.*)

Non, non; c'en est trop.

EDOUARD.

Prends-le, je te le donne; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir celé quelque chose. Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS (*en regardant fixement Charles.*)

Oui, je le suis, à la face de tout l'univers.
(*Charles s'essuie les yeux.*)

Mais, je crois que vous pleurez, monsieur Charles! Qu'avec-vous donc?

CHARLES.

Rien, rien; si ce n'est que je suis un malheureux, qui.... qui vous a trompé.

ALEXIS.

Toi, me tromper! Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance, fils de bons voisins et de bons amis?

CHARLES.

Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je

puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises, mais... mais... (*il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

ÉDOUARD (*lui sautant au cou.*)

Oh ! toujours, toujours, toute ma vie ! Comme tu me ravis de plaisir ! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas....

S C E N E X I I I .

ÉDOUARD , CHARLES , ALEXIS ,
VICTORINE .

V I C T O R I N E .

ALLONS, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa.

A L E X I S .

O ma chere Victorine ! ne pourroit-il attendre un moment ? Ce seroit me dérober un plaisir, un plaisir !....

V I C T O R I N E .

Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frere ? Venez, venez ; mon

papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

E D O U A R D.

Ma sœur, ma sœur ! quelques minutes encore !

VICTORINE (*en se retournant d'un air moqueur.*)

Mon frere, mon frere ! Non, cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

S C E N E X I V.

C H A R L E S , É D O U A R D.

E D O U A R D (*prenant la main de Charles.*)

O mon cher ami ! que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

C H A R L E S.

Comment ! lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi ?

E D O U A R D.

Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragements d'Alexis.

C H A R L E S.

Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité ! Lorsqu'ensuite je suis venu, et que j'ai vu

combien de loyauté tu avois mis dans le partage....

E D O U A R D.

Moi, le partage ? C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre ; mais il me faisoit trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnois , et je croyois m'enrichir.

C H A R L E S.

Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids ! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus osé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un mal-honnête homme.

E D O U A R D.

Et moi donc, comme j'étois tourmenté ! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux. Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis ! Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?

C H A R L E S.

Lui ? mon cher Edouard ! D'où te viendrait ce vilain soupçon ?

E D O U A R D.

C'est ma sœur qui, par jalousie, vouloit me le faire accroire.

C H A R L E S.

Ah ! si tu l'avois entendu parler de toi ! Comme il soutenoit vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le

Faire jaser. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

E D O U A R D.

Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

C H A R L E S.

Que dis-tu ? Moi ! Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, et lui de le gagner.

E D O U A R D.

Oh, de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

C H A R L E S.

Bien, bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

E D O U A R D.

Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

(*Il sort en courant.*)

S C E N E X V.

CHARLES (*en remplissant la corbeille.*)

C E brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! et je serai de moitié

dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré , qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui , je sens à présent qu'être juste et honnête , c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

S C E N E X V I.

É D O U A R D , C H A R L E S ,
C O M T O I S.

EDOUARD (*à Comtois qui le suit.*)

ENTREZ , entrez , Comtois.

(*Il ferme la porte au verrouil*)

C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

C O M T O I S.

Oh ! de grand cœur , Monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

EDOUARD (*à Charles.*)

As-tu fini , mon ami ?

C H A R L E S.

J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines , que je vais mettre par dessus , pour qu'elles ne soient pas endommagées.

E D O U A R D.

C'est bien pensé ; mais dépêche-toi , de peur qu'il n'arrive.

C H A R L E S.

Voilà qui est fini.

E D O U A R D (*à Comtois.*)

Bon ! vous n'avez qu'à prendre la corbeille et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, et sur-tout prenez bien garde à ne rien casser.

C H A R L E S.

Attends donc ; voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons.

(*On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, et qui dit :*)

Ouvrez, ouvrez ; c'est moi.

E D O U A R D.

O mon dieu ! qu'allons-nous faire ? (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

C H A R L E S (*mettant l'argent à demi-enveloppé dans la main de Comtois.*)

Tenez ; vous glisserez ceci dans la corbeille.

E D O U A R D (*en lui présentant la corbeille.*)

Prenez-la sous le bras, et tenez-vous caché dans un coin.

C H A R L E S.

Oui, oui, tout contre la muraille ; et vous tâcherez de vous esquiver, sans qu'il vous voie.

C O M T O I S.

Laissez-moi faire.

ALEXIS (*de derrière la porte.*)

Eh bien, m'ouvrirez-vous ? Edouard, ton papa me suit de près.

EDOUARD (*à Charles.*)

Je peux lui ouvrir maintenant ?

CHARLES.

Oui ; c'est fait.

(*Il fait un signe à Comtois de ne pas faire du bruit.*)

SCENE XVII.

EDOUARD , CHARLES , ALEXIS ,
COMTOIS.

EDOUARD (*ouvrant la porte à Alexis.*)

Je te demande pardon , mon cher ami , de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main , et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.*)

ALEXIS.

Et à quoi donc ?

(*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*)

A qui en veut-il avec ses mines ?

(*Il se retourne , et apperçoit le domestique.*)

Ha , ha ! qu'est-ce qu'il porte là ?

(*Il va vers lui , et veut regarder dans la corbeille.*)

COMTOIS (*lui retenant le bras.*)

Doucement , monsieur Alexis ; c'est un secret.

ALEXIS.

Comment ! Du mystere ?

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

(Il veut sortir, Alexis l'arrête.)

Je veux le savoir en ce moment. Ah ! si j'avois deviné ! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis ?

EDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage ? C'est le foible prix du service que tu viens de nous rendre.

(Il prend la corbeille et la lui présente.)

Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES.

(Lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.)

Et ceci encore ?

(Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir.)

ALEXIS.

Que faites-vous ? Non, non, jamais.

EDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.

Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Edouard.

COMTOIS.

Si j'osois joindre ma priere à celle de ces Messieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien

avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit, mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS.

O mon cher Edouard ! mon généreux Charles ! (*Il les embrasse.*) Et vous, mon brave Comtois ! (*en le regardant d'un air attendri*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais, votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi ; je ne l'accepterai jamais.

EDOUARD.

Veux-tu me chagriner ?

CHARLES.

Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

SCENE XVIII.

M. DUFRESNE, ÉDOUARD,
CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE.

(*Qui est entré depuis un moment à l'improviste, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, leve ses mains et ses regards vers le ciel, ensuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, et dit :*)

EH bien ! vous trouverai-je toujours en querelle ?

EDOUARD (*courant à lui.*)

Ah, mon papa ! venez nous accorder.
Alexis nous traite bien durement. Il m'a
rendu fidele à ma parole....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur....

EDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS (*se jettant dans les bras de M.
Dufresne.*)

O mon digne protecteur, mon second
pere ! sauvez-moi, sauvez-moi de leur
générosité. Je viens de me justifier auprès
de vous de la méfiance qu'on vouloit vous
inspirer sur son compte ; et j'irois main-
tenant me démentir ! Non, non ; je me
rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi
que par intérêt. Ne me laissez pas cor-
rompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE.

Mes chers enfants, que vous me ravis-
sez ! Non, mon brave Alexis, ces présents
ne sont rien pour payer tant de délicatesse
et de désintéressement. Je vais mettre fin
à ce noble démêlé. (*A Edouard et à Charles.*)
Que chacun de vous garde ce qui lui
appartient. Je prends sur moi votre recon-
noissance.

EDOUARD.

Ah, mon papa ! de quel plaisir voulez-
vous me priver !

CHARLES.

Vous me punissez, Monsieur, comme

je le méritois peut-être tout à l'heure ; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah ! par pitié , daignez vous joindre à moi , pour obtenir d'Alexis....

ALEXIS (à M. Dufresne.)

Non , non ; de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi , mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien , dont tu viens de lui faire goûter , peut-être pour la première fois , la douce jouissance. Prends cet argent , et donne-le à ta mere , qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez , Monsieur , je vous obéis. Oh , quelle joie pour elle ! Mais , au moins , qu'Edouard garde ses présents.

M. DUFRESNE (tirant sa bourse.)

Eh bien ! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachete en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah , mon cher monsieur Dufresne ! arrêtez , arrêtez. Je ne sais , tant je suis pénétré de joie et de reconnoissance... Ma pauvre mere ! Il y a bien long-temps qu'elle ne se sera vue si riche ! O mes bons amis ! (Il embrasse Edouard et Charles , sans pouvoir leur parler.)

M. DUFRESNE (à Edouard.)

Mon fils , je te dois aussi une récompense

pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

E D O U A R D.

Eh, mon papa ! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui !

M. D U F R E S N E.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

E D O U A R D.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS (*se jetant aux genoux de monsieur Dufresne.*)

Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. D U F R E S N E (*le relevant.*)

Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton pere.

C H A R L E S.

Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. D U F R E S N E.

Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur ; et soyez hommes ce que vous êtes enfants.

L'AMI
DES ENFANTS.

FÉVRIER 1783.

LE RETOUR
DE
CROISIÈRE,
DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIERES.

Mde. DE FAVIERES.

MÉLANIE,

CONSTANTIN,

ALEXANDRINE,

MINETTE,

} leurs enfants.

M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.

M. ARMAND, précepteur des enfants.

THOMAS, jardinier.

FANCHON, sa femme.

COLIN, leur fils.

MATHURIN, vieux fermier.

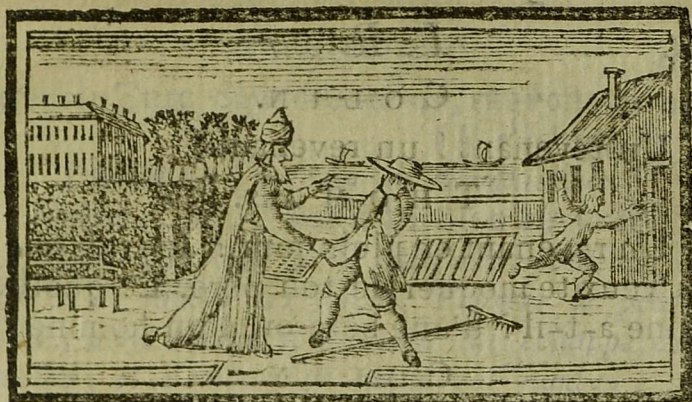
Troupes de jeunes filles et de jeunes garçons du village.

Foule de paysans.

La scène se passe à l'entrée du château de M. de Favieres, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.



LE RETOUR
DE
CROISIÈRE,
DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, COLIN.

THOMAS (*est occupé à ratisser une allée ;
Colin accourt à perte d'haleine, et se presse
en tremblant contre son pere.*)

EH bien, eh bien, petit drôle ! où cours-tu ainsi tout effaré ?

COLIN.

Ah ! mon pere, mon pere, jē suis mort.

THOMAS.

C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais, qu'est-ce donc ?

THOMAS (*sans le regarder.*)

Il n'y a que Satan qui puisse te connoître.
Je ne suis pas de ta clique

M. DE FAVIERES.

Ah! je vois ce que c'est. (*Il ôte son masque.*) Regarde-moi à present.

THOMAS (*le visage caché dans ses mains.*)

Moi, regarder votre effroyable visage!
Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIERES (*tâchant de lui séparer les mains.*)

Que crains-tu de moi?

THOMAS.

Finissez. Vous allez me rôtir. Oh! comme vous brûlez.

M. DE FAVIERES (*lui lâche les mains.*)

Es-tu fou, Thomas? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue?

THOMAS.

Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIERES.

Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS.

Eh bien, oui; mais reculez-vous.

M. DE FAVIERES (*s'écartant de lui.*)

Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS (*se reculant aussi.*)

Etes-vous bien loin? Attendez.

(*Il écarte un peu ses mains, et le fixe.*)
Que vois-je? Monseigneur! est-ce vous?

M. DE FAVIERES.

Eh oui, mon cher Thomas, c'est ton maître.

THOMAS (*se découvrant un peu plus le visage.*)

Etes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre.

M. DE FAVIERES.

Mais, je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS (*le visage tout-à-fait découvert, et le regardant encore.*)

Oh! oui, c'est bien vous à présent.

(*Il tombe à ses genoux et les embrasse.*)

O mon cher maître! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite.

(*Il se releve.*)

C'est mon benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête.

(*Prenant un air fanfaron.*)

Un revenant! Oh bien oui, comme si je croyois aux revenants, moi.... Mais, Monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mere qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout temps dans sa famille.... Oh! ce que je vous dis là est vrai, au moins.

M. DE FAVIERES.

Bon, bon ! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls ?

T H O M A S.

Oui, vous et moi ; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un esprit ; il vous auroit laissé tordre le cou à son pere.

M. DE FAVIERES.

Ma femme, mes enfants et leur précepteur, sont-ils toujours ici ?

T H O M A S.

Eh ! sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contents ! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, et la répandre ensuite dans tout le village ! (*Il veut sortir.*) Allons, Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIERES (*le retient.*)

Doucement, doucement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

T H O M A S.

Comment ! est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix ? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIERES.

Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

T H O M A S.

Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas amené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devraient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carrillonneur ?

M. DE FAVIERES.

Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera temps.

T H O M A S.

Voilà qui est fort aisé à dire. Mais, je vais crever d'impatience, si cela dure.

M. DE FAVIERES.

Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscretion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier ?

T H O M A S.

Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus long-temps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître, si nous vous avions perdu ! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil ! Je frissonne seulement

d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIERES.

Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille !

THOMAS.

Eh bien ! que n'y venez vous tout de suite ?

M. DE FAVIERES.

Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfants.

THOMAS.

A M. Armand ?

M. DE FAVIERES.

Oui ; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls du mystère. Mais chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

(*Il va se cacher derrière la charmille.*)

De la discrétion, Thomas.

SCENE III.

THOMAS (*seul.*)

OUI, de la discrétion ? Il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais, quand on sait tout ce que je

sais ; ce secret-là , je sens déjà qu'il m'étouffe.

(Il se tourne , et apperçoit M. Armand.)

Dieu soit loué ! Il m'envoie du moins à qui parler.

S C E N E I V.

T H O M A S , M. A R M A N D.

T H O M A S (courant vers lui.)

DE la joie ! de la joie , M. Armand ! Nous avons la paix ; nous avons Monseigneur ; nous vous avons ; vous m'avez.

(Il jette son bonnet en l'air.)

M. A R M A N D.

M. de Favieres est ici ?

T H O M A S (avec un air important.)

Je voudrois bien qu'il n'y fût pas , quand je vous le dis. Je suis , comme vous , de la manigance.

S C E N E V.

M. DE FAVIERES , M. ARMAND ,
T H O M A S.

M. DE FAVIERES (sortant de derriere la
charmille.)

VOILA mon secret bien placé ! Vraiment , Thomas , je n'aurois eu qu'à me fier à toi !

(Il court vers M. Armand qui l'embrasse.)

Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir !

M. A R M A N D.

O Monseigneur, quel jour de fête pour nous !

M. D E F A V I E R E S.

Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets.

T H O M A S.

Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du secret ? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde ?

M. A R M A N D.

Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. D E F A V I E R E S.

Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

T H O M A S.

Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. A R M A N D.

Ce n'est pas tout. Il faudra poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire Madame ou les enfants.

M. D E F A V I E R E S.

Oui, et sur-tout ne laisser entrer personne chez toi.

T H O M A S.

Mais, si Madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfants, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne seroit guere poli.

M. A R M A N D.

Bon ! Un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

T H O M A S.

Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. A R M A N D.

Ne va pas oublier les bouquets.

T H O M A S.

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaisirs, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

S C E N E V I.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND.

M. DE FAVIERES.

CROYEZ-VOUS, mon cher Armand, que Mde de Favieres ne soupçonne rien de nos préparatifs ?

M. A R M A N D.

Il ne m'auroit pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de

SCENE VII.

M. DE FAVIERES , M. ARMAND ,
COLIN (*portant un panier de fleurs à son bras.*)

C O L I N.

IL faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur ! Il lui serre la main.

M. A R M A N D.

N'entends-je pas quelqu'un ?

M. D E F A V I E R E S.

Oui. Je cours me cacher là derrière.

(*Il s'approche de la charmille et se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout-à-coup s'écrie avec transport :*)

Eh ! c'est mon parrain , mon bon parrain !

(*Il jette son panier à terre, s'élançe dans les bras de M. de Favieres, lui baise les mains et les habits.*)

M. D E F A V I E R E S (*après l'avoir embrassé.*)

Doucement, mon ami, doucement.

M. A R M A N D.

Oui, Colin ; Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Gardé-toi bien d'en rien dire à personne, au moins.

C O L I N.

Quoi ! ni à Madame , ni aux enfants ?

M. A R M A N D.

C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

S C E N E V I I I.

M. DE FAVIERES, M. ARMAND,
THOMAS, COLIN.

THOMAS (*en entrant sans voir Colin.*)

A L L O N S , Monseigneur , vous pouvez
me suivre.

C O L I N.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon pere,
toujours.

THOMAS (*appercevant Colin.*)

Ah ! tout est perdu. Voilà ce drôle qui
va jaser. Moi qui voulois l'envoyer en com-
mission hors du village !

M. A R M A N D (*caressant Colin.*)

Va, va ; je suis sûr qu'il sera tout au
moins aussi discret que toi. N'est-ce pas,
mon petit ami ?

C O L I N.

Oh ! laissez-moi faire. Je garde mon
secret tout comme un autre. Ce ne sera
pas la première fois.

T H O M A S.

Oui. Et quand cela t'est-il arrivé ?

COLIN.

Et parguienne, l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avoit dérobé les pommes du jardin ; est-ce que je vous dis que c'étoit moi ?

T H O M A S.

C'est toi qui m'as volé mes pommes ? Attends, attends ! (*Colin se sauve dans les bras de M. de Favieres.*)

Oh ! tu me le paieras.

M. A R M A N D.

A la bonne heure, s'il parle de Monseigneur.

M. D E F A V I E R E S.

Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

T H O M A S.

Entends-tu, Colin ? Un louis !

C O L I N.

Bah ! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de Monseigneur.

M. A R M A N D.

Et pouvons nous compter également sur la discrétion de ta femme ?

T H O M A S.

Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jасera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devoit savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monseigneur.

(*Ils sortent.*)

S C E N E X I.

COLIN (*ramassant son panier et faisant un bouquet.*)

SI l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guere. Mais, Mlle Mélanie, Mlle Alexandrine, Mlle Minette, monsieur Constantin : Ces pauvres enfants ! Cela me fait de la peine qu'elles ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disois à l'oreille à Mlle Minette ! Elle est bien de mes amies, Mlle Minette ! C'est la plus petite, mais c'est la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle Alexandrine, Mlle Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à Mlle Mélanie, Mlle Mélanie à sa maman, et puis tout le monde seroit du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées. Oh ! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (*Il frappe sur sa bouche.*) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCENE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE,
MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN (*frappant doucement sur l'épaule
de Colin.*)

BONJOUR, mon ami.

ALEXANDRINE (*lui faisant profondément une
révérence moqueuse.*)

Je suis la très-humble servante de M.
Colin.

MINETTE (*lui tenant la main d'un air
d'amitié.*)

Eh ! bonjour, mon petit homme.

(*Colin lui donne un bouquet, Minette le
remercie.*)

C O N S T A N T I N.

Te voilà seul ?

(*Colin lui répond d'un signe de tête.*)

M I N E T T E.

Maman voudroit parler à ton pere. Où
est-il ?

(*Colin lui montre du doigt le côté par où
Thomas vient de sortir.*)

A L E X A N D R I N E.

Te moques-tu de nous ? Est-ce que tu
ne sais pas parler ?

(*Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.*)

C O N S T A N T I N.

Mais, parle donc.

ALEXANDRINE (*lui donnant un coup sur les mains.*)

Ah ! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE (*retenant Alexandrine.*)

Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

CONSTANTIN (*d'un air impéieux.*)

Il n'a qu'à parler, ou je le... Est-ce qu'il est devenu muet ?

ALEXANDRINE.

Ou bien sourd ?

MINETTE.

Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas, mon ami ?

(*Colin lui fait signe que non.*)

(*Alors tous les enfants, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :*)

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE (*tâchant de les écarter.*)

Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE.

Le beau champion qu'il auroit là pour le défendre !

MINETTE (*à Constantin.*)

Mon frere, toi qui es l'aîné, fais la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN (*avec fierté.*)

Non ; je veux qu'il obéisse quand je lui commande.

MINETTE.

Laisse-moi faire. (*A Colin*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot.

(*Colin lui sourit, mais lui fait signe qu'il ne parlera pas.*)

MINETTE.

Sais tu bien que je me mettrai aussi en colere contre toi ? — Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son pere, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(*Elle veut sortir ; Colin lui barre le chemin, en secouant la tête.*)

CONSTANTIN (*d'un air d'autorité.*)

Comment ! Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur ? Attends, attends.

MINETTE (*retenant Constantin.*)

Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien, Colin, va donc chercher toi-même ton pere, et dis-lui d'aller parler à maman. Le feras-tu ?

(*Colin lui fait signe qu'où, et sort. Les enfants le suivent des yeux.*)

SCENE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE,
MINETTE.

ALEXANDRINE.

IL entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE.

Je savois bien, moi, que j'en tirerois
ce que je voudrois.

CONSTANTIN.

Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le
paiera, de ne m'avoir pas obéi.

(On voit dans l'éloignement Colin qui va
chercher son pere, et lui dit d'aller trouver les
enfants. Thomas s'avance.)

MINETTE (le voyant venir.)

Ah bon ! voici Thomas. Nous saurons
ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE,
MINETTE, THOMAS.

(Tous les enfants courent vers Thomas et
sautent autour de lui.)

THOMAS.

BONJOUR, mon jeune Monsieur ! bon-
jour, mes jolies Demoiselles ! comment
vous en va-t-il aujourd'hui ?

M I N E T T E.

Fort bien , fort bien. Mais dis-nous :
qu'a donc ton fils , mon pauvre Colin ?

T H O M A S.

Ce qu'il a ? Bon appétit , toujours.

M I N E T T E.

Il n'est donc pas malade ?

T H O M A S.

Lui , malade ?

C O N S T A N T I N.

Il est donc bien obstiné.

A L E X A N D R I N E.

Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

M I N E T T E.

Ah , quelle tête !

T H O M A S.

Comment donc ?

M I N E T T E.

Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

T H O M A S.

Lui , muet ?

A L E X A N D R I N E.

Nous l'avons pincé , chatouillé ; pas un
mot.

T H O M A S.

Est-il possible ? Il m'a bien étourdi de
ses criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à
moi d'avoir une belle peur.

C O N S T A N T I N.

Pour nous , il n'a pas daigné nous dire
une parole.

THOMAS (*en souriant.*)

Est-il vrai? Ce petit coquin! Voyez la finesse! Il a cent fois plus d'esprit que son pere.

MINETTE.

De l'esprit à ne pas parler?

THOMAS.

Dites-moi où il est allé prendre cette imagination?

ALEXANDRINE.

Que veux-tu dire?

THOMAS.

Et puis qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis! Les enfants ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE.

Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, et l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS.

Oh! il savoit bien ce qu'il ne disoit pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE.

Nous ne le savons guere, nous autres.

THOMAS.

Il n'y a pas grand mal. Mais où est Madame? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

CONSTANTIN.

Il te l'a dit?

MINETTE.

Il parle donc?

C O N S T A N T I N.

Oh bien ! s'il parle , je vais le faire parler , moi.

A L E X A N D R I N E.

Allons , allons.

T H O M A S.

Oui , oui , allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes , s'il n'a pas de langue.

(Constantin et Alexandrine sortent.)

S C E N E X I I I.

M I N E T T E , T H O M A S.

M I N E T T E.

O mon cher Thomas , dis à Colin , je te prie , de parler un peu seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui !

T H O M A S.

Oui , oui , laissez-moi faire. Je lui parlerai , il vous parlera , et nous nous parlerons tous bientôt. Oh ! qu'il y aura de gens à parler !

M I N E T T E.

Bon ! bon ! Je vais courir après mon frere et ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente.

(Elle sort.)

SCENE XIV.

T H O M A S (*seul.*)

J'AI bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houspillé, qu'ils lui auroient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici Madame avec Mlle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCENE XV.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE,
T H O M A S.

Mde. DE FAVIERES.

Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeller par mes enfants.

T H O M A S.

Eh oui, Madame, je courois aussi près de vous.

Mde. DE FAVIERES.

C'est qu'il faut tout préparer comme

pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour...

T H O M A S.

Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous.... (*en se détournant.*) Chut ! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. DE FAVIERES.

Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles ?

T H O M A S.

Pardienne oui, de ses nouvelles ! C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné ?

M É L A N I E.

Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

T H O M A S.

C'est que... Tenez, comprenez-vous ?... Quand le marché est fini, je reviens à grands pas vers notre ménage ; encore n'ai-je pas une femme comme vous, Madame, ni une fille comme Mlle Mélanie. (*A part.*) Peste ! ce n'est pas mal s'en tirer, je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas, je vois que Monseigneur galoppe vers ici. C'est clair ça ; demandez.

Mde. DE FAVIERES.

Ah! quand viendra cet heureux moment où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras!

THOMAS.

Que sait-on? Je vais toujours me dépêcher; ça le poussera peut être. Si chaque coup de mon râteau étoit un coup de fouet pour son cheval! Je ne ménagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle Mélanie.

(*Mélanie sourit.*)

Mde. DE FAVIERES.

Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS.

C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE,
M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND.

TOUT va bien, Madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans

notre fête ; elle est prête à commencer. Je fus très-satisfait hier de l'ordre et de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices ; et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire , si vous nous faites l'honneur d'y assister.

Mde. DE FAVIERES.

Je ne me priverai point assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle , de votre intelligence et de votre activité.

M. A R M A N D.

Je ne pouvois , Madame , en recevoir un prix plus flatteur. Mais , n'étois-je pas déjà payé de mes soins , par l'idée de secourir vos vues , et de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

Mde. DE FAVIERES.

Oui , voilà bien son noble caractère. Aussi , quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction !

T H O M A S.

Il ne sera peut-être pas le plus surpris , ni le plus content de l'aventure.

(M. Armand fait à Thomas un signe de silence.)

Mde. DE FAVIERES.

Que veux-tu dire , Thomas ?

THOMAS (*embarrassé.*)

Oh ! c'est que... c'est que d'abord pour la surprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard, tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mlle Mélanie sera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingle, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres ; car, un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. A R M A N D.

Ah, Madame ! que se seroit un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son pere, son frere, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfants, tresser des guirlandes, et les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils les reverront lui-même.

Mde. D E F A V I E R E S.

Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. A R M A N D.

D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvoit l'exposer à des dangers.

M É L A N I E.

Ah, maman ! vous rappelez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. A R M A N D.

Ne vous livreZ donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Mde. D E F A V I E R E S.

Oui, je la bénis cette paix céleste ; je la bénis au nom de toutes les meres, de toutes les épouses,

T H O M A S.

Et moi, au nom de tout les jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé comme moi votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'y servois dans un jardin. Il vint de ces maudits housards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amour, les Jupiter, les Hercule, ils vous les prenoient par le nez, et leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable ; mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé ! Je me serois jeté la tête la première dans mon

puisard. Mais allons, nargue à ces démonsiaques ! nous avons la paix. De la joie ! de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE.

Mde. DE FAVIERES.

LA gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt le revoir.

MÉLANIE.

Hélas, maman ! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

Mde. DE FAVIERES.

Nos murmures contre le ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissois cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint m'arracher mon époux ! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes ; chargé de la reconnoissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers ; il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses

enfants ; il ramene avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent, et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence ? Ah, ma fille ! combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort !

M É L A N I E.

Oui, maman, je suis une folle ; mais vos bontés m'ont, jusqu'à présent, rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

Mde. DE FAVIERES.

Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaieté naturelle ; elle te sied si bien ! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XVIII.

Mde. DE FAVIERES, MÉLANIE,
CONSTANTIN, ALEXANDRINE,
MINETTE, MATHURIN.

MINETTE (*courant vers sa mere.*)

MAMAN, maman ! c'est le bon Mathurin que je vous amene.

ALEXANDRINE (*qui la suit.*)

Le voici, le voici !

(*On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton, et de l'autre sur*

Constantin. En apperçevant Mde de Favieres, il veut doubler le pas ; il chancelle. Madame de Favieres et Melanie s'avancent vers lui.)

C O N S T A N T I N.

Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

M É L A N I E.

Doucement, mon cher Mathurin.

Mde. D E F A V I E R E S.

Prends bien garde de ne pas tomber.

M A T H U R I N.

Madame, on est venu chercher nos enfants dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que monseigneur seroit arrivé? Je ne me le pardonnerois pas.

Mde. D E F A V I E R E S.

Non, mon ami, nous l'attendons encore.

M A T H U R I N.

Ah, tant mieux! Et par où doit-il venir? ditesl-e moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même-temps.

Mde. D E F A V I E R E S.

Comment! est-ce que tu voudrois aller à sa rencontre, foible comme tu l'es?

M A T H U R I N (*avec vivacité.*)

Si je le veux? Quoi! je resterois ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? Je me ferois plutôt porter par mes enfants.

M É L A N I E.

Non, Mathurin ; mon papa te sauroit

mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN.

Quand ce ne seroit pas pour lui, ce seroit pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil qui regaillardit ma vieillesse.

Mde. DE FAVIERE S.

Mais, mon ami, à ton âge....

MATHURIN.

Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus long-temps que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas si grand que M. Constantin, qu'il étoit déjà mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, et lui, il n'avoit que l'argent de ses plaisirs. Eh bien, il trouvoit encore le secret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, et de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi le nourrir. Graces à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, et de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

Mde. DE FAVIERES.

Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement ? Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN (*avec transport.*)

Est-il vrai ? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage ; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux ; je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le réverent ; mais je mourrois de chagrin, si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, Madame, et pour vous aussi, Mademoiselle.

(*Madame de Favieres et Melanie lui font des amitiés.*)

LES ENFANTS (*sautant autour de lui.*)

Et nous, Mathurin ?

MATHURIN.

Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfants. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE.

Nous, te faire fâcher ?

MATHURIN.

Oui, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On diroit que je suis si vieux, si vieux !

MINETTE.

Oh que non ! tu es bien gaillard encore.

Tiens, je veux t'arranger en petit maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonniere.

A L E X A N D R I N E.

Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN (*se levant sur le bout de ses pieds, pour atteindre à son oreille.*)

Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

M A T H U R I N.

O cheres petites créatures! vous êtes tout cœur comme votre pere. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez....

Mde. D E F A V I E R E S.

C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfants dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu.

(*Les enfants se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.*)

M A T H U R I N (*se relevant avec vivacité.*)

Qu'est-ce que j'entends? Serait-ce Monsieur?

M É L A N I E.

Ah, plût au ciel!

Mde. D E F A V I E R E S.

Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN.

Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la suivre. Permettez que j'aïlle me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance ; nous étions alors du même âge ; il est à présent bien plus jeune que moi.

Mde. DE FAVIERES.

Non, Mathurin ; je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE.

Oui , entre nous deux.

MATHURIN.

Moi, Madame ; me faire cet honneur aux yeux de tout le village !

Mde. DE FAVIERES.

Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple , à respecter la vieillesse et la probité ? Viens, mon ami.

(Mde de Favieres et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure , et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.)

MATHURIN (en essuyant ses yeux.)

Pourvu que je n'aïlle pas mourir de joie avant l'arrivée de Monseigneur !

(On voit entrer des deux côtés de la scene de jeunes garçons et de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs , des gerbes , des pampres de vigne ; les jeunes filles , des agneaux , des tourterelles et des corbeilles

de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe, après avoir défilé devant le banc où madame de Favieres est assise avec ses enfants et Mathurin, portent les présents sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les ménétriers se rangent sur un côté de la scène, en face du banc.

La ronde commence autour de l'arbre, au son du tambourin et du galoubé.)

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Air du tambourin des vengeurs : Pour animer nos
chansons.

Allons, joyeux tambourin,

Amis, en cadence ; (bis en chœur.)

La paix sur un ; ai refrain,

Veut mener la danse. (bis en chœur.)

UN JEUNE GARÇON.

Air : Soleil, soleil, brillant soleil.

O paix ! ô paix ! ô douce paix !

Tu viens essuyer nos larmes :

O paix ! ô paix ! ô douce paix !

Vois les heureux que tu fais.

La guerre à nous opprimer

Avoit excité nos armes ;

Toi, du besoin de s'aimer,

Tu nous fais sentir les charmes.

O paix ! etc.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Anglais , voici notre main ,

Jetez là vos lances ; (*bis en chœur.*)

Et sous des flots de bon vin ,

Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris , je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi

Me présenter son défi ;

Je veux , armé d'un plein verre ,

Coucher mon héros par terre.

La paix ! la paix !

Pour sa fête , buvons frais.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Pourquoi d'un fer assassin

Sentr'ouvrir la panse , (*bis en chœur.*)

Lorsqu'on peut dans un festin ,

Crever de bonbanee ? (*bis en chœur.*)

UNE JEUNE EILLE.

Air des vendangeurs :

C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.

Lento.

Les yeux en pleurs , et dans nos champs seulette ,

Par nos soupirs nous appellons la paix.

La paix ! la paix !

Allegro.

Elle a déjà réveillé nos musettes ,

Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,

Pressons la cadence. (*bis en chœur.*)

Vive, en éternel refrain,

Louis et la France! (*bis en chœur.*)

(*La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, et les apportent à madame de Favieres, à Melanie, aux enfants et à Mathurin.*)

Mde. DE FAVIERES.

O mes amis ! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerai-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux !

MINETTE.

Ah, maman, s'il étoit ici ! N'est-ce pas, Mathurin ?

MATHURIN.

Je crois que j'oublierois ma vieillesse pour danser de plaisir.

(*Au même instant, on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se leve ; on voit sur un piédestal M. de Favieres en habit algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand ; et du même côté, Thomas, Fanchon et Colin.*)

Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien.

Les enfants se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favieres, le reconnoît, et s'écrie :)

Eh, c'est mon papa !

ALEXANDRINE et MINETTE (*qui le suivent.*)

Oh c'est lui, c'est lui !

(Madame de Favieres, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris, balancent un moment, et accourent. L'habit algérien de M. de Favieres et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, et les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élançe le premier du piédestal, et se précipite dans les bras de sa femme et de sa fille, qu'il embrasse rour-à-tour.)

Mde. DE FAVIERES.

O cher époux !

M É L A N I E.

Mon pere !

LES ENFANTS (le tirant par son habit.)

Mon papa ! mon-papa ! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIERES.

Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfants !

Mde. DE FAVIERES.

Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement ?

M. DE FAVIERES (présentant M. de Bléville.)

Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure ; ma femme, je le livre à ta vengeance.

(M. de Bléville baise la main de madame de Favieres.)

Sans le coup brillant qu'il a fait, je

n'aurois pas songé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire. Je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune héros.

M. DE BLÉVILLE.

J'étois animé par votre présence ; et je ne voulois me présenter à Mademoiselle qu'après une action qui me rendit moins indigne de ses bontés.

(Il baise la main de Melanie , qui lui sourit en rougissant.)

M. DE FAVIERES (se tournant vers Mathurin.)

Mais, ne vois-je pas là mon vieux ami ?
(Il court à Mathurin , et l'embrasse.)

MATHURIN.

Je ne pouvois parler, tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIERES.

Non, mon cher Mathurin ; tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, et notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services.

(Il se tourne vers les autres paysans.)

Et vous, mes enfants, que je me réjouis

de vous revoir ! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois désiré, la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre tous heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnoissance par votre bonheur.

(Un cri général s'éleve.)

Ah, le bon seigneur que nous avons !
— Qu'il vive, qu'il vive ! — Vive notre bon seigneur !

M. DE FAVIERES (*attendri.*)

Et vous aussi, mes enfants, vivez tous heureux ; et, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête ; je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissements ; tout est préparé.

M. ARMAND.

Madame, nous voulions surprendre M. de Favieres, mais il est plus alerte que nous.

THOMAS.

Ouf ! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

COLIN.

Et moi donc, mon pere ?

MINETTE.

Ah ! tu parles à présent ?

FANCHON.

Oui, vantez-vous bien vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée ;

car je n'ai que ce mot à dire, et je suis la dernière à parler.

(*Les paysans, au signal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, et le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favieres s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue, à certains intervalles, par le tambourin et le galoubé.*)

L A G U E R R E E T L A P A I X.

M. DE FAVIERES, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit; mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, et calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards rencontrèrent ceux de ses enfants, qui, debout en silence autour de son lit, attendoient le moment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement; et s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein

de sa famille , après en avoir été si longtemps séparé , jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit essuyées pendant sa vie , tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement , dont ses enfants profiterent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux extrémités du monde , les tempêtes qui l'avoient assailli , et les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre , tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées , tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé , dans ses passages , les coutumes , les mœurs et le caractère.

Il étudioit avec soin , pendant ce récit , tous les sentiments que ces diverses circonstances imprimoient tour-à-tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus , il sentoit ses genoux tendrement pressés par ses deux petites filles ; il leur échappoit des soupirs , et leurs yeux se mouilloient de larmes , tandis qu'un rayon d'audace et de joie éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit surtout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuse , qu'on voyoit s'enfler sa poitrine et ses regards s'enflammer.

O mon papa ! s'écria-t-il enfin , si j'étois déjà grand , que j'aimerois la guerre pour me distinguer à mon tour comme vous !

M. DE FAVIERES.

Voilà un souhait bien cruel que tu formes là , mon ami.

C O N S T A N T I N.

Quoi donc ! n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez ?

M. D E F A V I E R E S.

Il est vrai, mon fils.

C O N S T A N T I N.

Et ce métier n'est-il pas nécessaire ?

M. D E F A V I E R E S.

Hélas ! oui, malheureusement. Il en est d'un empire comme du corps humain. L'un et l'autre sont sujets à des maladies intérieures, et à des accidents étrangers. Le médecin veille sur le corps de l'homme, pour prévenir les désordres qui pourroient survenir en lui par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au-dehors par des atteintes nuisibles. De même le guerrier veille sur le corps de l'état, soit pour arrêter les séditions qui s'éleveroient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

C O N S T A N T I N.

Mais, si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas désirer de l'exercer ?

M. D E F A V I E R E S.

Que dirois-tu d'un médecin qui, pour avoir plus d'occasions de pratiquer son art, désireroit qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens ?

M I N E T T E.

O mon papa ! il seroit bien méchant !

M. DE FAVIERES.

Que dois-je donc penser de celui qui, pour satisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle par ses vœux un fléau destructeur pour sa patrie?

ALEXANDRINE.

Là, voyons, mon frere, qu'as-tu à répondre?

CONSTANTIN.

C'est pourtant une belle chose que la guerre, quand on est roi.

M. DE FAVIERES.

Et en quoi la trouves-tu si belle?

CONSTANTIN.

C'est que d'abord on peut se rendre plus puissant.

M. DE FAVIERES.

Quand ce moyen de le devenir seroit juste, crois-tu qu'il soit bien certain? Figurez-vous, mes enfants, que les terres situées autour de la mienne forment de petits états, dont les seigneurs sont autant de souverains indépendants.

ALEXANDRINE.

Oui, comme les rois de France et d'Angleterre; comprends-tu, Minette?

MINETTE.

Ne t'en inquiète pas, ma sœur; j'entends à merveille. Eh bien, mon papa?

M. DE FAVIERES.

Si je fais prendre les armes à mes vaisseaux pour enlever un champ au seigneur de la terre voisine, n'armera-t-il pas les

siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine ?

M I N E T T E.

C'est tout naturel.

M. D E F A V I E R E S.

Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi ; craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

C O N S T A N T I N.

Et la gloire que vous pourriez acquérir en vous distinguant par votre valeur ?

M. D E F A V I E R E S.

Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens et la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfants. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer encore plus habile que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise ?

C O N S T A N T I N.

Ce seroit à vous de former une troupe si nombreuse et si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. D E F A V I E R E S.

Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages ; qu'il seroit

seroit peut-être plus heureux, et qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerrière. Mais je veux que la fortune me favorise, et que la guerre étende mes possessions; ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

C O N S T A N T I N.

Comment donc, mon papa? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenus.

M. D E F A V I E R E S.

Eh, mon ami! ce n'est pas de la mesure du sol que dépend la récolte, c'est du soin qu'on donne à sa culture.

A L E X A N D R I N E.

Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

M I N E T T E.

Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines, et notre verger rapporte de si beaux fruits!

C O N S T A N T I N.

Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquises?

M. D E F A V I E R E S.

Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs?

J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, et que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir sous un autre maître plus pacifique et plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

C O N S T A N T I N.

Il est vrai que notre précepteur m'en a déjà fait remarquer plusieurs exemples dans l'histoire.

M. D E F A V I E R E S.

Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, et par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légères divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture et de l'industrie, et que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, et la sécurité d'un gouvernement juste et modéré; ne serai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'entourne, que par l'orgueil de mes conquêtes? Et mon empire ne sera-t-il pas établi sur des fon-

tements plus solides, que si j'avois étendu ses limites pour l'affoiblir ?

C O N S T A N T I N.

Mais, mon papa, vous compariez tout à l'heure un royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il grandit : un royaume devrait donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît ?

M. D E F A V I E R E S.

Il le deviendrait sans doute, mon fils, si ces accroissemens se faisoient comme dans la nature, par une marche lente et mesurée, et non par de brusques révolutions.

A L E X A N D R I N E.

Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. D E F A V I E R E S.

Je puis vous le rendre sensible, par un trait tiré de ton histoire, Constantin.

C O N S T A N T I N.

De mon histoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. D E F A V I E R E S.

Te souviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta sœur ? Qui te portoit à cette injustice ?

C O N S T A N T I N.

C'est qu'il me paroissoit injuste à moi-même qu'une petite fille eût une portion presque aussi grande que la mienne.

M I N E T T E.

Voyez donc le grand homme !

M. DE FAVIERES,

Voilà en effet le prétexte de tous les conquérants. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les aliments étant destinés à fortifier l'homme, il semble d'abord que plus il prendroit de nourriture, plus il devroit être vigoureux ; comme un prince, en acquérant de plus grandes possessions, sembleroit devoir devenir plus puissant. Mais l'administration d'un empire, ainsi que l'opération de notre estomac, se trouble et s'embarrasse, pour être trop surchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée suffisante pour toi, cet aliment bien digéré, t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes besoins, au lieu de te fortifier, te jeta dans un état de foiblesse. Si ta sœur, usant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à son tour, étoit venue en ce moment t'enlever aussi ce que tu possèdes, toute petite qu'elle est, tu n'aurois pas eu la force de le défendre contre elle.

M I N E T T E.

Je le sentois bien ; mais c'est que j'eus pitié de lui.

M. DE FAVIERES.

Les conquérants avides ne sont pas ordinairement si généreux envers leurs rivaux. Eh ! s'ils l'étoient seulement envers leurs propres sujets, comment pourroient-ils penser sans frémir au nombre de victimes

qu'ils vont sacrifier, dans le premier jour de bataille, à leur vengeance ou à leur ambition? Je voudrois qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on suspendît dans leur conseil un tableau qui en représentât toutes les horreurs; que, l'esprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendissent, dans la solitude de la nuit, les hurlements des blessés qui leur reprochent leurs souffrances, les cris de désespoir des meres et des épouses qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame se laisse quelquefois attendrir à d'injustes sollicitations pour accorder la grace d'un coupable; et ils signent, sans pitié, l'arrêt d'une mort sanglante pour des milliers d'hommes innocents. Un roi sage emploie des années à méditer des projets utiles qui favorisent, dans quelques parties de ses états, la culture, le commerce ou la population; un siecle souvent s'écoule à les exécuter; et eux, par la résolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures, arrachent au pauvre sa subsistance en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la désolation, bouleversent leur royaume entier, et l'épuisent de ses richesses.

C O N S T A N T I N.

Cependant, mon papa, l'on disoit l'autre

jour qu'il s'étoit fait à Marseille des fortunes considérables pendant la guerre.

M. D E F A V I E R E S.

Eh, mon ami ! voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richesses seme entre les habitants d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont moins riches, à l'afficher avec la même indécence : soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour animer leur crédit, ils emploient leurs richesses réelles à le soutenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se hâtent de la prévenir par des moyens violents, ils forment les entreprises les plus hasardeuses, dans lesquelles ils exposent non-seulement ce qu'ils possèdent, mais encore la fortune de ceux qu'ils savent y intéresser par l'appât d'un gain trompeur. Leur chute enfin se déclare ; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui se flatte d'un succès plus heureux, en y employant plus d'artifice et de mauvaise foi. Dès que la probité cesse de régner, la confiance s'éteint, et le commerce périt par l'excès des richesses qu'il a produites.

C O N S T A N T I N.

Mais si l'état s'enrichissoit par la paix ; n'auroit-on pas toujours le même malheur à craindre ?

M. DE F A V I E R E S.

Non , mon fils. Ce sont les fortunes rapides qui enivrent leurs possesseurs , et qui leur en font faire un usage si insensé. Les richesses acquises dans le cours ordinaire du commerce , sont le fruit d'un travail de plusieurs années. On ne prodigue point légèrement le prix de ses longues sueurs ; on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délasement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales , et tout le monde est riche , sans que personne soit opulent. L'état ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit , n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager , soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande , soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jeter dans son sein. Un empire ainsi fortifié dans l'agriculture et dans le commerce , devient imposant , même par son repos. Ses voisins craignent sa puissance ; et au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux , ils cherchent à le ménager en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent les peuples , éteignent les haines nationales , inspirent des sentiments de concorde et d'union. Le prince

n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus , et il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumières. La législation perfectionnée fait naître l'ordre et la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernements mêmes. La raison s'établit entre les empires. Les arts , les sciences et le commerce sont comme des ponts jetés de l'un à l'autre , sur lesquels la paix et l'abondance se promènent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

C O N S T A N T I N.

Mais s'il n'y a plus de guerre , les soldats sont inutiles , et me voilà déjà réformé.

M. D E F A V I E R E S.

Non , mon fils. Un État sans défense seroit trop exposé , par sa richesse même , aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix , s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage et l'oisiveté , il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement , et d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront , dans les corvées publiques , le laboureur , qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays , par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains , et le noble orgueil qu'on sentiroit à le défendre. L'officier chargé de conduire leurs bras , ne verroit plus , à la vérité , son nom dans les relations passagères , pour des exploits subordonnés que l'histoire

néglige de recueillir ; mais il le graveroit sur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie , sur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creusé , à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardiesse et la magnificence de ses travaux , ses concitoyens en béniroient les avantages , et la postérité la plus reculée en admireroit la solidité. Son habit ne réveillerait plus des idées de meurtre ; il exciteroit la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs , et le respect commandé par le génie. Les moments de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées ; à éclairer le gouvernement , par ses observations , sur l'état des différentes provinces qu'il auroit parcourues ; l'homme enfin , par l'étude qu'il en auroit faite en vivant au milieu de toutes les conditions , retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur et du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimeroit encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon prince par ma valeur ; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie , en cultivant l'héritage de mes peres , et en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expiër le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité , en soulageant mes vassaux dans leurs peines ; et je ne mourrai pas sans avoir rempli jusqu'au tombeau les devoirs d'un bon citoyen.

C O N S T A N T I N.

Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible ! pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous ?

M. D E F A V I E R E S.

C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, et qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentiments de droiture, de bienfaisance et de générosité, qu'on lui donnera le goût et l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, et qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune prince pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractère de justice, d'ordre et de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modèle de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfants, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entière, les premiers objets des veilles du philosophe ; où des femmes, malgré nos misérables préjugés qui condamnent leur esprit,

aussi juste que pénétrant , aux ténèbres , et leur voie persuasive , au silence , ont assez profité des lumières de leur siècle , de leur réflexion et de leur talent , pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous et à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernières traces de l'injustice et de la barbarie. Heureux moi-même si , en répandant de plus en plus les premières notions de cette morale universelle , si simple et si sublime , je puis contribuer en quelque chose à préparer son regne fortuné !

EUPHRASIE.

EUPHRASIE (à sa poupée.)

EH bien , Mademoiselle , vous ne voulez donc pas obéir ? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet ? Tenez , voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons ; ho , que vous êtes maussade ! Prenez-y garde , ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman , lorsque je battis hier mon épagneul.

Mde. DE SELIGNY (qui a entendu ces derniers mots.)

Tu me paroïs un peu sérieuse , Euphrasie.

Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi ?

E U P H R A S I E.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux , et elle ne veut pas les prendre.

Mde. D E S E L I G N Y.

Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlois de te mettre en colere ?

E U P H R A S I E.

Oh ! non. Je lui reprochois seulement... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. D E S E L I G N Y.

Supposé que je n'en aie rien entendu , et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens , craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

E U P H R A S I E.

Non , maman ; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mere.

Mde. D E S E L I G N Y.

Très-bien , mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

E U P H R A S I E.

C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête ; et je lui disois que si elle refusoit de m'obéir , je me mettrois en

colere ; et que je me fâcherois encore plus que vous , lorsque je battis hier mon épagueul.

Mde. DE SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colere ?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant ; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mde. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur , c'étoit de la tristesse ; car , d'abord j'eus de la peine de voir que tu faisais mal à ton chien ; ensuite , je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre , si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis ; et , comme tu semblois recevoir de mauvaise grace mes conseils , je tremblai de te voir devenir désobéissante , et c'est pour cela que je fus si affligée , que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colere ? Fie donc ! Je me serois aussi mal comportée envers toi , que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée ?

Mde. DE SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner , et que tu commençois par prendre toi-même,

E U P H R A S I E.

Je croyois , maman , en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéroient fort bien.

Mde. D E S E L I G N Y.

Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie , et je ne serois pas du tout de son avis.

E U P H R A S I E.

J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir , et je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mde. D E S E L I G N Y.

Tu penses donc que les contorsions et simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge ? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

E U P H R A S I E.

Et à quoi donc , maman , je vous prie ?

Mde. D E S E L I G N Y.

A prendre le goût de l'affectation , et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

E U P H R A S I E.

Oh , mon Dieu ! que me dites-vous ? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé : je serois peut-être tombée dans ce vice sans m'en appercevoir.

Mde. D E S E L I G N Y.

Et moi , pleine de confiance en ta candeur , je ne m'en serois peut-être apperçue

que lorsque le mal auroit eu fait des progrès , et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfants aussi inexpérimentés que toi-même , et de me consulter , de préférence , dans toutes les occasions.

E U P H R A S I E .

Oh ! oui , maman , je vous le promets ; puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue , si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée ? J'en serois morte de honte.

Mde. D E S E L I G N Y .

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante ; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

E U P H R A S I E .

Ah ! je ne demande pas mieux. Voyons , quel est-il ?


Mde. D E S E L I G N Y .

C'est de m'obéir au premier coup-d'œil , lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même , pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit , obéis toujours ; et ensuite , lorsque nous serons seules , tu pourras me la demander ; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

E U P H R A S I E.

Ah ! Maman , voilà qui est fort com-
mode. Que vous m'allez épargner de
chagrins et de sottises !

Euphrasie , pénétrée de la sagesse de
cette instruction , ne se permit plus une
action tant soit peu douteuse , sans avoir
d'abord pris le conseil de sa maman. Elle
parvint bientôt à lire dans le signe le plus
léger , le parti qu'elle devoit prendre dans
toutes les circonstances où elle se trouvoit
embarrassée. Peu-à-peu les tendres avis de
sa maman , et ses propres réflexions , lui
formerent une expérience au-dessus de son
âge. Tout le monde étoit aussi surpris
qu'enchanté de la prudence de sa conduite,
et de la maturité de sa raison. Avant l'âge
de douze ans , elle avoit acquis tout le bon-
heur qu'on peut goûter sur la terre ; savoir,
la satisfaction intérieure de son propre
cœur , l'attachement solide de ses amis ,
et la tendresse de ses parents.



L'AMI DES ENFANTS.

MARS 1783.

LE
SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par son mérite au grade de colonel, voyoit avec peine les officiers de son régiment se livrer au jeu et à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui ; & ayant adroitement amené la conversation sur cette matiere, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parents m'acheterent une lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, et que je pourrois un

jour remplir les idées qu'ils osoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions et leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dès lors insupportables. A peine pouvois-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or et d'argent; les cartes se déployoient dans mon imagination, et le bruit des dés remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des aliments étoit devenu mon supplice. Je les dévorais avec avidité pour retourner plus vite aux tables du jeu.

Les plus belles matinées du printemps, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étois autrefois pénétré; l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parents m'étoit devenue importune; et si je pensois à Dieu, c'étoit pour l'outrager par mes blasphêmes.

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; et ses faveurs avoient tellement égaré et avili mon esprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, et de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur, et je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur et de probité ? Jugez, Messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile ; par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontiere assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Messieurs, quelle fut ma confusion et mon désespoir. Je dépêchai sur-le champ un exprès vers un de mes

camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, et je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi ! me répondit-il, je prêteroie une somme aussi considérable à un joueur de profession ? Non, Monsieur ; s'il me faut perdre mon argent, ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouissement profond ; et je me rappelle encore les horribles images qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois assaillir mon esprit : d'un côté, la douleur et l'indignation de mon pere, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment ; de l'autre, la perspective brillante des postes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignominie dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître à ma porte le même officier dont la réponse avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine ; et me serrant dans ses bras : j'ai répondu, me dit-il, d'une maniere un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous

êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré : mes biens , mon sang , tout ce que je possède est à vous.

Tenez , continua-t-il , en jetant sa bourse sur la table , prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues ; le reste vous servira pour jouer si vous voulez.

Jouer ! jamais , lui répondis-je en le serrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux , afin de regagner sur mes épargnes de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instants de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs , me fit remarquer de mes supérieurs ; et c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes militaires , que , dès ce moment , tout jeu de hasard cessa dans la garnison. Une noble émulation de connoissances utiles prit la place d'une basse cupidité , et l'on vit bientôt les graces du prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ

DOUBLEMENT PUNIE.

UN riche particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son pere, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres. Je leur ai moins donné, depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus: un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition: Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital; et le jeune homme, doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner sa ruine.

LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.

HÉLENE, sa fille.

ALBERT, son fils.

JULES, voisin d'Albert.

AUGUSTE, ami de Jules.

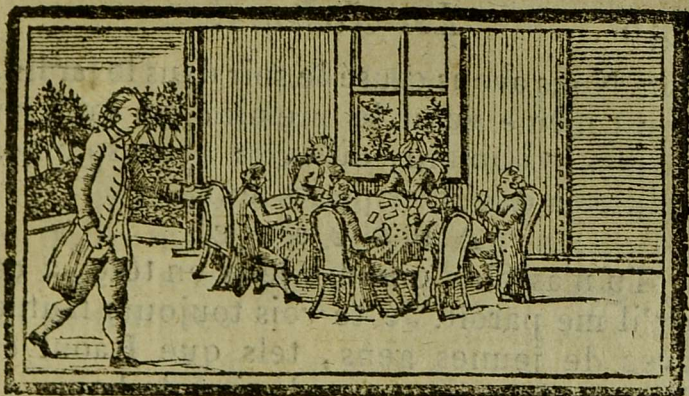
RAOUL,

VICTOR,

CARAFFA,

} jeunes Joueurs.

*La scene se passe dans un jardin commun
aux appartements de M. de Floris et du pere
de Jules.*



LES JOUEURS,
DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

QUE vas-tu donc faire chez Albert ?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi ?

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que mon pere a loué un appartement dans cette mai-

son. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours fauflé avec de jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES.

Tu ne les connois que trop bien ! Plût à dieu que je ne les eusse jamais connus !

AUGUSTE.

Que me dis-tu, mon ami ? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES.

Ah ! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirois-tu, si je te confiois mon embarras ?

AUGUSTE.

Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur.

JULES.

O mon cher Auguste, ils m'ont rendu bien malheureux ! Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami ?

J U L E S.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeûner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois ; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

A U G U S T E.

Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

J U L E S.

Oh, ce n'est pas tout ! Ecoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, et que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa ; et tu connois sa sévérité ?

A U G U S T E.

Je ne vois qu'un parti à prendre ; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

J U L E S.

Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurois à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE.

Mais, que veux-tu donc faire ?

JULES.

Je n'ose te le dire.

AUGUSTE.

Voyons toujours.

JULES.

J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa savoit ma perte ; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embaras.

AUGUSTE.

Cela doit être bien imaginé.

JULES.

Cen'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais, que veux-tu ? Je leur ai déjà fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler ?

JULES.

Dieu m'en préserve. Ils veulent seulement lui faire ce qu'il m'ont fait ; ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment ! pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller ? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous

serez les plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

J U L E S.

Oh que non ! J'ai vu qu'il jouoit sans malice.

A U G U S T E.

Est-ce que tu joues en aigrefin , toi ?

J U L E S.

Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

A U G U S T E.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si , comme je l'espere , tu joues toujours de même , es-tu sûr de gagner ?

J U L E S.

Je ne sais comment cela doit arriver ; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avoient de petites adresses particulieres ; et que ceux qui ne les entendent pas , perdent toujours avec eux.

A U G U S T E.

Des adresses ? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela ; ce sont des escroqueries. Et toi , Jules , tu voudrois t'en servir ou en profiter ? Tu sais que je ne suis pas riche ; mais , quand je devrois le devenir comme Crésus , je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix , et je voudrois , pour tout au monde , ignorer encore ton dessein.

J U L E S.

Mon cher Auguste , prend pitié de moi ! je te promets....

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

JULES.

Non , je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur-le-champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serai de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien ! je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie....

JULES.

Eh, mon dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage ; ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé, je n'aurois à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurois-tu à répondre ?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais, ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse, même à un étranger ?

JULES.

Bon ! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infâmes.

JULES.

Doucement ! j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCÈNE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT.

JE vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Albert.

JULES.

Comment ! vous n'est pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il fait fort bien de s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh ! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet ; et puis j'ai déjeûné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES (*un peu surpris.*)

Quoi ! votre père est déjà de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

ALBERT.

Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le

voir, et lorsque je ne l'attendois que le mois prochain !

J U L E S.

J'aime bien aussi mes parents ; mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de temps en temps leur absence pour quelques jours.

A L B E R T.

Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon !

J U L E S.

Et le mien, si dur et si sévère ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

A U G U S T E.

Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

A L B E R T.

Je croyois que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

J U L E S.

Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

A L B E R T.

Pourquoi non ? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant, je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; et l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi, nous sommes toujours à nous chercher.

J U L E S.

Voilà ce qui s'appelle un bon pere ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble ?

A L B E R T.

Oui, sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

A U G U S T E.

Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

J U L E S.

Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfaits de vos amusements ?

A L B E R T.

Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade.

J U L E S.

Mais on est bientôt las de marcher ; et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

A L B E R T.

Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous

fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connoître les plantes et les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle en un moment tout ce que nous avons appris ; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls ; ou bien, à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES.

Mais, pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête ?

ALBERT.

Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES.

Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

A L B E R T.

Vraiment oui. Mon papa veut bien, de temps en temps, me mettre de sa partie.

J U L E S.

Et vous jouez de l'argent ?

A L B E R T.

Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

A U G U S T E.

C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

A L B E R T.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

J U L E S.

Et combien donc, pour voir ?

A L B E R T.

Six francs par semaine.

J U L E S.

Voilà une jolie pension ! Et tout cela pour vous divertir ?

A U G U S T E.

Oh, que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

A L B E R T.

Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On sent mieux le prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

JULÉS.

Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

ALBERT.

Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnoie.

JULÉS.

Cinq louis d'or ! que faites-vous d'une si grande somme ?

ALBERT.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paie les mois d'école des enfants de notre portier. J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle ; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achete aussi de bons livres et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur ; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULÉS.

Mais, vous n'y êtes pas si malheureux ; M. Albert ? vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sous au Vingt et un.

ALBERT.

J'en ai du regret ; je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux dames polonoises et aux échecs.

J U L E S.

Bah ! autant vaudroit étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir ?

A L B E R T.

Non , je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

J U L E S.

Tant mieux ; et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

A L B E R T.

C'est bon , j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

J U L E S.

Non , je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

S C E N E III.

A U G U S T E , A L B E R T.

A L B E R T.

Voulez-vous me suivre , M. Auguste ? Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE.

Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais, je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCENE IV.

AUGUSTE (*seul et rêveur.*)

JE ne sais le parti qu'il faut prendre ! Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir ! Mais, quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non ; le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponnerie, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais, doucement ! voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frere du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V.

HÉLENE, AUGUSTE.

HÉLENE.

AH ! vous voilà, M. Auguste ! Vous êtes seul ? Il me sembloit avoir vu mon frere s'entretenir avec vous.

AUGUSTE.

Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLENE.

Je voudrois bien, si sa société vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, Mademoiselle. M. Albert est trop bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HÉLENE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais, voulez-vous que je vous parle avec franchise ? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent monsieur Jules. Et mon frere est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLENE.

Je l'espere ; mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il si ceux qu'il croit ses amis, étoient des méchants ? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE.

Vous savez que je ne suis pas riche, ainsi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

H É L È N E.

Mais, vous aimez M. Jules ? Etes-vous bien-aise de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

A U G U S T E.

S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frere. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parents éclairés qui veillent sur leur conduite.

H É L È N E.

Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

A U G U S T E.

Vous me paraissez, Mademoiselle, aimer tendrement votre frere. Ecoutez-moi ; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera, sans doute ; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse ; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tardera peut-être pas à revenir ; trouvez bon, Mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCENE VI.

H É L E N E (*seule.*)

VOILA qui me paroît sérieux. Ah, mon frere, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allois changer pour son tourment!

SCENE VII.

H É L E N E, A L B E R T.

A L B E R T.

LES amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

H É L E N E.

Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

A L B E R T.

Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

H É L E N E.

Chez M. Jules, sans doute?

A L B E R T.

Oui, chez lui-même.

H É L E N E.

J'en étois sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

A L B E R T.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

H É L E N E.

Mais , comme toi , mon frere.

A L B E R T.

Tu penses te moquer ?

H É L E N E.

Je parle sérieusement , je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

A L B E R T.

Que prétends-tu dire par là ?

H É L E N E.

Je crois parler assez clair : faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire , un jeune homme bien né , sensible , honnête , et très-poli envers tout le monde , excepté envers sa sœur.

A L B E R T.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse , qu'elle fait quelquefois endéver son frere , et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

H É L E N E.

Vraiment , j'avois oublié la modestie , dans son éloge.

A L B E R T.

Mais, que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connois-tu assez pour en parler?

H É L E N E.

Je cherche à le connoître par ses actions.

A L B E R T.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

H É L E N E.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leurs liaisons.

A L B E R T.

Ah! j'entends; il te déplaît parce que je le fréquente, et que je suis de sa société.

H É L E N E.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frere. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

A L B E R T.

Des vauriens?

H É L E N E.

Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

A L B E R T.

Voyez la belle merveille, qu'ils s'amuse à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à

perdre , et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

H É L È N E.

Oui , tu leur as gagné leur monnoie , et ils te gagneront tes écus.

A L B E R T.

Quet'importe ? C'est moi qui les perdrai , non pas toi. Mais , voilà bien ma sœur ! Elle seroit désolée de ne pas troubler mes plaisirs , quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

H É L È N E (*lui prenant la main.*)

Non , mon frere ! tes plaisirs sont les miens ; mais , je ne me consolerois jamais , s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités et ton repos , et à moi , la douceur de t'aimer.

A L B E R T.

Oui , je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi ; mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

H É L È N E.

Tu ne serois pas le premier qui auroit eu cette confiance , et qui cependant..... Mais voici mon papa.

SCENE VIII.

M. DE FLORIS, HÉLENE,
ALBERT.

M. DE FLORIS.

AH, mes enfants ! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de recevoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLENE.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour ?

ALBERT.

Comment ne le serions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLENE.

Notre maison étoit un vrai désert pour moi, depuis votre absence.

ALBERT.

Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! sans vous, mon papa...

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

H É L E N E.

Eh, mon papa ! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

A L B E R T.

Oui, vous vivrez long-temps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais, ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite priere à vous adresser.

M. D E F L O R I S.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ?

A L B E R T.

M. Jules.... Vous savez que son pere est notre voisin ? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. D E F L O R I S.

Voilà une nouvelle connoissance que je ne te savois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

H É L E N E.

Une bonne société, entends-tu, mon frere ?

A L B E R T.

Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, et il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

H É L E N E.

De braves jeunes gens aussi ?

A L B E R T.

Oui, ma sœur : je les connois mieux

que vous, ce me semble ; de braves jeunes gens.

M. D E F L O R I S.

Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés.....

A L B E R T.

Oui, mon papa ! fort doux et fort polis.

M. D E F L O R I S.

Honnêtes, appliqués, fideles à leurs devoirs ?

H É L E N E.

Comment pourroit-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades ?

A L B E R T.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société ?

M. D E F L O R I S.

Et de quelle maniere s'est formée votre connoissance ?

H É L E N E.

N'est-ce pas au jeu ?

A L B E R T.

Pourquoi pas au jeu ? Mais, est-ce au jeu seulement ? N'avons-nous pas causé longtemps ensemble ?

H É L E N E.

Et vous n'avez pas joué, sur-tout ?

A L B E R T.

Sans doute que nous avons Joué. Mon papa me l'a bien permis.

M.

M. D E F L O R I S.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application; lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans des moments où l'on ne peut rien faire de plus utile.

H É L È N E.

Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

A L B E R T.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. D E F L O R I S.

La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais, lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux, ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

H É L È N E (à Albert.)

Voilà sans doute vos raisons pour jouer ; n'est-ce pas ?

A L B E R T.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. D E F L O R I S.

Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

A L B E R T.

Ou plutôt parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. D E F L O R I S.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

H É L È N E , (le regardant tendrement.)
Mon frere !

A L B E R T (attendri.)

Hélène, pardonne - moi, j'ai tort de t'accuser. Mais, conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. D E F L O R I S.

Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble !

(Hélène et Albert lui prennent la main.)

H É L È N E.

O mon papa, que vous êtes bon et conciliant !

A L B E R T.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un pere, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. D E F L O R I S.

Je ne serois pas digne de vous élever ; si je tenois une autre conduite. Un pere qui n'est pas le meilleur ami de ses enfants, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus ; mais jamais de manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein ; et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le pere en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

H É L È N E.

J'espere bien n'avoir jamais de mysteres pour un pere si indulgent.

A L B E R T.

Pourquoi vous cacher nos fautes ? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. D E F L O R I S.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-temps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le pere n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir.

Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélene, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frere.

H É L E N E.

Il m'est revenu que ces jeunes Messieurs étoient un peu dissipés, et qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

A L B E R T.

Et qui t'a fait ce rapport ?

H É L E N E.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. D E F L O R I S.

Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

A L B E R T.

Oh ! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *Vingt et un*.

M. D E F L O R I S.

Je t'avouerais qu'il n'est pas trop de mon goût.

A L B E R T.

Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. D E F L O R I S.

Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard ?

ALBERT,

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hasard seul décide, au lieu que dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête; or, un jeu où la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

HÉLENE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup-d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain?

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni

des regrets honteux. D'ailleurs , comme je viens de te le dire , on y tient en quelque sorte la fortune captive par son intelligence. Enfin, le pis est que dans les jeux de hasard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

A L B E R T.

Oh, mon papa! croyez-vous? Comment cela seroit-il possible?

H É L E N E.

J'imagine qu'ils ont une maniere d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. D E F L O R I S.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent ; car je n'ai jamais été joueur , et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais , c'est qu'ils emploient ces moyens ; et dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

A L B E R T.

Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. D E F L O R I S.

Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

H É L E N E.

Mon dieu, tout son bien ! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se fraploit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletoit et râloit comme un mourant. Enfin, il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuerent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en-dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLENE.

Oh, les méchants! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain

que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talents, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

H É L E N E.

Ah ! que me dites-vous ?

A L B E R T.

Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des qualités et des talents, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune ?

M. D E F L O R I S.

Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avoit laissé dans sa patrie une jeune demoiselle très-vertueuse, à qui ses parents avoient dessein de l'unir par un mariage qui lui promettoit la plus entière félicité.

H É L E N E.

Oh ! la pauvre demoiselle ! que je la plains ! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. D E F L O R I S.

La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire que les sentiments d'estime

qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil; et par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourments de sa conscience.

A L B E R T.

O mon papa ! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire...

M. D E F L O R I S.

Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis étoit agréable, innocent et même utile.

H É L E N E.

Utile, mon papa ?

M. D E F L O R I S.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

H É L E N E.

C'est-à-dire, mon frere, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. D E F L O R I S.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette manière, que

l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

A L B E R T.

Dieu merci ! je ne suis point avare ; mais pour m'épargner toute espece de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. D E F L O R I S.

Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer ?

A L B E R T.

Oh je les connois ! Ils voudront absolument que je joue.

M D E F L O R I S.

Eh bien ! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invitez-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

H É L E N E.

Moi, mon papa ?

M. D E F L O R I S.

Oui, je te le permets.

H É L E N E.

Et si ces Messieurs me gagnent mon argent ?

M. D E F L O R I S.

Je te le rendrai. Albert, dis leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison ? Je pensais....

HÉLENE.

Le malin papa ! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes !

M. DE FLORIS.

Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussi-tôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi, je vais engager tout de suite Jules et ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur tout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge ; et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLENE.

Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa ; resterons-nous dans le jardin ?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. DE FLORIS, HÉLENE.

M. DE FLORIS.

ECOUTE, ma chere fille, ne quitte pas un moment ton frere ; il peut avoir besoin de tes conseils.

HÉLENE.

Je crois que votre présence seroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc ?

HÉLENE.

Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filoux, et je me cacherai derriere le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs frip-

ponneries, ne fais pas semblant de t'en appercevoir.

H É L E N E.

J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frere devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance!

M. D E F L O R I S.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiens plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons; et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

H É L E N E.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes! Il devrait bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper; et si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. D E F L O R I S.

Voilà en effet son caractere. Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

H É L E N E.

Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. D E F L O R I S.

Je vois que ces Messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

H É L E N E.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

S C E N E X.

H É L È N E (*seule.*)

QU'IL me tarde de savoir comment tout cela va tourner ! O mon frere ! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

S C E N E X I.

H É L È N E , A L B E R T , J U L E S ,
A U G U S T E , R A O U L , V I C T O R ,
C A R A F F A .

J U L E S (*à Hélène.*)

J E craignois , Mademoiselle , que notre société pût vous importuner ; mais M. Albert a voulu....

A L B E R T .

Comment ! l'importuner ? J'espere bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

H É L È N E .

De tout mon cœur , si ces Messieurs veulent m'y recevoir.

V I C T O R (*avec un air contraint.*)

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

C A R A F F A (*bas à Jules.*)

Voilà qui est fâcheux. Nous serons obli-

gés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

A L B E R T.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

R A O U L.

Oui-dà! Et qui donc?

A L B E R T.

Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

J U L E S (à part.)

Ah! tant mieux.

H É L È N E.

Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

A U G U S T E.

Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

R A O U L.

Est-ce que vous pensez à vous promener, vous?

A U G U S T E.

Qu'aurois-je autrement à faire?

V I C T O R.

Et jouer?

A U G U S T E.

Je ne sais pas le jeu; et quand je le saurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

C A R A F F A.

Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours!

A U G U S T E (en le fixant.)

Oui, Monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, Messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions ; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas là la peine de se mettre au jeu.

HÉLENE.

C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

HÉLENE.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(On voit éclater la joie sur leurs traits.)

Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frere, va faire préparer des rafraîchissements ; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA.

Ce n'est pas la peine, Mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT.

Comment, sur vous ?

C A R A F F A.

Oui, c'est mon livre de récréation.

H É L E N E.

Et des jetons, en avez-vous aussi?

C A R A F F A.

Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

J U L E S (*bas à Caraffa.*)

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non : c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, Mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté....

H É L E N E.

Il suffit ; je vais chercher la bourse. Viens, mon frere.

(*Albert sort avec Hélène ; les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

S C E N E X I I.

J U L E S , R A O U L , V I C T O R ,
C A R A F F A.

V I C T O R.

J E suis fâché que nous fassions ici notre partie.

R A O U L.

Bon ! n'avez-vous pas entendu que son pere n'y est pas ?

C A R A F F A.

Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

J U L E S.

Ici, ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

R A O U L.

Et puis, lorsqu'Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

V I C T O R.

Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

C A R A F F A.

C'est bien là mon compte : mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sous ; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

J U L E S.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis ?

C A R A F F A.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

J U L E S.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sous dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

C A R A F F A.

Vous ne devez rien jusqu'au compte ; et alors nous aurons assez de profit , si nous savons nous entendre.

V I C T O R.

Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

R A O U L.

Oui , je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

C A R A F F A.

Je pense que nous ferions bien de commencer , pour qu'ils nous trouvent au jeu.

(Il tire des cartes de sa poche.)

Allons , je vais les arranger pour vous faire perdre.

(Il parcourt les cartes et les dispose.)

Tenez , vous allez voir.

(Il donne , une à une , deux cartes à Jules , Victor et Raoul.)

(à Jules.)

Etes-vous content ?

J U L E S.

Non : je demande une carte.

C A R A F F A.

La voici.

J U L E S (regardant la carte.)

Je creve.

C A R A F F A (à Victor.)

Et vous ?

V I C T O R.

Une carte encore , mais bien petite.

C A R A F F A.

Je vous la choisis, tenez.

V I C T O R (*regardant la carte.*)

Oui, pas mal. Je creve.

C A R A F F A (*à Raoul.*)

A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

R A O U L.

Non : je m'y tiens.

C A R A F F A.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

R A O U L.

Seize.

C A R A F F A.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait ; et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

J U L E S.

Mais, comment cela peut-il arriver ?

C A R A E F A.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

J U L E S.

Ah ! voyons, voyons.

C A R A F F A.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par dessous les dix et les figures, et par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq.

Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt et un. Eh bien, je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

J U L E S.

Mais, pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnoissez donc par derrière ?

C A R A F F A.

Voilà mon secret, et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces Messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais, je vois la petite Demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

S C E N E X I I I.

HÉLENE, JULES, RAOUL,
VICTOR, CARAFFA.

H É L È N E.

(*Posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.*)

Vous connoissez le prix du temps, à ce qu'il me semble ; vous n'en voulez rien perdre.

C A R A F F A.

C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

J U L E S.

Vous êtes des nôtres, Mademoiselle ? vous nous ferez cet honneur ?

H É L E N E.

Je ne sais pas encore si je connois le jeu que vous jouerez.

V I C T O R.

C'est le Vingt et un. Il est tout simple.

R A O U L.

Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

H É L E N E.

Oh ! je le sais un peu. Il seroit peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'hâbiles gens comme vous. Cependant, si cela vous fait plaisir....

J U L E S.

Oh oui ! le plus grand qu'on puisse imaginer.

V I C T O R.

Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

H É L E N E (*en souriant.*)

C'est bien mon projet.

R A O U L (*avec un air hypocrite*)

Cela ne pourroit guere vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

J U L E S (*d'un ton d'impatience.*)

Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le temps se perd à causer.

C A R A F F A.

Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCÈNE XIV.

HÉLENE, ALBERT, JULES,
VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT (*de loin.*)

ME voici, me voici ! On va vous apporter des rafraîchissements.

JULES (*allant au-devant d'Albert.*)

Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah ! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches. Combien à chacun ?

RAOUL.

Nous sommes six. Chacun en aura vingt ; et dix jetons, qui en vaudront cent.

JULES.

Mais, combien la fiche ?

CARAFFA.

C'est à Mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLENE.

Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT.

Nous jouâmes deux sous la fiche, la dernière fois.

H É L È N E.

Eh bien ! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sous.

J U L È S (à Victor.)

As-tu fini de compter ?

V I C T O R.

Oui , voilà qui est fait.

(Le jeu commence. Caraffa prend la main ; Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes , que la perte est toute entière de leur côté et de celui de Jules.)

H É L È N E.

Hé , hé ! si cela continue , j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

C A R A F F A.

Tant que nous ne jouerons que deux sous la fiche , vous ne nous aurez pas ruinés de long-temps.

V I C T O R.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre sous.

A L B E R T.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir.

(Il tire sa bourse et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en dessous , et Jules la considère avec avidité.)

H É L È N E.

Je peux bien risquer autant que mon frere , peut-être.

C A R A F F A.

En ce cas , il faut payer d'abord nos dettes , et reprendre ensuite de nouveau
notre

notre premier enjeu , pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons.

(Il compte ses jetons et ses fiches.)

Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sous ; les voilà.

R A O U L.

J'ai tous mes jetons , il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sous.

V I C T O R.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons, trois livres ; les quatre fiches, huit sous ; en tout, trois livres huit sous que voici.

A L B E R T.

Et vous, M. Jules ?

J U L E S.

Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sous. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu , pour vous payer les vingt-quatre sous qui restent.

H É L È N E.

Non , vous me devrez tout. Je me charge de votre dette , et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres et six sous ; et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sous de surplus , mon frere lui donnera une fiche ; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sous. Albert , il doit te rester encore six fiches et un jeton

que perd M. Caraffa ; prends ses trente-deux sous. Cela fait-il ton compte ?

ALBERT (*comptant.*)

Oui, tout juste.

HÉLENE.

Ainsi tu gagnes trois livres dix sous ; et moi, quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL.

Oh ! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sous.

ALBERT.

C'est entendu.

CARAFFA (*prenant et mêlant les cartes.*)

Allons, je vais recommencer la banque.

SCÈNE XV.

M. DE FLORIS, HÉLENE, ALBERT,
JULES, VICTOR, RAOUL,
CARAFFA, AUGUSTE (*qui
survient dans le cours de la scène.*)

(*A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se levent, se regardent tout étonnés, et rougissent.*)

M. DE FLORIS.

NE vous dérangez pas, Messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

A L B E R T.

Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

H É L È N E.

Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces Messieurs s'en feroient honneur et plaisir.

M. D E F L O R I S.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractere de vous refuser. Mais, avant tout, que chacun reprenne sa place.

(Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer ; M. de Floris les retient.)

Est-ce que vous craignez, Messieurs, de jouer avec moi ? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc.

(Ils s'asseyent enfin.) (A Caraffa.)

C'étoit à vous, Monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord si le jeu est complet.

(Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.)

Il est assez singulier que les figures se

trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses ? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

H É L È N E.

Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans sa poche, et le jeu étoit commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS (*à Auguste qui s'avance.*)

Ah ! vous voilà, M. Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais, est-ce que vous ne jouez pas ?

A U G U S T E.

Non, Monsieur ; permettez - moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*A Caraffa.*) Tenez, Monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous ?

A L B E R T.

Au vingt et un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche ?

H É L È N E.

Quatre sous. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS.

Un louis ? Y pensez-vous ? Mais soit ! pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, Messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (*Jules pâlit.*)

Quavez-vous donc, mon ami ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

J U L E S (tremblant.)

Ou-i, Mon-sieur, per-mettez que je....
(Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres et baisse les yeux.)

M. D E F L O R I S.

Que vois-je ? L'un pâlit et bégaie, les autres sont tout en sueur ; et vous, Monsieur ! (à Caraffa) vous semblez vous déconcerter !

A L B E R T (surpris.)

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. D E F L O R I S.

Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, et prendre les traits de l'innocence.

A L B E R T.

Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnons.

C A R A F F A (qui reprend un peu courage.)

Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payés, à l'exception de M. Jules ?

J U L E S.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS.

Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout à l'heure.

JULES.

Hélas, Monsieur ! je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embaras.

M. DE FLORIS (*attendri, prend la bourse.*)

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! M. Albert....

ALBERT.

Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me paierez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé.

(*Caraffa rend à Jules ses effets.*)

M. DE FLORIS (*à Jules.*)

Tout vous est-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon pere. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS (*à Caraffa, en lui montrant la bourse.*)

En voilà le prix, Monsieur, il est à

vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infâmie. Eloignez-vous de quelques pas, votre présence souille nos regards.

(*Caraffa se détourne en pleurant de rage.*)

JULES (*se jettant aux genoux de M. de Floris.*)

Oh, Monsieur ! de quel abyme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que serois-je devenu ? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices ! Je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(*Il se relève et saute au cou d'Albert.*)

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois....

A L B E R T.

Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

A U G U S T E.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS (*à Jules.*)

Eh bien ! vous pouvez continuer de voir mon fils ; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

J U L E S.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

H É L È N E.

O mon papa ! comme vous êtes terrible envers les méchants !

M. D E F L O R I S.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerois pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avois en même temps à satisfaire ma reconnoissance. Soyez tranquille sur votre sort.

A U G U S T E (*lui baisant la main.*)

O Monsieur ! je n'avois besoin que de votre estime.

M. D E F L O R I S.

Vous voyez, mes enfants, les suites exécrables de la passion du jeu.

A L B E R T.

O mon dieu ! j'en frémirai toute ma vie.

M. D E F L O R I S.

Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

A L B E R T.

Oh oui, mon papa ! et je sentirai surtout combien il est heureux d'en avoir un dans son pere.

L'AMI DES ENFANTS.

AVRIL 1783.



LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeuner dans la prairie voisine.

Ah ! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent

un peu parcourue pour y choisir une place agréable : arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil, cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table, mon papa : comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit, si nous en avons besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A la bonne heure ; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN.

Le tapis ? mon papa ! Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon. Mais il y en a aussi un ici.

PAULIN.

Où donc est-il ? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs ; le joli tapis d'une belle verdure ! il est plus frais et plus douillet que les nôtres ; et

comme il est grand, il s'étend par-tout, sur les montagnes et sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à souffrir sur une terre nue et desséchée? Leurs membres sont si délicats! bientôt ils seroient tout brisés. Leurs meres ne savent pas leur préparer des lits de plumes; le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. DE GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN (*goûtant le gâteau.*)

Ah, mon papa, qu'il est bon! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

P A U L I N.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. D E G E R S E U I L.

Les trois Gâteaux.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appeloit Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon, et il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; et le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appella sa cuisiniere, et lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : oui, Madame, de tout mon cœur ; et aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre, en sorte qu'il étoit blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper, il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la

cloche sonnât l'heure de l'étude ; et lorsque l'heure de l'étude fut finie , il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré que Henri en se couchant , mit le gâteau sous son chevet , et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très-sûr , au moins , que le lendemain , au point du jour , il recommença de plus belle , et qu'il continua de ce train toute la matinée , jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus d'appétit ; et il voyoit , avec jalousie , le plaisir que prenoient les autres enfants à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui proposer des parties de boule , de paume , de volant ; il n'avoit pas envie de jouer , et ses compagnons jouèrent sans lui , quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur , et tout le monde disoit : je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri ; lui qui étoit si gaillard , qui aimoit tant à courir et à sauter ; voyez comme il est triste , pâle , abattu ! Le principal vint lui-même et fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal , Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement , on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau , qu'il s'étoit

dépêché de le manger, et que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus ameres les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir, ce qui lui seroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remedes, et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin, mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

P A U L I N.

Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire ?

M. D E G E R S E U I L.

Patience, mon ami ! voici le second.

Il y avoit dans la pension de Henri un autre enfant qui s'appelloit François. François avoit écrit à sa maman un lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu de Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-temps. Il prit le gâteau qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un

morceau de son gâteau, et renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand ! Mais, qu'arriva-t-il ? à la fin, le gâteau se dessécha et se moisit ; les fourmis trouverent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

P A U L I N.

Ni moi non plus. Comment ! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que c'est vilain ! Mais, voyons le troisieme, je vous prie, mon papa.

M. D E G E R S E U I L.

Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : venez voir ce que m'envoie maman ; il faut tous en manger. Il ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclorre. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portion qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne ; et

ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste, et dit : voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empresserent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche; et comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse; et quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passants de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfants autour de lui, il leur dit : mes petits Messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfants ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de Sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'aperçut que tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues; et il lui dit : bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le vieillard lui répondit : parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger,

à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui ; puis il revint tout joyeux, en criant de loin : tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoir pour le petit chien fidele qui venoit dîner dans sa main ; et Gratien debout à son côté sourioit de plaisir.

P A U L I N.

Ah, Gratien ! le bon Gratien ! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. D E G E R S E U I L.

Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

P A U L I N.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre ! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeuner ; et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.



FI ! LE VILAIN CHARMANT !

C L A U D I N E .

LUCETTE, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur ?

L U C E T T E .

Non, pas encore, ma chere amie.

C L A U D I N E .

Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

L U C E T T E .

Est-il vrai ? Comment s'appelle-t-il ?

C L A U D I N E .

Charmant.

L U C E T T E .

Voilà déjà un nom bien joli.

C L A U D I N E .

Oh ! il est encore plus charmant que son nom.

L U C E T T E .

Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

C L A U D I N E.

D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

L U C E T T E.

Je les aime bien de cette petite espece.

C L A U D I N E.

Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

L U C E T T E.

Voilà qui est plaisant.

C L A U D I N E.

Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous ! Il est à croquer.

L U C E T T E.

Et de quelle couleur est-il, Claudine ?

C L A U D I N E.

Café au lait tendre.

L U C E T T E.

Bon ! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeuner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

C L A U D I N E.

Tout sec ?

L U C E T T E.

Hélas, oui ! Mais, revenons à Charmant.

C L A U D I N E.

Il sait plus de tours qu'un scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille

veille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long, et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle, et il danse un menuet presque aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris ; mais, Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne ?

CLAUDINE.

Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou, et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit ; et encore si c'étoit à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal ; et il ne lui voit rien manger qu'il n'aïlle, de jalousie, lui

arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant !

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait ?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles charmant ?

CLAUDINE.

Il est si drôle et si gentil !

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec sa gentillesse et ses espiègleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi ! le vilain charmant !

PAPILLON, JOLI PAPILLON !

PAPILLON, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi ? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette ? Il vient d'aiguiser son bec, et il l'ouvre déjà tout prêt à t'avalier. Viens, viens ici ; il aura peur de moi, et il n'osera t'approcher.

Papillon, joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les ailes, ni te tourmenter : non, non ; tu es petit et foible, ainsi que moi. Je ne veux que te

216 *Papillon , joli Papillon !*

voir de plus près ; je veux voir ta petite tête , ton long corsage , et tes grandes ailes bigarrées de mille et mille couleurs.

Papillon , joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-temps , je sais que tu n'as pas long-temps à vivre. A la fin de cet été tu ne seras plus , et moi je n'aurai alors que six ans.

Papillon , joli papillon ! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture , tandis que je te regarderai.



LE SOLEIL

ET LA LUNE.

LA charmante soirée ! viens , Antonin , disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau ! Nous pouvons l'envisager maintenant

tenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui ! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or ! Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend ! Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres ? Est-ce un feu ? Non, c'est la lune. Elle est bien grande. Eh ! comme elle est rouge ! On dirait qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde aujourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après demain, un autre morceau le jour suivant, et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc ; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite ; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle soit tout-à-fait pleine comme aujourd'hui ; et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

A N T O N I N.

Mais, mon papa, comment le soleil et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. D E V E R T E U I L.

Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Écoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante : je suis le roi du jour. Je me leve dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis : paresseux, leve-toi. Je ne brille pas pour que tu reste enseveli dans le sommeil ; je brille pour que tu te leves et que tu travailles.

Je suis le grand voyageur ; je marche comme un géant à travers toute l'étendue des cieux ; jamais je ne m'arrête, et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelants que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent brille d'éclat et de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière ; c'est moi qui mûris les fruits et les moissons : si je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein, et les pauvres humains mourroient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très-haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers ! Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore : Antonin n'étoit pas au monde ; mais le soleil y étoit. J'y étois, lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant ; cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés ; alors tu peux soutenir mes regards : mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue, j'éblouirois tes yeux, je t'aveugleroïis. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq resté sur la terre y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier

sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

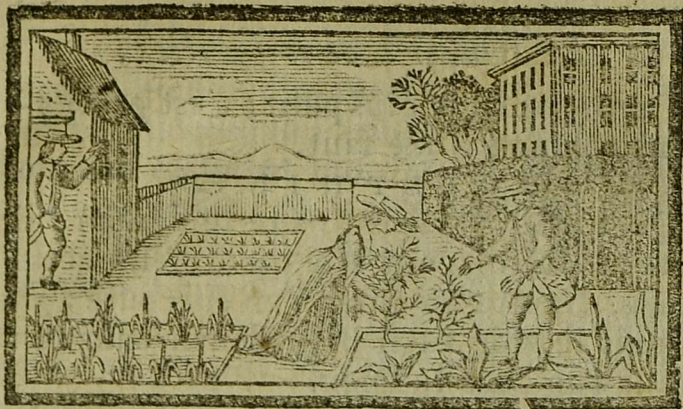
La Lune dit d'une voix tendre : je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière, lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril, car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers-luisants à qui le soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis plus lumineuses que les étoiles ; et je paroïs dans leur foule comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamants étincelants.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, et je te dis : dors, mon petit ami, tu es fatigué ; je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, c'est lui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accents aussi doux que ma lumière ; tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.



LE ROSIER A CENT FEUILLES ,
ET LE GENËT D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin ? disoit un jour Frédéric à ses freres et à sa sœur.

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'est pas moi , répondit Auguste ; ni moi , répondit Julien. C'est moi , c'est moi , répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux ?

Un rosier , s'écria Frédéric. Vois-tu le mien , le seul qui me reste ? Il est tout jauni.

Viens-en choisir un toi-même , dit Joséphine. Elle conduit son frere au petit carré qu'elle cultivoit , et lui montrant un beau rosier : Tiens , Frédéric , tu n'as qu'à le prendre.

F R É D É R I C .

Comment , tun'en as que deux , et c'est le plus beau que tu me donnes ? Non , non ,

ma sœur : voici le plus petit ; c'est précisément celui qu'il m'en faut.

J O S É P H I N E.

Quel plaisir aurois-je à te le donner ? il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre ; et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier, et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

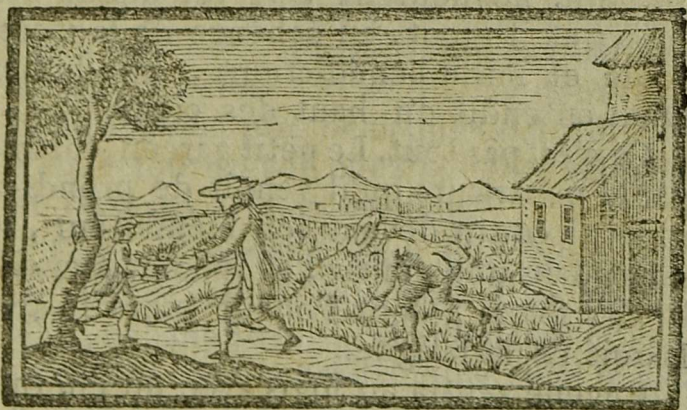
Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne, et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venoit de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur, n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, pousserent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric, au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-temps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement ; on en respiroit l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage

dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver, et lui racontoit des histoires qui, tantôt la faisoient rire aux éclats, et tantôt faisoient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se sourioit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappelant sa générosité envers son frere, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois sa récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.



L E S
B O U Q U E T S.

LE petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir des premières fleurs du printemps. Ils avoient tous deux à la main leur déjeuner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme , tenant dans ses bras un petit garçon qui paroissoit mourir de faim.

Ah ! mon cher monsieur , dit-elle à Gaspard qui marchoit le premier , donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh ! j'ai bien faim moi-même , répondit Gaspard , et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugene ? Il avoit aussi bon appétit que son camarade ; mais en voyant pleurer le petit malheureux , il lui donna son pain ; et il reçut , en échange de la mere , mille et mille bénédictions , que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon , fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre , se mit à courir devant son bienfaiteur , le mena dans une prairie , et lui aida à cueillir des fleurs , dont l'odeur suave le délassoit de la fatigue.

Eugene rentra au logis avec un énorme bouquet , derriere lequel toute sa tête pouvoit se cacher. Gaspard , au contraire , n'en avoit qu'un si petit qu'il eut honte de le produire , et qu'il le jeta au pied d'une borne , après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la

prairie , Valentin s'aperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers , et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : je n'ai pas le temps , et il continua de courir. Eugene , au contraire , s'arrêta aussi-tôt pour obliger son ami. Il marchoit çà et là courbé vers la terre , et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe , il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit , et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa , il en fit présent à celui qui l'avoit aidé dans sa peine , et il n'en donna aucune à celui qui avoit refusé durement de le secourir. Eugene eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait , et Gaspard très-mécontent.

Gaspard croyoit être plus heureux le troisieme jour. Il marchoit d'un air insolent , défiant Eugene. Mais à peine étoient-ils entrés dans la prairie , que voici le petit garçon à qui Eugene avoit donné son pain , qui vient à sa rencontre , et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédents.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

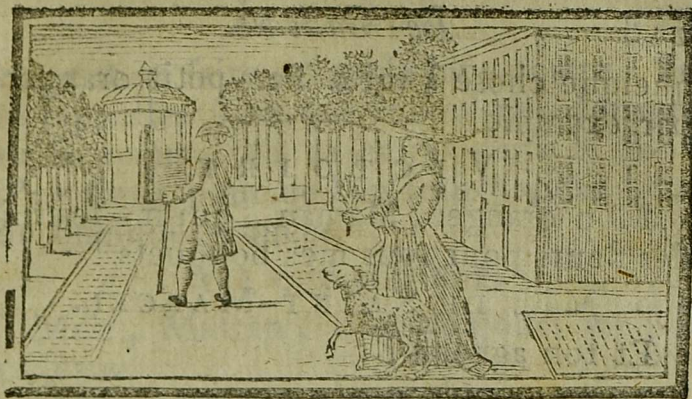
Mon cher ami, dit-il à Eugene, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, et qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, suis-moi dans notre jardin; il y a d'autres enfans qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugene, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin; et Gaspard, il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui; on ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guere à se corriger; et il seroit devenu aussi aimable qu'Eugene, si celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans sa maniere d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit prise dès sa plus tendre enfance.



LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frere Denis , disoit un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mere. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose , maman , pour lui faire un cadeau ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Je le pourrois sans doute , ma fille ; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner ? Et puis , fais une petite réflexion : si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau , c'est moi qui fais le cadeau , et non pas toi.

VICTOIRE.

Cela est vrai , maman ; mais je voudrois pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Eh bien , Victoire , voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas

quelque chose à toi ? Ton petit oranger , par exemple.

V I C T O I R E .

Mon oranger , Maman , qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets !

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et ton agneau ?

V I C T O I R E .

O Maman ! mon agneau , qui me caresse avec tant d'amitié , et qui me suit par-tout !

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles ?

V I C T O I R E .

Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfants à moi.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frere ?

V I C T O I R E .

Pardonnez-moi , Maman.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

V I C T O I R E .

Vous souvenez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle est bien belle au moins !

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frere ? Il

ne peut en faire usage de long-temps ? Tu te rappelles bien que toi-même , lorsque tu la reçus , tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

V I C T O I R E .

Mais , Maman , c'est toujours un joli cadeau.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non , ma fille ; un joli cadeau , c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes , et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

V I C T O I R E .

Faut-il donc que je donne à mon frere tout ce que j'aime ?

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Non ; tu peux donner autant , ou si peu que tu veux , pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTOIRE (*réfléchit pendant quelques moments, et elle dit :*)

Eh bien , je cueillerai pour le bouquet de mon frere , les plus jolies fleurs de mon oranger , et je lui ferai présent de mon agneau.

Mde. DE SAINT-MARCEL.

Fort bien , Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

V I C T O I R E .

Ce n'est pas tout , Maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frere , pour que

mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frere ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

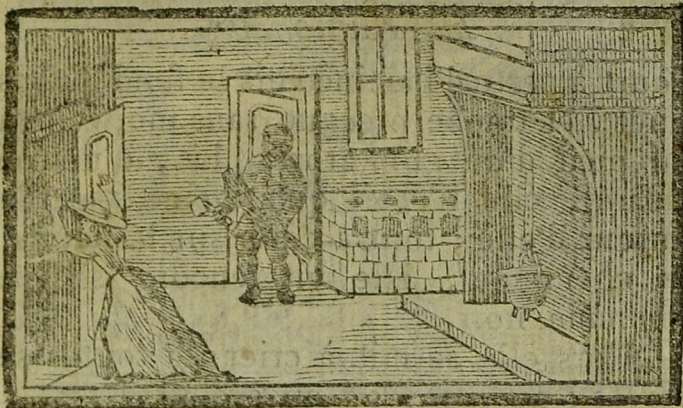
Mde. DE SAINT-MARCEL.

Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grâce. Tu ne pouvois nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frere.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête, et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frere et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman; et de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenteroit à son frere.



LE

RAMONEUR.

UNE servante imbécille avoit farci l'esprit des enfants de ses maîtres, de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfants, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant, chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée; et sautant par une fenêtre basse, dans le jardin, elle

court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

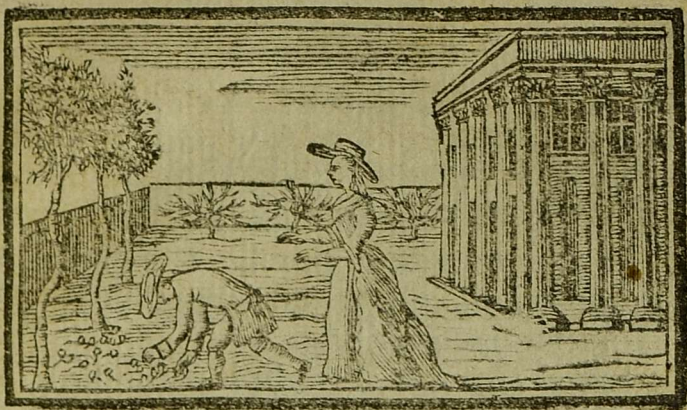
Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : au secours ! au secours !

Son pere accourut, et lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son pere sortit; et pour proūver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, et sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier, qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit; et son pere profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfants; qu'il y avoit même un pays où les enfants étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisoient pour l'effrayer.



LES CERISES.

JULIE et **FIRMIN** obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaieté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfants bien élevés.

Contre les murs du jardin, étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la première fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Madame Dumesnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs; elle les réservoir pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfants étoient accoutumés

à l'obéissance , et qu'elle leur avoit sévèrement défendu , une fois pour toutes , de cueillir d'aucune espece de fruits du jardin , ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission , elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse , ils se promenerent lentement le long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres , et s'en réjouissoient.

Ils arriverent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avoit fait tomber à son pied toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir ; il les ramassa , mangea les unes , et donna les autres à sa sœur , qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche , lorsque Julie se rappella la défense que leur avoit faite leur maman , de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah , mon frere ! s'écria-t-elle , nous avons été désobéissants , et maman se fâchera contre nous. Qu'allons nous faire ?

F I R M I N.

Maman n'en saura rien , si nous voulons.

J U L I E.

Non , non , il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes , lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

F I R M I N.

Oui ; mais nous avons été désobéissans ,
et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

J U L I E.

Lorsqu'elle nous punit , c'est par tendresse pour nous , et alors il ne nous arrive plus de si-tôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

F I R M I N.

Oui , ma sœur ; mais elle est toujours fâchée de nous punir , et cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

J U L I E.

Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage , si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face , lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera , lorsqu'elle nous appellera ses chers enfans , et que nous ne le mériterons plus ?

F I R M I N.

Ah , ma sœur ! que nous serions de petits monstres ! Allons , allons la trouver , et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre , et ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chere maman , dit Julie , nous venons de vous désobéir ; nous avons oublié vos

défenses. Punissez - nous comme nous l'avons mérité , mais ne vous mettez pas en colere ; nous aurions de la peine , si cela vous donnoit du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'étoit passée , et sans chercher à s'excuser.

Mde. Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfants , qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute , qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bien que , sur des enfants nés avec une belle ame , le souvenir des bontés d'une mere , fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

L A P E T I T E

B A B I L L A R D E .

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans , elle manioit déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse ; et toutes les jarretieres de ses parents étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes , de moyennes et de petites, dans le même mot ; les unes penchées en avant , les autres en arriere ; et ses lignes n'alloient point en

gambadant du haut de son papier jusqu'en bas , ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfants de son âge.

Ses parents n'étoient pas moins contents de son obéissance , que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs , traitoit les domestiques avec affabilité , et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parents , tous les étrangers qui venoient pour la première fois dans la maison , en paroisoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités , de talent et de gentillesse , on pût avoir le malheur de se rendre insupportable ? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta , vint à bout de détruire l'effet de tous ces agréments ; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers.

Lorsque , par exemple , elle prenoit le matin son ouvrage , il falloit d'abord qu'elle dit : ho , ho ! il est bien temps de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés ? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais , dieu merci , je ne suis pas manchotte , et je saurai bien en venir à bout. Ah ! voilà l'horloge qui sonne. Une , deux , trois , quatre , cinq , six , sept , huit , neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à

l'heure de mon clavessin. En deux heures, on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soit les dragées. Ah ! si Dorothée venoit aujourd'hui ! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle cette petite Dorothée ; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le temps de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé ? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie. Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt ; le doigt vous saigne, cela fait grand mal, et puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine ! où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non ; le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son pere et sa mere s'entretenoient ensemble de choses intéressantes, elle venoit étourdiment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner elle en étoit encore à sa soupe, lorsque les autres avoient presque fini leur repas. Elle oublioit le boire et le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois le jour de ce défaut ; les avis et les reproches

étoient également inutiles ; les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il étoit possible de la grande. Léonor étoit affligée, mais elle ne se corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvoit s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle auroit lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagnoit-elle donc à suivre cette malheureuse habitude ? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore à souffrir.

Ses parents étoient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne ; c'étoit dans l'automne ; le temps étoit superbe, et il n'est guere possible de se représenter l'abondance qu'il y avoit cette année, de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'étoit figuré qu'elle accompagneroit ses parents. Elle fut bien surprise, lorsque son pere ordonnant à ses petites sœurs, Julie et Cécile, de se préparer, lui annonça que pour elle, il falloit qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mere. Ah ! ma chere maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colere contre

moi ? Ton papa , lui répondit sa maman , n'est pas en colere , mais il est impossible de tenir à ta société ; tu troublerois tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut , lui répliqua sa mere , seroit aussi grand que celui dont nous voulons te guérir ; mais il faut attendre que ton tour vienne , et ne pas couper sans cesse la parole à tes parents , et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction , il faut le demander nettement et en peu de mots ; et si tu as quelque récit à faire , bien réfléchir d'abord en toi-même , si tes parents ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor , au défaut de raisons , n'auroit pas manqué de paroles pour se justifier ; mais elle entendit son papa qui appelloit sa femme , et Julie , et Cécile. La voiture étoit déjà prête.

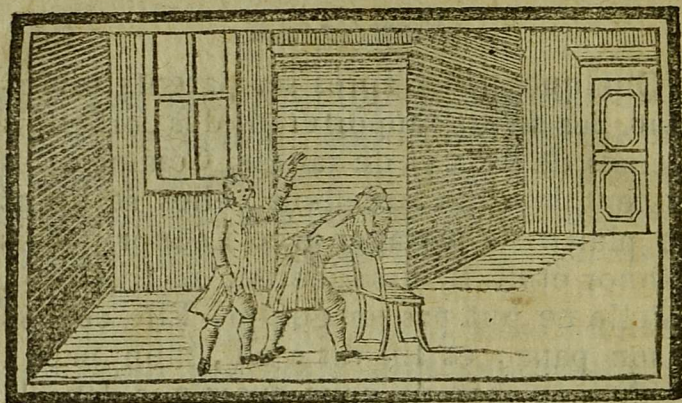
Léonor les vit partir en soupirant ; et son œil plein de larmes , suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus , elle alla s'asseoir dans un coin , et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue ! s'écria-t-elle ; c'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va , je prendrai garde que tu ne dises à l'avenir un mot de plus qu'il ne faut.

Quelques

Quelques jours après ses parents revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor ; mais Léonor étoit si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit : ah, mon papa ! pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre. Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grâce et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de demangeaison, rouloit çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivants. Peu-à-peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil ; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.



MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

LE CADET.

MON frere, voilà tous nos camarades qui se retirent ; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous ?

L'AINÉ.

Nous ne sommes que deux ; il n'y aura guere de plaisir.

LE CADET.

Cela ne fait rien ; jouons toujours.

L'AINÉ.

Mais, à quoi ?

LE CADET.

A colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ.

Bon ; cela ne finiroit pas. Ce n'est pas comme dans une foule, où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses

gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela; on évite trop aisément; et puis, si je t'attrapois, je saurois à coup sûr qui j'aurois pris.

LE CADET.

Tu as raison. Eh bien, jouons à la main chaude.

L'AINÉ.

Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET.

Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ.

Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

LE CADET.

Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux, et mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins?

L'AINÉ.

Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET (*donnant son coup.*)

Pan! Qui a frappé?

L'AINÉ (*se relevant.*)

Eh, c'est toi.

LE CADET.

Oui; mais de quelle main?

L'ainé ne s'attendoit pas à cette question; il fut embarrassé: il nomma au hasard la main droite; c'étoit de la gauche que son frere l'avoit frappé.



L' O I S E A U
D U B O N D I E U.

Mde. DE MONVAL, PAULINE
et EUGÉNIE, ses filles.

Mde. DE MONVAL.

Ou as-tu donc mis ton argent, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

Mde. DE MONVAL.

Et à qui, ma fille ?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

Mde. DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, sans doute ?

EUGÉNIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que les
oiseaux appartiennent au bon Dieu ?

Mde. DE MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien, maman, ce malin garçon avoit dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portoit pour le vendre. Le pauvre oiseau crioit de toutes ses forces, et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mde. DE MONVAL.

Et toi, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise.

(*Elle saute de joie.*)

Mde. DE MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mde. DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGÉNIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

P A U L I N E.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute , maman. Eugénie a donné , sans compter , toute sa bourse , et il y avoit bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir , pour faire son prix.

E U G É N I E.

Qui de nous deux a raison , maman ?

Mde. D E M O N V A L.

Ce n'est pas tout-à-fait toi , mon cœur.

E U G É N I E.

Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien ?

Mde. D E M O N V A L.

Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire ; mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple aujourd'hui , puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre oiseau , il falloit réserver le reste pour une pareille occasion ; car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu , et que tu n'eusses plus eu d'argent ; là , voyons , qu'aurois-tu fait ?

E U G É N I E.

Maman , je serois venue t'en demander.

Mde. D E M O N V A L.

Et si je n'en avois pas eu moi-même ?

EUGÉNIE.

Ah ! tant pis.

Mde. DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te donnoit un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours ?

EUGÉNIE.

Ah ! je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'avois vu ensuite comme il paroissoit content quand on lui a donné la volée ? Il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le rattraper.

Mde. DE MONVAL.

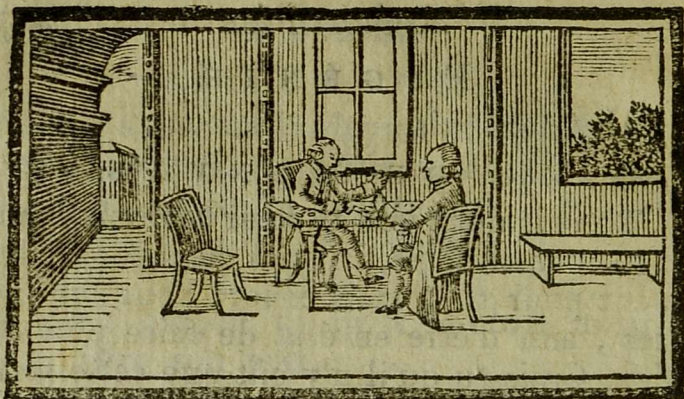
Tu as toujours fait le bien, ma fille ; et en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE.

O, Maman ! Je te remercie.

Mde. DE MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.



LE MENTEUR

CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

LE petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans , sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal , ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur , comme de casser une vitre , ou de faire une tache à son habit , il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner ; et il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert vint le trouver. Celui-ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard , qui vouloit amuser son ami , lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien ; mais à condition que chaque partie seroit d'une piece de deux sous. Gaspard refusa d'abord , parce que son pere lui avoit défendu de jouer de

l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert, et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le pere de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup son fils, il le fit appeller pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse.

G A S P A R D.

C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. G A S P A R D.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

G A S P A R D.

Non, mon papa.

M. G A S P A R D.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

G A S P A R D.

C'est que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derriere la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son pere soupçonna , dans ce récit , un peu de mensonge ; mais il cacha son mécontentement , et il alla aussi-tôt chez son voisin. Lorsqu'il apperçut le petit Robert , il affecta de sourire , et lui dit : eh bien , mon enfant , tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino ? Oui , Monsieur , lui répondit Robert , j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre sous.

Et t'a-t-il payé ?

Eh mais ! sans doute. Oh ! oui ; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement , son pere voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris : je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison , et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après , Gaspard alla voir Robert , et lui fit voir un très-beau porte-crayon , dont son oncle lui avoit fait présent. Robert en eut envie , et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles , sa toupie et ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix , il enfonça son chapeau sur ses yeux , et dit effrontément : le porte - crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu , et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de

son oncle , Robert se mit en devoir de le lui arracher ; et comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains , il lui sauta aux cheveux , le terrassa , lui mit les genoux sur la poitrine , et lui donna des coups de poing dans le visage , jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard entra chez lui , le nez tout sanglant , et les cheveux à moitié arrachés. Ah , mon papa ! s'écria-t-il , d'aussi loin qu'il l'aperçut , venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon , et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre , son pere lui répondit : va , menteur , tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres , et qui as mis ta chevelure en désordre pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus , lui dit son pere , celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard , confondu , se retira dans sa chambre , et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son pere , et lui demanda pardon. Je reconnois , lui dit-il , combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie ; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son pere m'assuroit l'autre jour , que depuis ce moment il n'étoit pas échappé à son fils le mensonge le plus léger , et que

de son côté il l'en récompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tint aussi sûr que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un pere honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET

DU PLAISIR.

JE voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à Mde. Durval, sa mere.

Mde. DURVAL.

Quoi ! pendant la journée entiere ?

LAURETTE.

Mais oui, Maman.

Mde. DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, Maman ? Oh que non ! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule ; car ses sœurs devoient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise ; et elle se trouva fort heureuse , durant une heure entière. Peu-à-peu le plaisir qu'elle goûtoit , commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déjà manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux , et ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade.

Elle courut vers sa mere , et la pria de lui apprendre de nouveaux amusements , et de jouer avec elle. Malheureusement Mde. Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer ; et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande , quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin , et elle attendit , en bâillant , l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin , ce moment arriva. Laurette courut au devant d'elles , et leur dit , d'une voix plaintive , combien le temps lui avoit paru long , et avec quelle impatience elle les avoit désirées.

Elles commencerent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes , pour rendre la joie à leurs petites sœur , qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas ! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusements étoient usés pour elle , et de ce qu'ils ne lui causoient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement

comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde , sa sœur aînée , jeune demoiselle de dix ans , très-sensée et très-raisonnable , lui prit la main , et lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre , toutes tant que nous sommes , et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

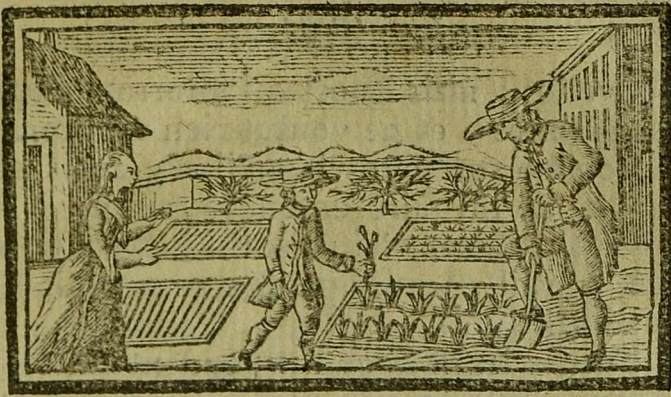
L A U R E T T E.

Et qui est-ce donc , ma sœur ? Je ne devine pas.

A D É L A Ï D E.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui , Laurette , c'est toi ; car , tu le vois bien , ces jeux nous amusent encore ; quoique nous les ayons joués , même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler , et ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu avois gagné par le travail l'appétit du plaisir , il te seroit certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette , qui , toute enfant qu'elle étoit , ne manquoit pas de raison , fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que pour être heureuse , il falloit mélanger adroitement les exercices utiles et les délassements agréables. Et je ne sais si , depuis cette aventure , une journée toute de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée , qu'un jour entier des légères occupations de son âge.



LES TULIPES.

LUCETTE avoit vu , pendant deux étés de suite , dans le jardin de son pere , une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger , elle avoit souvent voltigé de fleur en fleur , uniquement frappée de leur éclat , sans jamais s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne dernière , elle vit son pere qui s'amusoit à bêcher la terre de la planche , et y enfonçoit des oignons.

Ah ! mon papa , s'écria-t-elle d'une voix plaintive , que faites-vous ? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes ! et au lieu de ces belles fleurs , y mettre de vilains oignons pour la cuisine !

Son pere lui répondit qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire ; et il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que sortiroient , l'année suivante , des tulipes

nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes , et ne voulut rien écouter.

Comme son pere vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison , il la laissa s'appaiser d'elle-même , et continua son travail , tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que , pendant l'hiver , la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupiroit , et elle pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son pere eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours , et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh ! qui pouvoit l'y attirer ? puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure.

Un jour cependant elle y entra sans réflexion : dieu ! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée , lorsqu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente !

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration ; enfin elle se jeta dans les bras de son pere , en s'écriant : Ah , mon papa ! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons , pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant !

Tu ne me dois point de reconnoissance , lui répondit son pere ; car ces belles fleurs que tu aimes tant , ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore

rien croire , lorsque son pere tira proprement de la terre une des plus belles tulipes , avec l'oignon d'où sortoit la tige , et la lui présenta.

Lucette confondue lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers , ma fille , lui répondit son pere , pourvu que tu reconnoisses combien les enfants risquent de se tromper en voulant juger , d'après leur ignorance , les actions des personnes expérimentées.

Oh oui , mon papa , répondit Lucette ; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres , je me souviendrai des tulipes et des oignons.

Je suis bien aise , mes chers amis , de vous avoir raconté cette histoire ; car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant , pour ne l'avoir pas sue.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

LE petit Anselme avoit entendu dire à son pere , que les enfants ne savoient rien de ce qui pouvoit leur convenir , et que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon , ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frere Prosper et lui un petit carreau du jardin , afin que

chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudroient.

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son pere. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre ?

Rufin lui donna des oignons et des graines choisies. Prosper courut aussi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux et de les diriger.

M. Anselme levoit les épaules de la docilité de son frere. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous ?

Ei donc ! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons ! Il alla cueillir des fleurs et les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étoient fanées, et penchoient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guere à se couvrir d'orties et de chardons. Vers le milieu du printemps, il apperçut sur le terrain de son frere quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étoient des fraises du plus

beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah ! s'écria-t-il, si j'en avois aussi planté dans mon jardin !

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha ; c'étoient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissoit le cœur. Ah ! s'écria-t-il encore, si j'en avois planté dans mon jardin !

Manges en, lui dit son frere, comme si elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.

LES ÉGARDS

ET LA COMPLAISANCE.

EMILIE, Victoire, Joséphine et Sophie, avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendresse d'une mere. Cette sage institutrice s'appelloit mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent étoit que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération.

Une tendre indulgence et une justice rigoureuse, étoient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner,

soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfants les plus heureux de la terre. Elles se remontroient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partageoient toutes leurs joies, et ne pouvoient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfants empoisonnent-ils les sources de leur bonheur, à l'instant même où ils en goûtent les charmes ? Et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque temps, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires ; et à peine un mois s'étoit écoulé, qu'elle étoit déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfants !

Si l'une demandoit le plus léger service à une autre, celle-ci le refusoit avec aigreur ; de là suivoient des rebuffades et des querelles. La gaieté naïve qui présidoit à leurs jeux, et qui assaisontoit jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animoient leurs entretiens , on n'entendoit que des gronderies éternelles. Joséphine témoignoit-elle le désir d'aller jouer dans le jardin , ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin , c'étoit assez qu'une chose fit plaisir à l'une d'elles , pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que , non contentes de se refuser toute espece de complaisances , elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables , mademoiselle Boulon qui étoit témoin de cette scene , en fut si affligée , que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole , et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit étoit encore occupé de ces affligeantes pensées , lorsque les enfants entrèrent chez elle d'un air triste et grognon , en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusoit les autres d'en être cause , et elles presserent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux , et leur dit : je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage , chacune de vous gardera ,

si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée ; mais la poupée ne savoit que répondre : elle n'avoit pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Joséphine pousoit un volant, mais personne n'applaudissoit à son adresse ; elle n'avoit personne pour le lui renvoyer ; ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuser à son jeu favori, *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand repas à ses amies. Elle devoit envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres ? Ses sœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayerent. Chacune auroit cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardoit fièrement sa solitude et son ennui. Cependant le jour alloit finir. Elles retournerent encore vers Mlle Boulon,

en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un , mes enfants , leur répondit-elle , que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié ; mais , si vous le voulez , je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh ! nous le voulons de tout notre cœur , s'écrierent-elles ensemble ; et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes cheres amies ! combien vous vous êtes rendues malheureuses , et moi aussi , depuis que vous l'avez oublié !

Elle s'arrêta à ces mots , interrompue par ses soupirs ; et des larmes de tendresse coulerent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras , elles s'y jeterent , et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles , c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractere dans la société , dont elles font les délices et l'ornement.



LE NID DE FAUVETTE.

MAMAN, maman ! s'écrioit un soir Symphorien en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mere ; voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

Mde. DE BLEVILLE.

Ha, ha ! c'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée ?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin ; j'ai attendu la nuit ; je me suis glissé tout doucement près du buisson, et avant que l'oiseau s'en doutât, paff ! je l'ai saisi par les ailes.

Mde. DE BLEVILLE.

Est-ce qu'il étoit seul dans son nid ?

SYMPHORIEN.

Ses enfants y étoient aussi, maman. Ah ! ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes.

plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mde. DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau ?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage que j'accrocherai dans notre chambre.

Mde. DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits ?

SYMPHORIEN.

Oh ! je veux aussi les prendre , et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mde. DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'aies pas le temps.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'est pas loin. Tenez , vous savez bien le grand cerisier ? c'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mde. DE BLEVILLE.

Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats ? Pour me prendre ?

Mde. DE BLEVILLE.

Oui , toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton pere ; et la garde qui l'a emmené , a dit qu'elle alloit revenir pour se saisir de toi et de ta sœur , et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN.

Hélas , mon Dieu ! que veut-on faire de nous !

Mde. DE BLEVILLE.

Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN.

O le méchant roi !

Mde. DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, et du plaisir de me voir.

(*Symphorien se met à pleurer.*)

Mde. DE BLEVILLE.

Eh bien, mon fils, qu'as-tu donc ? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ?

(*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mde. DE BLEVILLE.

Le roi en agit envers ton pere, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeller méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN (*en pleurant.*)

Oh ! je vais lâcher la fauvette.

(*Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.*)

Mde. DE BLEVILLE (*prenant Symphorien dans ses bras.*)

Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton pere n'est pas en prison ; et ni toi, ni ta

sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissois méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet oiseau lorsque tu lui as ravi la liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfants après leur mère, combien celle-ci doit gémir d'en être séparée? Cela ne t'es sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiseau; n'est-il pas vrai, mon cher Symphorien?

S Y M P H O R I E N.

Oui, maman; je n'avois pensé à rien de tout cela.

Mde. D E B L E V I L L E.

Eh bien, penses-y dorénavant, et n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, et qu'il seroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite piece de vers de ton ami.

S Y M P H O R I E N.

De l'ami des enfants? Oh! récitez-la-moi, je vous en prie.

Mde. D E B L E V I L L E.

Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette ;

Ils sont deux, trois, quatre petits ;

Depuis si long-temps je vous guette ;

Pauvres oiseaux ! vous voilà pris.

PERSONNAGES.

MARCEL.

GENEVIEVE.

GEORGE, leur fils.

THOMAS, frere de Marcel.

LE BAILLI.

LE COLONEL.

LE CAPITAINE.

LE FOURRIER.

LE SERGENT.

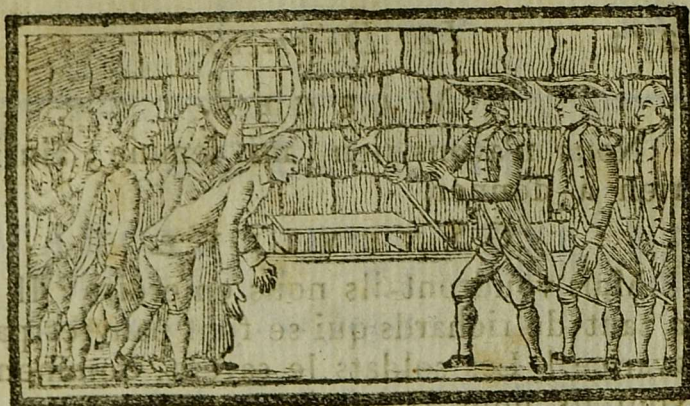
LE PRÉVOT.

FLUET, cadet.

LA TERREUR, } soldats.

BRAS-CROISÉS, }

Les deux premiers actes se passent dans la chaumière de Marcel, et le dernier dans la prison du château.



LE DESERTEUR,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Genevieve est assise, filant au rouet.)

SCENE PREMIERE.

GENEVIEVE, MARCEL.

MARCEL (en entrant.)

FEMME, voici des soldats qui nous viennent.

GENEVIEVE (laissant tomber son fuseau.)

Eh, mon dieu, comment faire? Nous n'avons plus nous-mêmes de quoi vivre; et voilà encore des soldats à nourrir!

M A R C E L.

Nous n'avons rien , ma femme ; ainsi, rien à donner.

G E N E V I E V E.

Mais voudront-ils nous en croire ? Il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice ! Les soldats le savent. Comment vont-ils nous traiter ?

M A R C E L.

Lorsqu'ils nous verront , il faudra bien qu'ils croient à notre misere. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état , que ceux qui pourroient l'adoucir.

G E N E V I E V E.

Dieu le veuille , mon cher homme ! La douleur et la faim nous ont tant affoiblis ! de mauvais traitements nous auroient bientôt achevés.

M A R C E L.

Va , les soldats ne sont pas aussi méchants qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience et d'humanité qu'un bailli , qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal , à force d'en faire ; mais un soldat pense à une autre vie , parce qu'il est tous les jours face à face de la mort.

SCÈNE II.

MARCEL, GENEVIEVE, LA TERREUR, FLUET, (*avec leurs armes et leur bagage.*)

LA TERREUR.

SALUT et santé. La bonne mere, je vous amene des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

MARCEL.

Femme, prends le billet. (*Genevieve met le billet sur le dessus de la porte.*)

MARCEL.

Messieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, si nous avions quelque chose; mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation; cette grande chambre, et une autre petite pour faire notre cuisine et pour coucher.

LA TERREUR.

C'en est assez, vieux pere. (*Il pose sur la table son sabre et son havre-sac.*) Allons, monsieur le cadet, mettez-vous à votre aise.

FLUET (*d'un ton pleureur.*)

Hu, hu! Je suis trempé de la tête aux pieds; et j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu! (*Il pose son bagage, en grelottant.*)

LA TERREUR.

Bon! ce n'est rien encore. Lorsque vous

aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

F L U E T.

Je n'y tiens plus. Je suis cadet, je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied, comme un soldat. Si nous marchons après-demain, et qu'il fasse le même temps, je prendrai, pour mon argent, un chariot, et je me ferai voiturier.

L A T E R R E U R.

Oui bien, on vous laissera faire ! Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui se feroient traîner, si cela étoit permis ! Il feroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient souvent, quand on est en quartier.

FLUET (*pleurant encore en se regardant.*)

Hu, hu ! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

L A T E R R E U R.

Fi donc ! Pleurer ! Un soldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

F L U E T.

Toute ma frisure qui est dé faite ! Hu, hu, hu !

L A T E R R E U R.

Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

F L U E T.

Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur, à Marcel.*) Allons, vieux coquin, fais du feu.

L A T E R R E U R.

C'est un brave homme, monsieur le cadet ! Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenoit tout de suite, vous attraperiez un catharre.

F L U E T.

Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; et il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de pere en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu, maudit paysan ?

L A T E R R E U R.

Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le roi va perdre un soldat.

M A R C E L.

Messieurs, ce seroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

G E N E V I E V E.

Ecoute, mon homme. Notre compere Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune monsieur (*en montrant Fluet*) me fait peine au cœur. Dieu de bonté ! il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami, le compere ne nous refusera pas.

M A R C E L.

Eh bien, oui, j'y vais.

SCENE III.

GENEVIEVE, LA TERREUR,
FLUET.

LA TERREUR.

MAINTEANT, la bonne mere, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous ?

GENEVIEVE.

Hélas, mes bons messieurs ! il y a huit jours que nous ne vivons que de pain et d'eau ; et du pain même, (*avec un profond soupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avons pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous en reste, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le sait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière, vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez-m'en ; je ne prendrais pas sur moi la honte de recevoir des aumônes, si j'avois le nécessaire.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous, la bonne mere, tranquillisez-vous ; je vous en crois. On voit

bien à la mine des gens , lorsqu'ils disent la vérité.

G E N E V I E V E.

Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! soyez les biens venus. Ah ! Marcel avoit bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

L A T E R R E U R.

Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés , qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des paysans , et qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

G E N E V I E V E.

Oh ! vous n'êtes pas comme cela , vous , j'en suis sûre. Quel bonheur c'est encore pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger , lorsque je suis dans la peine !

L A T E R R E U R.

Allons , monsieur le cadet , faites sauter quelque monnoie de votre bourse pour avoir de la viande , et nous en régaler avec ces braves gens , puisqu'ils n'ont que du pain.

F L U E T.

Oui da ! Est-ce que je suis venu ici pour festoyer ces misérables ? Je suis bien plus à plaindre. Ils sont nés pour souffrir , et non pas moi.

L A T E R R E U R.

(*Bas à Genevieve.*) Voyez-vous ? C'est un de ces braves dont je vous parlois tout à l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc

que ce soit leur faute , si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu ?

F L U E T.

Et faut-il que je souffre , parce qu'ils sont dans la misere ?

L A T E R R E U R.

Il falloit faire vos conventions en entrant au service , qu'on vous prépareroit dans tous vos logements un lit de plume , un bon feu , une robe - de - chambre et des pantoufles.

F L U E T.

Laissez-là vos sornettes , ou je m'en plaindrai au capitaine.

L A T E R R E U R.

Vraiment , vous le connoissez bien ; si vous croyez qu'on lui porte des plaintes , comme à un maître d'école. Allez , allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous , doit , avant tout , avoir un bon cœur. Qui aura de la compassion pour vous , si vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils sont tous ces nobles de deux jours ! Ils laissent la pitié dans les sarrots de toile dont ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiroient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien aise que je me sois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autrefois ; je ne m'en soucierai guere. Vous pourrez

aussi nettoyer votre fusil. Je ne sais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

F L U E T (*en rechignant.*)

Ne me l'avez-vous pas promis ?

L A T E R R E U R.

Je croyois que vous le méritiez. Il y aura aussi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le temps qu'il fait.

F L U E T.

Je n'y tiendrai jamais.

L A T E R R E U R.

Fouillez donc à l'escarcelle.

F L U E T.

Et combien faut-il ?

L A T E R R E U R.

Un écu. Pas un sou de moins.

F L U E T.

C'est bien cher. (*Il lui donne l'argent avec un air de regret.*)

L A T E R R E U R.

Je le croyois dans vos entrailles, plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Genevieve.*) Tenez, la bonne mere, ayez-nous de la viande et quelques légumes. Votre mari sera du repas.

G E N E V I E V E.

Ah ! vous êtes trop bon. Le jeune Monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous ? S'il vous fréquente pendant quelque temps, il deviendra aussi un brave homme, j'en répons. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR.

VOYEZ-VOUS ? Si vous aviez fait les choses de bonne grace , il ne vous en auroit coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre ; tandis qu'à moitié prix , on auroit pu encore avoir par-dessus le marché la bénédiction du Seigneur.

(Il prend les armes de Fluet , et s'occupe à les nettoyer.)

FLUET.

Mais je n'ai pas mon argent pour les autres , mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR.

Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux ?

FLUET.

Rien pour rien , m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service , et tâche d'avoir toujours bon marché.

LA TERREUR.

Vous lui obéissez à merveille , à ce qu'il paroît. Pour moi , je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd'hui , si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET.

On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons

pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône , regardez si ce ne sont pas des gens du peuple , plutôt que des seigneurs. Il nous conviendrait bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte de haillons ! Si elle devenoit un jour à son aise , qui trouveroit-on pour nous servir ?

L A T E R R E U R.

Est-ce que c'est mon devoir de nettoyer vos armes ?

F L U E T.

Puisque je vous paie. Si vous ne le faites pas , j'en trouverai mille à votre place.

L A T E R R E U R.

Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être , pour quelques sous , le valet de gens de votre espece ? Nous avons de l'honneur dans l'ame , et nous savons nous contenter , au besoin , du pain de munition. Avec cela , on se moque des riches et de leur argent. Si j'avois encore le vôtre , vous verriez. Mais patience , je parlerai à mes camarades , et je vous attends à la première garde.

F L U E T.

Oh ! je ne la monterai pas long-temps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne.

L A T E R R E U R.

Ce ne sera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave colonel , qui ne prend ses officiers que parmi les vrais soldats , et non parmi des femmelles comme vous.

FLUET.

Eh bien, j'irai dans un autre.

LA TERREUR. *Un moment.*

A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman ; ou si vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

FLUET. *Un moment.*
Moi, je n'ai pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes. . . .

LA TERREUR (*branlant la tête.*)

Contre les lievres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience, que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent passer un an au service, et puis se retirent dans leurs terres, pour raconter leurs prouesses, quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage.

SCÈNE V.

LA TERREUR, FLUET,
GENEVIEVE.

GENEVIEVE (*à la Terreur.*)

TENEZ, mon cher Monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés.

Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre ?

LA TERREUR.

Gardez-le , ma bonne mere , ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin ?

GENEVIEVE.

Il y a dix ans que je n'en ai bu , hélas ! depuis que mon fils est parti.

LA TERREUR.

Eh bien , cela vous donnera des forces.

GENEVIEVE.

Mon fils est soldat comme vous.

LA TERREUR.

Soldat ! et dans quel régiment ?

GENEVIEVE.

Bourbonnois.

LA TERREUR (*avec vivacité.*)

Et comment s'appelle-t-il ?

GENEVIEVE.

George Marcel. Dieu sait s'il vit encore.

Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR.

Tranquillisez-vous , bonne femme , il est encore vivant.

GENEVIEVE.

Est-ce que vous le connoissez , mon cher Monsieur ?

LA TERREUR (*embarrassé.*)

Je ne sais guere ; mais il doit être plein de vie , puisqu'il a de si honnêtes parents.

G E N E V I E V E.

Ah ! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers ; et cependant , notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

F L U E T.

Oui , vraiment , un soldat vous serviroit de beaucoup !

L A T E R R U R.

Et qu'en savez-vous , pour le dire ? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez , bonne mere , posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois , nous mettrons le pot au feu. (*Bas à Genevieve.*) Le troisieme soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisoit attendre , il pourroit nous quereller.

G E N E V I E V E.

Mon cher Monsieur , je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

L A T E R R U R.

Oh ! il ne se laisse pas mener par des paroles ; et puis il est caporal , c'est mon supérieur ; je ne lui parle pas comme je voudrois.

SCENE VI.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL ;
GENEVIEVE.

MARCEL (*jetant une charge de bois à terre.*)

ALLONS, voici des fagots ; je vais vous allumer du feu.

GENEVIEVE.

Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un officier, et il n'est pas commode, à ce que dit Monsieur.

MARCEL.

Comment ! un officier chez nous ?

LA TERREUR.

Quand je dis officier, il lui faut encore un grade, mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il seroit déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

FLUET (*poussant Genevieve.*)

Parbleu, il est bien temps ! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

GENEVIEVE.

J'y vais, j'y vais.

(*Elle est prête à sortir.*)

SCÈNE VII.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL,
GENEVIEVE, GEORGE.

GEORGE (*en entrant.*)

ALLONS, allons, vite à dîner.

MARCEL.

Hélas, Monsieur! nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE.

A quoi diantre vous amusez-vous?

GENEVIEVE (*bas à la Terreur.*)

Mon cher Monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL (*à George.*)

Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR (*bas à George.*)

Finis ce badinage, et tire-les de peine.
(*Haut à Genevieve.*) Bonne mere, regardez-le bien.

GEORGE.

Est-ce que vous ne me reconnoissez pas?

(*Marcel et Genevieve le considerent attentivement.*)

MARCEL.

Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur?

GENEVIEVE (*dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.*)

O mon Dieu ! seroit-ce lui ?

G E O R G E.

Oui, c'est moi, c'est moi, ma mere. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parents !

M A R C E L.

Est-il possible ? mon fils ! Oh ! sois le bien venu mille fois !

GENEVIEVE (*l'embrassant.*)

Je te revois donc avant de mourir ! La joie ne me laisse pas respirer.

M A R C E L.

Comment as-tu donc fait pour vivre encore, mon cher fils ? Il y en a tant qui sont morts ! et toi, tu es échappé !

G E O R G E.

On ne m'a pourtant jamais vu en arriere de mon devoir. C'est à vos prieres sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parents ? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes paz fâchés de ce logement, peut-être ?

M A R C E L.

Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENEVIEVE (*à la Terreur.*)

Vous m'aviez dit que c'étoit un caporal que vous attendiez ?

L A T E R R E U R.

Et c'est bien vrai aussi.

M A R C E L.

Juste ciel ! tu t'es avancé ? Comment cela s'est-il fait ? Tu ne savois pas lire.

G E O R G E.

Mon capitaine me l'a fait apprendre.

M A R C E L.

O ma femme ! quel honnête homme cela doit être !

G E N E V I E V E.

Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens.

L A T E R R E U R.

Il n'en restera pas là, je vous en réponds. (*A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village ?

G E O R G E.

Camarade, j'étois si plein de ma joie, que je ne pouvois parler.

G E N E V I E V E.

Combien restera-tu avec nous ?

G E O R G E.

Trois jours, ma mere. Nous faisons halte ici.

M A R C E L.

Oh ! c'est bon, mon cher fils ; nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

F L U E T.

Au diable ! Personne ne veut donc allumer du feu ? Je pense qu'il en seroit temps, depuis une heure.

G E N E V I E V E.

G E N E V I E V E.

Dans un moment, Monsieur.

L A T E R R E U R (à Genevieve.)

Restez auprès de votre fils, la bonne mere. Je vais battre le briquet, et faire la cuisine. (à Fluet.) Quand vous seriez à demi-gelé, la joie de cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la chambre soit plus chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même.

G E N E V I E V E.

Oui, je vous en prie, mon cher Monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

F L U E T.

Vraiment oui, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus transi.

L A T E R R E U R.

Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bonne heure, et vous acheveriez de geler. Venez, venez.

F L U E T (en pleurant.)

Je crois qu'on l'a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village.

L A T E R R E U R.

Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre. (ils sortent.)

S C E N E V I I I.

MARCEL, GENEVIEVE, GEORGE.

G E O R G E.

C E garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde, comme dans sa maison où sa maman ordonnoit aux valets de suivre tous ses caprices.

G E N E V I E V E.

Y a-t-il long-temps qu'il est soldat ?

G E O R G E.

Trois semaines. C'est sa premiere marche. Mais asseyons-nous, mes chers parents. Racontez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma chere Magdelaine ?

G E N E V I E V E.

Elle a déjà quatre enfants.

G E O R G E.

Que me dites-vous ?

M A R C E L.

Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

G E O R G E.

Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

G E N E V I E V E.

Il y a dix ans que tu es parti. Elle en a passé quatre à te pleurer.

G E O R G E.

Mais, comment est-elle ? Vit-elle au moins heureuse ?

G E N E V I E V E.

Elle est encore plus misérable que nous ; et ses enfants ne pourront , de quelques années , gagner leur vie.

G E O R G E.

Vous n'êtes donc pas à votre aise vous autres ?

G E N E V I E V E.

Hélas ! mon cher fils , nous ne savons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

G E O R G E.

Juste ciel ! que m'apprenez-vous ?

(Les deux vieillards se mettent à pleurer , sans répondre,)

Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

M A R C E L.

Tu as raison de t'en étonner. Tu sais que nous avons toujours été laborieux ; et que nous ne faisons pas comme les trois quarts de ceux du village , qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions toujours si bien conduits lorsque tu étois encore avec nous , que personne n'avoit un sou de dette à nous demander. Notre ferme étoit pourvue de bétail , et nous avions toujours quelques deniers en réserve pour les besoins inattendus. Mais , mon cher fils , tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avons beau travailler , nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux bras diligents. J'étois obligé d'épuiser mes forces

pour tenir nos terres en bon état. La faiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges et nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes, et depuis cinq ans, nous avons tout fondu.

G E N E V I E V E.

Nous sommes encore en arriere de trente écus envers le seigneur. Il nous est impossible de les payer ; et chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière, pour nous envoyer mandier notre pain.

M A R C E L.

Dieu sait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie, pour avoir du pain dans la vieillesse ; et nous l'aurions en abondance, si des méchants n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

G E O R G E.

Juste ciel ! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille situation ? Mais qui sont les méchants hommes dont vous vous plaignez ?

M A R C E L.

Le bailli seul, mon fils ! C'est lui qui fait toute notre misere. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueurs et de peines.

G E O R G E .

Il faut que la terre fournisse des hommes au roi, et ce n'est pas la faute du bailli si le sort m'est tombé.

G E N E V I E V E .

Tu le crois, mon fils ! Apprends que c'étoit une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi ; cependant, de toute notre vie nous ne lui avons fait de mal.

M A R C E L .

C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent lorsqu'il n'étoit encore que simple cleric du greffier, et qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

G E N E V I E V E (à *George.*)

C'étoit au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son pere, à prix d'or gagna le sergent de milice et le bailli. Il l'a déclaré en mourant, et on l'a vérifié sur le registre de l'inspecteur. Le bailli auroit été remis, si ton pere n'avoit intercédé pour lui. (*A Marcel.*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

M A R C E L .

Eh, ma femme ! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende ? Notre fils seroit resté soldat, et le bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice ; elle trouve toujours à se venger. Les choses se seroient arrangées de maniere que nous au-

rions eu tout le tort sur nous, et qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

G E N E V I E V E.

Sa punition ne restera pas en arriere. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le ciel ; et nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*Avec un profond soupir.*) Seulement si nous n'avions pas de dettes !

S C E N E I X.

MARCEL, GENEVIEVE, GEORGE,
LA TERREUR.

L A T E R R E U R.

B O N ! Je viens de pourvoir au cadet. La mere, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

G E N E V I E V E.

Grand merci, mon cher Monsieur, je vais vous aider.

L A T E R R E U R.

Non, non, je m'en charge tout seul. vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour des soldats.

G E N E V I E V E (*prête à sortir.*)

Oui, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de l'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle sort en pleurant avec la Terreur.*)

SCENE X.

MARCEL, GEORGE.

GEORGE (*troublé.*)

N'EST-IL pas vrai, mon pere ? ma mere dit les choses pires qu'elles ne sont, comme font toujours les femmes ?

MARCEL.

Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au seigneur; qui veut absolument être payé, à ce que dit le bailli : mais où le prendre ? Notre chaumière va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas d'un tuyau de paille de ton pere.

GEORGE.

Oh ! si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarrasserois guere de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné l'année dernière de mon pain à des paysans que la faim chassoit dans la ville ; j'ai pensé mille fois à vous ; mais je ne croyois pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissois tant de vous voir ! et aujourd'hui que je vous vois, c'est dans

la plus affreuse misere. Je n'ose lever les yeux sur vous.

(*Marcel lui tend les bras, et ils s'embrassent en pleurant amèrement.*)

(*Après une courte pause.*)

Si je pouvois encore faire quelque chose pour vous soulager ! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

M A R C E L.

Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils ! Nous avons là de quoi vivre deux jours !

G E O R G E.

Rien que deux jours ! Mais, comment le seigneur peut-il être si impitoyable de vous faire vendre votre chaumière, et de vous rendre mendiants pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

M A R C E L.

Voilà ce qui arrive lorsque les seigneurs ne viennent pas sur leurs terres. Nous n'avons pas vu M. le Comte depuis que son pere est mort. Il reste à la ville, et laisse faire au bailli, qui ne fait que des mendiants. Il sentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir, de ses yeux, si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux ; ils virent la misere des paysans et les prirent dans

leurs bras ; mais le nôtre ne se met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne ! il faut encore prier pour lui, lorsqu'il nous écorche jusque par-dessus les oreilles. Le dernier terme est à demain ; tu entendras comme le bailli sait crier, il doit venir aujourd'hui.

G E O R G E.

C'est bon ; je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On assure que le roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, et que vous lui représentiez votre état.

M A R C E L.

Moi, dis-tu, parler au roi ? Je ne pourrais jamais lui lâcher un mot. Je serois comme une pierre en sa présence.

G E O R G E.

Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en sentinelle près de lui ; il vint des paysans qui vouloient lui parler. Ils se regardoient les uns les autres, et ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfants ? leur dit-il avec amitié. Ils lui donnerent un écrit qu'il se mit à lire ; et lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de maniere à les mettre à leur aise. Ils commencerent aussi-tôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais

vu son pareil de notre vie. Il y auroit de quoi s'épuiser à dire sa louange.

M A R C E L.

Que me dis-tu ?

G E O R G E.

Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler, qu'à plusieurs de nos sous-lieutenants.

M A R C E L.

Voilà ce qui s'appelle un roi.

G E O R G E.

Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon pere ? Je veux aller prier notre fourrier qu'il nous dresse un mémoire ; et quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement !

M A R C E L.

Et quelle seroit ta pensée, mon fils ?

G E O R G E.

Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

(*Il prend Marcel par la main, et sort avec lui.*)

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

GEORGE *met le couvert* ; MARCEL ;
avance des sieges ; GENEVIEVE *essuie*
des assiettes de bois ; FLUET , et ensuite
 LA TERREUR.

G E N E V I E V E .

Nous n'avons que trois assiettes.

G E O R G E .

Cela ne fait rien pour manger.

FLUET (*tirant un couteau à gaine.*)

Mais, il faut que j'aie une assiette, moi.

G E O R G E .

Rien de plus juste. Vous en aurez une
 aussi.

FLUET (*d'un air mécontent.*)

Oui, de bois !

LA TERREUR (*portant un plat de soupe.*)

Si vous avez tant soit peu d'appétit, vous
 la trouverez excellente. Quand ceci sera
 gobé, j'ai encore autre chose à vous servir.

(*Il sort.*)

M A R C E L .

Ce bon Monsieur se donne bien de la
 peine.

G E O R G E.

Vous ne le connoissez pas, mon pere. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

L A T E R R E U R (*revient avec une terrine pleine de viande et de légumes.*)

Allons, asseyons-nous. (*On s'assied.*) Cela doit être exquis. Eh bien ! est-ce qu'on n'ose pas y toucher ? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller et un couteau.*)

M A R C E L.

Ah ! je suis bien aise ; car nous n'en avons que pour trois.

L A T E R R E U R (*à Fluet.*)

Eh bien, monsieur le cadet, comment vous trouvez-vous à présent ? Vous êtes servi comme un prince, au moins.

F L U E T (*d'un air dédaigneux.*)

Oh ! oui.

(*Ils mangent.*)

G E N E V I E V E (*à Marcel.*)

Voilà une excellente soupe, mon ami.

M A R C E L.

Il y a long-temps que nous n'avions rien mangé de si bon.

G E O R G E.

Tâchez de vous en bien régaler.

L A T E R R E U R.

Ne vous contraignez pas, monsieur le cadet, léchez-vous-en les doigts.

F L U E T.

Si vous aviez ici des œufs frais ?

L A T E R R E U R.

Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village ; et la soupe saura bien descendre , sans qu'on vous graisse le gosier.

G E O R G E.

Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

G E N E V I E V E.

Nous ne souhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours , seulement les dimanches.

G E O R G E (*desservant le plat à soupe.*)

Maintenant , passons au ragoût.

L A T E R R E U R (*à Marcel.*)

Vous n'avez pas d'assiette , bon pere ?

G E N E V I E V E.

Oh , ne vous inquiétez pas , nous mangerons dans la même.

L A T E R R E U R.

Tenez , voici la mienne.

M A R C E L.

Non , non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

L A T E R R E U R.

Oh ! je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain , le retourne , et met la viande dessus.*) Voyez-vous ?

GEORGE (*en fait de même.*)

S'il nous falloit attendre des assiettes pour nos repas !....

LE TERREUR (*à Fluet qui le considère avec surprise.*)

Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre , les poings fermés.

GEORGE.

Pourquoi ne mangez-vous pas , mon pere ?

MARCEL.

Ah !

LA TERREUR.

Qu'avez-vous donc à soupirer ?

MARCEL.

C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils , et je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR.

Bon ! il n'y faut pas penser.

GENEVIEVE.

Lorsque les enfants retournent chez leurs peres , c'est pour en recevoir des bienfaits ; et toi , quand tu viens nous retrouver après dix ans , c'est pour nous voir à ta charge et à celle de tes amis.

GEORGE.

Ma mere , ne vous faites pas ces reproches , ou je ne pourrai plus rien manger.

L A T E R R E U R.

Attends , camarade , j'y sais un remede. (*Il prend une tasse , et boit ; il la remplit de nouveau , et la présente à Marcel.*) Vous pouvez en boire en sûreté. Allons , bon papa ! ensuite vous , la mere ! et puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ! Lampez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

M A R C E L.

Ma femme , joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! (*Il boit.*)

G E N E V I E V E.

Et qu'il donne à notre fils , dans sa vieillesse , des jours plus heureux que les nôtres ! (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

L A T E R R E U R (*lui versant à boire.*)

Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre régal.

G E N E V I E V E (*Après avoir bu , donne la tasse à George.*)

Tiens , mon fils. (*à la Terreur.*) Que Dieu vous paie ce vin ! il m'a tout réjoui le cœur.

L A T E R R E U R.

Bon ! j'en suis bien aise. Mangez encore un morceau , vous le trouverez cent fois meilleur après.

(*Il verse à boire à George.*)

G E O R G E (*à la Terreur.*)

Camarade , jusqu'à ma revanche. En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parents.

L A T E R R E U R.

Palsambleu , vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi , comme si j'avois gagné une bataille.

M A R C E L.

Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop ; et , par amitié pour mon fils , vous nous servez un si bon repas !

G E N E V I E V E.

Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous , c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu , et que nous sommes pauvres.

L A T E R R E U R.

Oh ! je le crois, je le crois. Mais qu'ai je donc fait de si merveilleux ? Ah ! si je pouvois vous tirer entièrement de peine , voilà ce qui me rendroit fier. Mais , pour cette bagatelle qu'il n'en soit plus question , je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez , je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

F L U E T (*après avoir bu.*)

Oui , pas mauvais.

L A T E R R E U R.

Vous en parlez bien froidement , monsieur le cadet. Que direz-vous , après cela , de ma casserole ? Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

F L U E T.

Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

L A T E R R E U R.

J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce sera votre tour, si vous saurez vous en tirer aussi bien.

F L U E T.

Oui da ! vous pensez que j'irai vous faire la cuisine ?

L A T E R R E U R.

Pourquoi non ? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

F L U E T.

Est-ce que c'est du métier d'un soldat ?

L A T E R R E U R.

Comme s'il étoit rien qui n'en fût ! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, cuisinier, tailleur, médecin, forgeron ; tout enfin.

(On entend frapper à la porte.)

G E N E V I E V E.

O mon dieu ! qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

G E O R G E.

Ne craignez rien, ma mere, c'est qu'on vient faire la visite.

 S C E N E I I.

MARCEL , GENEVIEVE , GEORGE ,
 FLUET , LA TERREUR , un CA-
 PITAINÉ , un FOURRIER.

LE FOURRIER (*avec des tablettes à la main.*)

C O M B I E N êtes-vous ici ?

GEORGE (*en se levant.*)

Trois.

(*Tout le monde se leve.*)

LE C A P I T A I N E.

C'est bon. Restez assis, enfants, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous. Point de cérémonies. Je suis charmé du calme et de la cordialité qui regnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

M A R C E L.

Oh non, Monsieur ! pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE C A P I T A I N E (*à George.*)

Etes-vous content de vos hôtes ?

G E O R G E.

Mon capitaine, je suis chez mon pere : c'est à mes camarades de répondre.

L A T E R R E U R.

Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE C A P I T A I N E (*se tournant vers Marcel.*)

Quoi ! c'est votre fils ? Vous avez là un

si bon sujet, que vous devez être aussi un honnête homme.

M A R C E L.

Hélas, Monsieur ! c'est toute ma richesse.

L E C A P I T A I N E.

N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

M A R C E L.

Oh ! si ses supérieurs pouvoient en être aussi contents !

G E N E V I E V E.

Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signe : et celui qui est soumis à ses parents, doit l'être aussi à ses supérieurs.

L E C A P I T A I N E.

Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers l'estiment, et ses camarades donneroient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant, est la plus grande récompense des pères ; et la joie des pères, est pour les enfants l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie qu'il peut vous donner.

Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse.

G E O R G E.

Je vous remercie, mon capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parents. Je me comporterai de manière qu'ils n'aient jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

L E C A P I T A I N E.

Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

M A R C E L.

Oh, Monsieur ! le cœur me fond de plaisir.

G E N E V I E V E.

Je serois encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, monsieur le capitaine ?

M A R C E L.

Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant la Terreur au capitaine.*) C'est monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis monseigneur le Comte.....

L E C A P I T A I N E.

C'est un homme sans cœur ; je le connois. Il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale, et il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part

tant de misere que dans ses terres. Les gens les plus riches (et c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des ressources, et l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. (*Il jette une pièce d'or sur la table.*) Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices, je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paie, et je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parents par ta bonne conduite. Retenez bien cela, monsieur le cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

G E O R G E.

Ah, mon capitaine! si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans le moment! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

M A R C E L.

Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

G E N E V I E V E.

Qu'il vous accorde une longue vie! Quand j'aurois dix enfants, je vous les donnerois tous avec joie.

L E C A P I T A I N E.

Bonne femme! vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mere, et vous m'en donneriez dix! Si votre indigne seigneur pouvoit connoître

la volupté de la bienfaisance, combien il pourroit rendre ses plaisirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu, je vous verrai encore avant de partir. *(Il sort.)*

LE FOURRIER *(à Fluet.)*

La garde va bientôt se relever. Tenez vous prêt.

(Il sort.)

SCENE III.

MARCEL, GENEVIEVE, GEORGE,
FLUET, LA TERREUR.

(Tous demeurent pendant quelque temps pensifs et immobiles, excepté Fluet qui continue de manger.)

LA TERREUR *(se versant à boire.)*

VIVE, vive notre capitaine !

GEORGE.

Oh, oui, qu'il vive ! C'est lui qui nous sauve de la mort.

MARCEL.

(Joignant les mains, et les laissant tomber de surprise.)

Il ne m'avoit jamais vu, et il me donne la première fois une pièce d'or ! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables ?

GENEVIEVE.

On diroit d'un prince. *(Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table.)* Combien cela

peut-il valoir, mon ami ? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent !

MARCEL (*en la serrant dans ses mains.*)

Bon Dieu ! aurois-je pu croire que je me serois jamais vu tant de bien dans une seule piece ? T'y connois-tu, mon fils ?

G E O R G E.

Non ; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

L A T E R R E U R.

Elle doit valoir plus d'un louis ; mais je ne sais pas au juste.

FLUET (*au premier coup-d'œil qu'il y jette.*)

C'est un louis double. Le peuple ne connoît pas cela.

L A T E R R E U R.

Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus ?

G E N E V I E V E.

Seize écus ! O mon cher homme ! la moitié de notre dette ! Pourvu que le bailli s'en contente en attendant !

M A R C E L.

J'espere qu'avec cet à compte, il nous donnera du répit.

G E N E V I E V E.

Crois-tu ? O mon Dieu ! je serois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder notre cabane.

G E O R G E.

Ne vous embarrassez pas, ma mere, j'y pourvoirai.

M A R C E L.

Nous craignons tant un logement de soldats ! et ce sont des soldats qui sont nos anges ! Que Dieu soit loué pour ce repas, et pour les secours qu'il nous a envoyés !

(*Tous se levent.*)

F L U E T.

Il faut que j'aille à la garde maintenant.

L A T E R R E U R.

Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne, et le charge de son bagage.*) (*Fluet sort.*) A présent, je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. (*Il veut desservir la table.*)

G E N E V I E V E (*lui retenant le bras.*)

Oui, ce seroit bien à moi de vous laisser faire ! Reposez-vous ; je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine ?

L A T E R R E U R.

Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

M A R C E L (*à la Terreur.*)

Mon cher monsieur, que je boive encore une fois : Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure, à présent que j'ai de l'or dans ma poche.

L A T E R R E U R.

Buvez ; buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille. (*En frappant sur son ventre.*) Ceci est notre meilleur buffet. Il faut suivre le commandement

dement

dement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

(George pousse la table. La Terreur leve la nape, et emporte les plats et les assiettes dans l'autre chambre.)

G E N E V I E V E.

Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris ; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettroit à laver les assiettes. (Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.) Ah ! voici notre frère ; voyons s'il reconnoitra son neveu.

S C E N E I V.

MARCEL, GENEVIEVE, GEORGE,
THOMAS.

G E N E V I E V E (à Thomas.)

T I E N S, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. (A George.) Et toi, le reconnois-tu ? C'est ton oncle Thomas.

G E O R G E (s'avançant vers lui.)

Que je vous embrasse, mon cher oncle !

T H O M A S (étonné.)

Moi, ton oncle ? Mais.... mais.... mais oui, c'est lui-même. Eh ! sois le bien venu, mon neveu. (Il l'embrasse.) On n'a pas besoin de demander comment tu te portes,

G E O R G E.

Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

G E N E V I E V E.

Et si tu savois tout ce qu'en dit son capitaine ! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te conter tout cela ! Mais il faut que j'aïlle de l'autre côté ; car notre cuisinier m'arrangeroit toute la maison.

S C E N E V.

MARCEL , THOMAS , GEORGE.

T H O M A S.

MON cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant, tu ne pouvois venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avoit été mis au pillage.

M A R C E L.

Et notre méchant bailli, qui acheve encore de nous sucer le peu de sang qui nous reste !

G E O R G E.

Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette ; et il faudra bien qu'il attende pour le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL (*montrant le double louis à Thomas.*)

Tiens, mon frere, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS (à Marcel.)

Que dis-tu ? (A George.) Est-ce de tes épargnes , ou de quelque butin ?

GEORGE.

Ni de l'un , ni de l'autre. Mon capitaine en a fait présent à mon pere.

MARCEL.

C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS.

Je m'en réjouis d'autant plus ; car , pour épargner , on doit se refuser bien des choses : et pour ce qui est du butin , nommez-le comme vous voudrez , messieurs les soldats ; c'est toujours de vilain argent , qui ne doit jamais profiter.

GEORGE.

J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage , n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison , pour avoir fait la débauche : au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

THOMAS.

Je le crois , mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrais pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres , nous avons la paix de Dieu , qui vaut toutes les richesses.

M A R C E L.

Aussi, ne demanderois-je plus rien au Seigneur, si le bailli.....

T H O M A S.

Doucement. Le voici qui vient.

S C E N E V I.

MARCEL, THOMAS, GEORGE,
LE BAILLI.

L E B A I L L I.

En bien, Marcel, c'est demain le dernier jour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

M A R C E L.

Mon cher monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, si le capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son prince, et il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son pere, lorsqu'il ne sera plus soldat? Considérez que cela crie vengeance au ciel, de prendre

les pauvres gens par la misere, pour achever leur ruine.

LE B A I L L I.

Ce n'est pas la faute de monseigneur, si vous êtes misérables.

M A R C E L.

Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés ? Qui peut se défendre de la rigueur du temps ? Mille autres ne sont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence, je n'oserois dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du ciel. Un homme ne mérite-t il donc aucune pitié ?

LE B A I L L I.

Bon ! voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, et plus vous demandez. M. le Comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année ? ne vous a-t-il pas généreusement prêté les semailles ? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui ; et maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ! Est-il obligé de vous faire des présents ?

M A R C E L.

Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, et parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui et sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

LE B A I L L I.

Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre

année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fais déguerpir.

G E O R G E.

Un peu de commisération, M. le bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon pere, ou le rendre tout-à-fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

L E B A I L L I.

Occupez-vous de votre mousquet, et non pas de ce que j'ai à faire.

G E O R G E.

Mon mousquet appartient au roi, et j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parents; et cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

L E B A I L L I.

M. le soldat! vous pouvez avoir fait des campagnes; mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un bailli de terre conquise.

G E O R G E.

Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

L E B A I L L I.

Vous n'aurez pas cette satisfaction.

T H O M A S.

Monsieur le bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

LE B A I L L I.

Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

G E O R G E.

Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

S C E N E V I I.

MARCEL , GENEVIEVE , THOMAS ,
GEORGE , LE BAILLI.

LE B A I L L I.

Q U'ENTENDEZ-VOUS par-là?

M A R C E L.

Je vous en prie au nom de Dieu, M. le bailli !

G E N E V I E V E.

Prenez, en attendant, tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

LE B A I L L I.

Je le crois bien, si vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

G E N E V I E V E.

Non, vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

LE B A I L L I.

Toutes vos prières sont inutiles.

G E N E V I E V E.

N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines ? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie , et sur nos vieux jours vous nous rendez mendiants ?

M A R C E L.

Nous ne sommes pas loin de la moisson , et ma cabane ne déperira pas jusqu'à ce temps-là.

L E B A I L L I.

Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

M A R C E L.

Mais , j'aurois toujours payé la moitié.

L E B A I L L I.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monseigneur.

G E O R G E.

Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner , pour quinze misérables écus , une famille de ses vassaux. Il vous paie pour faire prospérer ses affaires , et en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits , le seigneur ne peut exiger aucune redevance ; et il est de son devoir , au contraire , de soutenir ses pauvres paysans. Faites-y bien réflexion , vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez , pour la première fois ,

votre devoir, et parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation ; et Monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

LE B A I L L I.

Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils, je vous en préviens.

G E O R G E.

Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE B A I L L I.

Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

G E O R G E.

C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE B A I L L I.

Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte ?

LA TERREUR (*qui est rentré dans le cours de la scene.*)

Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est soldat. Un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, et mille fois mieux qu'un bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son pere, et vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ?

On sait qu'un bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur, vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

LE B A I L L I.

C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*)
Voulez-vous me payer, ou non? Je vous le demande pour la dernière fois.

M A R C E L.

Je vous ai déjà dit que je ne le pouvois pas en entier.

G E N E V I E V E.

Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

LE B A I L L I.

Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi.

(*Il veut sortir.*)

G E O R G E (*le retenant.*)

Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au roi. Je lui parlerai de la situation de mon pere, et de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux, avant le seigneur; et il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE B A I L L I.

Le roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre pere doit à monseigneur; et monseigneur veut être payé.

G E O R G E.

Qui dites-vous? Le roi n'est-il pas le maître? et monseigneur n'est-il pas son

sujet ? Sachez que mon pere vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille , et votre comte ne fait rien. Le roi ne peut souffrir les gens oisifs , parce qu'il sait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchants.

LE B A I L L I.

C'est ce que nous verrons ; mais en attendant , je fais vendre la cabane et la terre. Vous me connoissez bien , pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le roi va s'amuser à écouter un homme comme vous !

G E O R G E.

Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; et si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendrait le premier.

LE B A I L L I.

Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espece !

G E O R G E (lui donnant un soufflet.)

Vous avez dit cela à un soldat , et non à un paysan. Sors d'ici , vieux scélérat ! J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini.

(Il le pousse avec violence hors de la cabane.)

LE B A I L L I (en sortant.)

O mille vengeances ?

S C E N E V I I I.

MARCEL, GENEVIEVE, THOMAS,
GEORGE, LA TERREUR.

G E N E V I E V E.

MON fils, mon cher fils! qu'as-tu fait?

M A R C E L.

Nous sommes perdus.

G E O R G E.

Ne vous inquiétez pas; vos affaires n'en sont pas empirees d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siecle, avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la premiere fois que j'ai frappé un homme; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un soldat, si je l'avois souffert?

L A T E R R E U R.

Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

M A R C E L.

Qui sait ce qu'il va nous en coûter?

G E O R G E.

Quoi! pour m'être vengé d'une insulte?

G E N E V I E V E.

Sûrement, mon fils; avec tout cela, c'est un bailli.

L A T E R R E U R.

Bah! ce n'est pas le premier bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un frippon, sans lui donner sur les oreilles.

G E N E V I E V E.

Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

G E O R G E.

Non, ma mere, jamais.

G E N E V I E V E (à *Marcel.*)

Qu'en penses-tu, mon ami? Ne faudroit-il pas le suivre?

G E O R G E.

Ce seroit inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

M A R C E L.

Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

G E O R G E.

Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas et vos paroles.

G E N E V I E V E.

Non, mon fils, laissez-nous aller. Cela ne gâtera rien.

G E O R G E.

Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contents, j'irois baiser ses pieds; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé.

M A R C E L.

Viens, ma femme, essayons ce dernier

moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse !

G E N E V I E V E.

Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

L A T E R R E U R.

Ta mere est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades.

(*Il sort.*)

S C E N E I X.

T H O M A S , G E O R G E .

G E O R G E .

O Dieu ! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parents plus avant dans la peine ! Si je pouvois, au prix de mon sang, les secourir !

T H O M A S .

C'est de l'argent qu'il leur faudroit ; e tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière ; mais ils n'en ont pas voulu, et ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable !

G E O R G E .

Et comment donc, mon oncle ?

T H O M A S .

Ils trouverent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de

ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au bailli.

G E O R G E.

Que dites-vous ?

T H O M A S.

Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux , et il gagna la récompense.

G E O R G E (*avec un mouvement de joie.*)

O mon oncle ! je puis sauver mon pere , mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous ?

T H O M A S.

En tout , mon ami. Que faut-il faire ?

G E O R G E.

Agir , et garder un secret. Me le promettez-vous ?

T H O M A S.

Cela n'est pas difficile.

G E O R G E.

Mais , savez-vous tenir votre parole ?

T H O M A S.

Comme tu me parles !

G E O R G E.

Quelque chose qui puisse en arriver ?

T H O M A S.

Pourvu qu'il n'y ait pas de mal , s'entend ;

G E O R G E.

Personne n'aura à s'en plaindre.

T H O M A S.

Et bien , tu n'as qu'à parler.

G E O R G E.

Ecoutez-moi donc ,... Mais , si vous alliez me trahir !

T H O M A S.

Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire.

G E O R G E.

Cela peut être ; mais il n'y a pas de mal pour vous.

T H O M A S.

Qu'est-ce donc enfin ?

G E O R G E.

Je déserte ce soir ; vous irez me déclarer ; il vous en reviendra vingt écus , et je paie la dette de mon pere.

T H O M A S.

Et il n'y a pas de mal , me disois-tu ! Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet , moi ton oncle !

G E O R G E.

Que parlez-vous de gibet ? Un soldat n'est jamais puni de mort la première fois qu'il déserte ; à moins qu'il n'ait quitté son poste , ou fait un complot.

T H O M A S.

Oui ; mais il passe par les verges , jusqu'à rester sur la place.

G E O R G E.

J'en'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le régiment ; mes camarades sauront me ménager.

T H O M A S.

Non , mon ami , cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le roi ?

G E O R G E (*en pleurant.*)

Le roi ! Ah ! il ne sauroit m'en vouloir. S'il connoissoit ma situation, il viendrait me porter l'argent lui-même.

T H O M A S.

Mais, si ton pere le savoit!....

G E O R G E.

D'où le sauroit-il, si nous gardons notre secret à nous deux ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hasardé ma vie pour le roi, je puis bien la hasarder pour mon pere qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frere, et que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

T H O M A S.

C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne sais quel parti prendre.

G E O R G E.

Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser ? Je déserterais toujours dans mon désespoir, et mon pere n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

T H O M A S.

Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

G E O R G E.

Décidez-vous tout de suite, le temps presse.

T H O M A S.

Mais, si tu me trompois ! si tu allois mourir !

G E O R G E.

Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir. A chaque coup, je penserai à mon pere, et je supporterai la douleur.

T H O M A S.

Et bien, je fais ce que tu veux. Mais, s'il en arrive autrement...

G E O R G E.

Que voulez-vous qu'il en arrive? Embrassons-nous, et gardez-moi le secret. On fera l'appel ce soir à six heures; si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au colonel, et vous direz que vous m'avez surpris fuyant dans la forêt.

T H O M A S.

C'est la premiere tromperie que j'aurai faite de ma vie.

G E O R G E.

Ne vous la reprochez pas, mon oncle; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, et allons rejoindre mon pere. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parents? (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*La scène se passe dans la prison du château.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

BRAS-CROISÉS, *soldat* ; et LE PRÉVOT
du régiment.

(*On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.*)

BRAS-CROISÉS (*se réveillant.*)

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise , et voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'est-ce pas une exécution ?

LE PRÉVÔT.

Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre George ?

BRAS-CROISÉS.

De George , dis-tu ? Cela n'est pas possible.

LE PRÉVÔT.

Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRAS-CROISÉS.

Lui ! le plus brave soldat de la compagnie !

Il y a long-temps que je ne fais que passer et repasser le guichet, et je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

L E P R É V Ô T.

Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les grenadiers sont allés demander sa grace au conseil de guerre ; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine ; et il en sera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent.

(On frappe à la porte.)

L E P R É V Ô T.

Qui est-là ?

L A T E R R E U R *(du dehors.)*

Ami ! la Terreur !

(Le prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglotant.)

S C E N E II.

L E P R É V Ô T, B R A S - C R O I S É S ,
L A T E R R E U R .

L A T E R R E U R .

O Bonté divine ! mon pauvre George !

L E P R É V Ô T.

Eh bien ! comment se trouve-t-il ?

L A T E R R E U R .

Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule

plainte. Ah ! si j'avois pu lui sauver la moitié du supplice ! sur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCENE III.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE, un
SERGENT *qui le conduit.*

GEORGE (*sur le seuil de la porte, levant les yeux et les mains vers le ciel.*)

DIEU soit loué ! Tout est fini, et mon pere est sauvé.

LE SERGENT (*à part, dans la surprise où le jettent ces paroles.*)

Que veut-il dire par là !

LA TERREUR (*se précipitant au cou de George, et le baignant de ses larmes.*)

O mon ami, que je te plains !

GEORGE.

Ne pleure pas, camarade ; je suis plus heureux que tu ne penses.

LE SERGENT.

Voulez-vous un chirurgien ?

GEORGE.

Non, mon sergent, cela n'est pas nécessaire.

LE SERGENT (*à part, en branlant la tête.*)

Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon capitaine. (*Il sort.*)

LA TERREUR (*présentant à George un verre
d'eau-de-vie.*)

Tiens, camarade, voilà pour te restaurer.

GEORGE (*en lui serrant la main.*)

Je te remercie. (*Il boit.*)

LA TERREUR.

Mais, dis-moi donc, quelle folie t'a
passé par la tête ?

GEORGE.

J'ai du regret de te le cacher ; mais je
ne puis te le dire. Il faut que mon secret
meure dans mon cœur.

SCENE IV.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE,
THOMAS.

THOMAS (*à George.*)

TE voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai,
de la vilaine action que tu m'as fait com-
mettre ? George, c'est indigne à toi.

LA TERREUR.

Doucement, doucement, ne le tourmen-
tez pas ; il a besoin de repos. Un homme
n'est pas toujours le même !

THOMAS.

Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus
rien à lui ni à moi.

G E O R G E .

Mon oncle, modérez-vous, je vous prie.
(*Bas.*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

T H O M A S .

Oh ! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

G E O R G E (*étonné.*)

Comment donc ? (*Aux soldats.*) Éloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

T H O M A S .

Ton pere ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, et en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant : que Dieu m'en préserve ! A chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester ; on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

G E O R G E .

Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera ; le plus difficile est passé. Faites seulement que mon pere vienne me voir.

T H O M A S .

Comment veux-tu que je l'aborde à présent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mere.

SCÈNE V.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS,
LA TERREUR, GEORGE,
THOMAS, MARCEL,
GENEVIEVE.

GENEVIEVE (*aux soldats.*)

Où est-il, Messieurs ? Je veux voir mon
fils.

LA TERREUR.

Passez, bonne mere, passez.

GENEVIEVE (*courant à George.*)

O mon cher fils ! qu'as-tu fait ? Com-
ment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL (*d'un air sévère.*)

Te voilà, malheureux ! Toute la joie
que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-
même en amertume. Tu faisais la gloire de
tes parents ; tu en fais la honte aujourd'hui.
Je suis venu te voir pour la dernière fois.

GEORGE.

Mon pere, pardonnez-moi, je vous prie.
J'ai subi ma peine.

MARCEL.

Tu l'as subie pour ta trahison envers ton
roi ; mais non pour ton crime envers nous,
que tu déshonores dans notre vieillesse.
Après soixante années de probité, je croyois
mourir dans l'honneur ; et c'est toi qui me
couvre d'infamie. Mais, non, nous ne tenons
plus

plus l'un à l'autre ; je te renonce pour mon
fils.

G E O R G E .

Mon pere , vous êtes trop cruel envers
moi. Je ne mérite pas votre malédiction.
Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne
de vous.

T H O M A S (à part.)

Quel martyre de ne pouvoir parler !

(*Marcel s'éloigne.*)

G E O R G E (le suivant.)

Mon pere , vous me quittez sans que je
vous embrasse. Oh , restez encore un mo-
ment ! (*A Genevieve.*) Et vous , ma mere ,
serez-vous aussi dure envers moi ?

G E N E V I E V E .

O mon fils ! que puis-je faire ?

M A R C E L .

Ne le nomme pas ton fils , il ne l'est plus !

G E N E V I E V E .

Mon homme , pardonnez-lui ; c'est tou-
jours notre enfant.

T H O M A S .

Oui , mon frere , laisse-toi toucher par
son désespoir.

M A R C E L .

Tais-toi ; tu ne vaux pas mieux que lui ,
toi qui vends , à prix d'or , le sang de ta
famille. Ne me nomme pas plus ton frere ,
que lui son pere. Je ne vous suis plus rien.

GENEVIEVE (*qui, pendant cet intervalle, s'est entretenue avec George.*)

Mon homme ! il me fait de bonnes promesses ; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste , et je ne pourrois pas l'aimer ! je ne pourrois plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux ?

MARCEL.

Tais-toi , femme , et suis-moi. (*Il veut sortir.*)

LA TERREUR (*le retenant.*)

Bon homme , c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre colere ; mais puisque le roi le reprend , ne le reprendrez-vous pas aussi ? Donnez , donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterois attaché , s'il ne le méritoit pas ?

LE PRÉVÔT.

Vieillard , vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainsi leurs enfants en respect , je n'aurois pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

GENEVIEVE.

Vois-tu , mon ami , comme ces messieurs disent ? Ils ne lui resteroient pas attachés , s'il ne le méritoit pas ; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(*Genevieve et la Terreur prennent Marcel par la main , et veulent l'entraîner vers son fils.*)

S C E N E V I.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA
TERREUR, GEORGE, MARCEL,
GENEVIEVE, THOMAS, LE CAPI-
TAINÉ, LE SERGENT, FLUET.

M A R C E L.

A T T E N D E Z , je veux d'abord parler à son capitaine. (*Au capitaine.*) Ah, Monsieur ! n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils ? Il me porte sous terre par ce coup-là.

L E C A P I T A I N E.

Il avoit mérité ce que je lui disois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, et il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

G E O R G E.

Mon capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

L E C A P I T A I N E.

A condition que tu me dises la vérité ; car, que tu aies déserté par la crainte des

suites de ton affaire avec le bailli, ni moi, ni personne, nous ne pourrons le croire.

G E O R G E.

Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle ; et la moindre faute paroît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion ; et puis, la situation déplorable de mon pere achevoit d'égarer mes esprits.

L E C A P I T A I N E.

Que signifioient donc ces paroles : Dieu soit loué ! tout est fini, et mon pere est sauvé.

(George paroît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel et Genevieve.)

M A R C E L.

Est-ce qu'il disoit cela ? Dieu me le pardonne ! le diable aura tourné sa tête.

G E O R G E *(en soupirant.)*

Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

L E S E R G E N T.

Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire en entrant ici.

G E O R G E.

Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

L E C A P I T A I N E.

Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

G E O R G E *(dans un plus grand embarras.)*

Je ne sais que vous dire.

LE CAPITAINE (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*)

George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, et tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai ? c'est pour ton pere...

GEORGE (*avec vivacité.*)

Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! gardez-vous de croire....

LE CAPITAINE.

Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS.

Il faut que je la dise, moi.

GEORGE (*l'interrompant.*)

Mon oncle, qu'allez-vous faire ? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux ?

THOMAS (*au capitaine.*)

Je puis vous expliquer la chose ; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE.

Je t'en donne ma promesse ; tu n'as rien à craindre.

THOMAS.

Eh bien ! c'est à cause de ses parents qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, et recevoir vingt-quatre écus, pour que son pere les employât à payer ses dettes. Mais celui-

ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de son fils. Débarrassez-moi, Monsieur, de cet argent, que je ne puis garder ; et tâchez que mon frere profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte.

(Tout le monde paroît frappé de surprise.)

LE CAPITAINE.

Et bien, George !

GEORGE *(versant un torrent de larmes.)*

Vous savez tout, mon capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon pere, qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois de le sauver. Mais à présent que tout est déconvent, et que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

MARCEL *(se jetant au cou de George.)*

Quoi, mon fils ! voilà ce que tu faisais pour moi ?

GENEVIEVE *(se précipitant dans ses bras.)*

Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser ; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon cœur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

LE CAPITAINE *(lui prenant la main.)*

O mon ami ! quelle tendresse et quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant, ton amour pour ton pere t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

M A R C E L.

Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

G E O R G E (à Thomas.)

Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

T H O M A S.

Oui, voilà ! c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais, (*en montrant le capitaine*) Monsieur ne sera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

L E C A P I T A I N E.

(*A Thomas.*) Donne l'argent à ton frere. (*A Marcel.*) Prends-le, mon ami ; ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des règles communes.

M A R C E L.

Moi, Monsieur ? Je ne le prendrai jamais.

L E C A P I T A I N E.

Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au dehors.*) Mais, qu'est-ce donc ?

F L U E T.

J'entends crier : le roi ! le roi !

L E C A P I T A I N E.

Il vient ! Dieu soit béni ! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme soldat ; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le sera certainement. Je sors. Attendez-moi,

S C E N E V I I.

Les PRÉCÉDENTS, *excepté le Capitaine et le Sergent.*

M A R C E L.

VOIS-TU ? Le roi est si bon, et j'aiderois à le tromper ! Non, jamais.

G E O R G E.

Mon pere, accordez-moi cette grace, que j'aie réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

L A T E R R E U R.

Oui, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vite, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort, votre cabane doit lui revenir.

M A R C E L.

Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrois de te voir un mauvais sujet ; et c'est, lorsque je t'accusois, que tu remplissois au-delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de temps qui me reste à vivre ?

G E O R G E.

Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

G E N È V I E V E.

Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque

morceau que nous mangerons , nous nous dirons l'un à l'autre : c'est notre fils qui nous le donne.

G E O R G E .

Mè voilà satisfait. (*A Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

T H O M A S .

Oui , tu me remercies ? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Est-ce que tu m'en voudrais encore, mon frere ? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me serois pas chargé de la manigance. Puisque tu pardannes à ton fils , tu peux bien me pardonner.

M A R C E L .

Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier ; mais attiser le feu sous au autre , il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

T H O M A S .

Va, j'ai bien assez souffert pour mon compte.

(*Ils se donnent la main.*)

L A T E R R E U R (*à George.*)

Camarade ! j'avois de l'amitié pour toi ; c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, et sois toujours mon ami.

(*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

G E O R G E .

Camarade ! j'en ai pas oublié la journée d'hier.

F L U E T.

Fi donc, la Terreur ! Vous êtes soldat ;
et vous pleurez !

L A T E R R E U R.

Et pourquoi donc un soldat ne pleure-
roit-il pas ? Les larmes ne sont pas déshono-
rantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On
ne m'a jamais vu fuir, ni trembler ; mais
je mourrois de honte d'être insensible à
une bonne action.

L E P R É V Ô T.

George , il y a quatorze ans bientôt que
je suis dans le régiment ; mais je dois le
dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien
passé qui approche de ce que tu fais au-
jourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur et
du bonheur ; c'est moi qui te l'annonce.

S C E N E V I I I.

Les PRÉCÉDENTS, LE BAILLI.

L E B A I L L I.

A V E C votre permission.

L E P R É V Ô T.

Que voulez-vous ?

L E B A I L L I.

Je suis bailli du château ; je veux voir
ce qui se passe ici. (*A Marcel et à Genevieve.*)
Ha, ha ! vous êtes venus voir votre fils ;
c'est fort tendre de votre part. Eh bien !
qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de
satisfaction de lui que vous en aviez hier ?

Vous imaginiez , parce qu'il étoit soldat , qu'il pouvoit se jouer de tout le monde , (à George.) Monsieur le militaire , on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

L A T E R R E U R.

Allez-vous-en , Monsieur , ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissé hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

L E B A I L L I.

Je suis dans le château de monseigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

L A T E R R E U R.

Faites-y l'inspection , mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez , ou je vous montre le chemin.

G E O R G E.

Un moment , camarade ! (*A Marcel.*) Mon pere , achevez de lui payer votre dette pour qu'il vous laisse en repos.

T H O M A S.

Oui , finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

M A R C E L.

Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

G E N E V I E V E.

Nous aurons soin , à l'avenir , de n'être jamais en arriere envers monseigneur ; du moins aussi long-temps que vous serez son

bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre ! Acheter à vil prix tout le grain de la contrée , lorsque la moisson est abondante ! en faire des amas dans ses greniers , pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le temps de disette ! prêter à plus forte usure qu'un juif ! cela est-il donc d'un chrétien , ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait , et ce qui nous a ruinés.

M A R C E L.

Tais-toi donc , femme.

G E N E V I E V E.

Non ; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses , et qu'on voit tout son manège.

M A R C E L (*au bailli.*)

Eh bien , cela fait-il votre compte ?

L E B A I L L I (*à part.*)

Que trop , morbleu ! (*Haut et froidement.*)

Oui , cela complete bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

M A R C E L.

Que vous importe ? Vous êtes payé.

G E N E V I E V E.

Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

L E B A I L L I.

Voyez , comme ils font les fiers !

G E N E V I E V E.

Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions , si vous vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

LE B A I L L I.

Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse ; vous êtes encore sous ma juridiction.

G E O R G E.

Point d'injures, Monsieur ; mon pere ne les souffrira plus. Il sait à qui porter ses plaintes.

T H O M A S.

Vous ne nous tenez plus les mains garrottées ; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers monseigneur ; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

L E B A I L L I.

De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George.*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai ce que je suis.

L E P R É V Ô T.

Un mot encore, et je te fais sauter les yeux de la tête.

LA TERREUR (*le poussant par le bras.*)

Allons, sortez.

LE B A I L L I (*se retournant.*)

Si vous me faites lâcher un décret....

L E P R É V Ô T.

Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver.

(*Les soldats le saisissent, et veulent le mettre dehors. Le colonel paroit, suivi du capitaine et du sergent.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL,
LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE COLONEL.

QUE signifie tout ce vacarme ?

LE PRÉVÔT.

C'est le bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes paysans.

LE COLONEL (au bailli.)

Etes-vous ce méchant homme ? Restez. J'aurai deux mots à vous dire. (Au capitaine.) Lequel des deux est le père ? (en montrant du doigt Marcel et Thomas.)

LE CAPITAINE (lui présentant Marcel.)

Le voici, mon Colonel.

LE COLONEL.

Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (Il s'avance vers George.) Permettez que je vous souhaite toutes sortes de prospérités. (En l'embrassant.) Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie, pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (Au prévôt.) Il est libre. (Prenant une épée des mains du sergent.) Vous êtes capitaine. Le roi qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendus de vous. (En lui présentant une bourse.) Recevez ceci de sa

part , pour servir à votre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre cour à sa majesté.

(*George veut lui baiser la main.*)

L E C O L O N E L.

Que faites-vous ? Non , Monsieur. Souffrez plutôt que je vous embrasse.

L E C A P I T A I N E (*l'embrassant aussi.*)

Vous savez , mon camarade , quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma compagnie.

MARCEL et GENEVIEVE (*tombant aux genoux du colonel.*)

O Monseigneur ! que Dieu vous récompense.

L E C O L O N E L (*en les relevant.*)

Ce n'est pas à moi , mes enfants ; c'est au roi , c'est à votre fils , que vous devez tout.

(*George se jette dans les bras de ses parents ; et les embrasse tour-à-tour ; puis s'interrompant tout-à-coup :*)

Je vous demande pardon , mon Colonel.

L E C O L O N E L.

Que dites-vous , Monsieur ? Ah ! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature ! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs !

T H O M A S.

Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au bailli.*) Je crois à présent , monsieur le

bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection.

(*Le bailli lui lance un regard furieux, et veut sortir.*)

LE COLONEL (*l'arrêtant.*)

Un instant, s'il vous plaît. Le roi est instruit de votre barbarie; il fera rechercher avec soin, si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir; et malheur à vous, si vous êtes coupable. Sortez maintenant.

LA TERREUR (*à George.*)

Monsieur le Capitaine....

GEORGE (*l'embrassant.*)

Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore.*) Je veux l'être toujours.

LE COLONEL (*à George.*)

Voulez-vous permettre, Monsieur, que j'aille vous présenter au régiment? Il vous attend sous les armes. (*Il lui offre la main; George la prend, et tend l'autre au capitaine. Il marche entr'eux, les regarde tour-à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel et Genevieve baisent les habits du colonel, et levent leurs regards vers les cieux.*)

GENEVIEVE.

O Dieu de justice! rends à notre bon roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

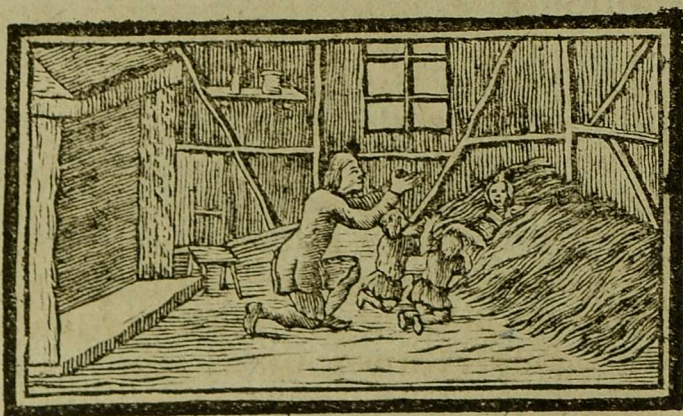
MARCEL.

Et fais-lui connoître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

Fin du troisieme et dernier Acte.

L'AMI DES ENFANTS.

JUIN 1783.



L E

LIT DE MORT.

DESCHAMPS, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, et l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misere. Il voyoit autour de lui ses enfants demi-nus et sans pain; et sa mere Susanne, couchée sur la paille en un coin de la chaumiere, étoit dans les foiblesses et les convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée, tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mere l'appella, et lui dit : mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi ? Je ne puis reprendre de chaleur.

D E S C H A M P S.

Attendez, ma mere, je vais vous couvrir de mes habits.

S U S A N N E.

Non, mon fils ; je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais, as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfants ! Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge.

D E S C H A M P S.

Ma mere, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous souffrez de la faim et du froid, et je ne puis vous secourir !

S U S A N N E.

Ne te chagrine pas, mon fils ; mes douleurs, grâces au ciel, ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir ; et ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

D E S C H A M P S.

O ma mere ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités ; et moi, il faut que, dans votre

vieillesse , je vous voie pâtir de ma misere !
Cela me déchire le cœur.

S U S A N N E.

Je sais que ce n'est pas ta faute ; et puis ,
Deschamps , lorsqu'on est près de sa fin ,
on a bien peu de besoins sur la terre : notre
pere , qui est dans le ciel , y pourvoit. Je
te remercie , mon fils ; ton amour me
fortifie à ma dernière heure.

D E S C H A M P S.

Eh quoi , ma mere ! n'avez-vous donc
pas d'espérance de vous rétablir ?

S U S A N N E.

Non , je le sens , je n'en reviendrai
jamais.

D E S C H A M P S.

Oh ! que me dites-vous ?

S U S A N N E.

Ne t'afflige pas , je vais dans une meil-
leure vie.

DESCHAMPS (*avec des sanglots.*)

Hélas , mon Dieu !

S U S A N N E.

Ne t'afflige pas , te dis-je , mon cher
fils ! tu étois la joie de mes jeunes années ,
et maintenant tu fais la consolation de mes
derniers jours. Bientôt , j'en rends graces à
Dieu , bientôt tes mains fermeront mes
paupieres. Alors je monterai vers mon Créa-
teur ; je lui dirai tout ce que tu as fait pour
moi , et il t'en voudra du bien éternelle-
ment. Pense souvent à moi , mon cher fils ;
je penserai à toi de là-haut.

D E S C H A M P S.

Oh ! toujours, toujours !

S U S A N N E.

Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

D E S C H A M P S.

Et qu'est-ce donc, ma mere ?

S U S A N N E.

Je vais te le dire, Deschamps ! Il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

D E S C H A M P S.

Soulagez-vous, parlez.

S U S A N N E.

Je vis hier Alexis qui se cachoit derriere mon lit, et qui tiroit de sa poche des pommes pour les manger. Il en donna à ses freres et à ses sœurs qui les mangerent aussi en cachette. Deschamps ! ses pommes n'étoient pas à nous ; autrement Alexis les eût jetées sur la table, et il auroit appelé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit aussi apporté une à moi. Je me souviens encore comme il venoit se jeter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque chose, en me disant de si bon cœur : tiens, manges-en grand'mere. O mon fils ! si cet enfant devoit être un voleur ! Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il ? Amene-le-moi ; je veux lui parler.

D E S C H A M P S.

Malheureux que je suis !

(Il court chercher Alexis, et le porte sur le lit de Susanne. Susanne se souleve avec

beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, et appuie sa tête foible et défaillante sur l'épaule de son petit-fils.)

ALEXIS.

Grand'mere, que veux-tu? Tu ne m'appelles pas pour mourir?

SUSANNE.

Mon cher Alexis! je mourrai certainement bientôt.

ALEXIS.

Non pas encore, grand'mere. Ne meurs pas que je ne sois grand.

(Susanne retombe sur son lit. Deschamps et Alexis se regardent fondant en larmes, et prennent chacun une main de Susanne.)

SUSANNE (se ranimant un peu.)

Je me sens mieux, à présent que je suis étendue.

ALEXIS.

Tu ne mourras donc plus!

SUSANNE.

Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller vers un tendre pere qui m'attend là-haut dans le ciel. Près de lui, je serai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

ALEXIS.

Eh bien, prends moi donc avec toi, grand'mere, pour y aller.

SUSANNE.

Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras

encore long-temps ; tu deviendras un honnête homme ; et lorsqu'un jour ton pere sera tremblant de vieillesse , tu seras sa consolation et son secours. N'est-ce pas, Alexis ? tu veux lui être toujours bien obéissant ? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir ? Regarde , il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu ?

A L E X I S.

Oui , sûrement grand'mere , je le ferai.

S U S A N N E.

Prends-y garde. Le Dieu du ciel et de la terre vers qui j'irai bientôt , voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas ?

A L E X I S.

Oui , je le crois ; tu me l'as appris.

S U S A N N E.

Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui , en venant derriere mon lit manger des pommes que tu avois dérobées ?

A L E X I S.

Je ne le ferai plus ; je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi , grand'mere ; pardonne-moi , mon Dieu.

S U S A N N E.

Il est donc vrai que tu avois volé ces pommes ?

A L E X I S (*en sanglotant.*)

Ou-ou-oui.

S U S A N N E.

Et à qui les avois-tu prises ?

A L E X I S.

Au-au-au voisin Lé-Lé-o-nard.

S U S A N N E.

Il faut que tu ailles chez lui , Alexis ;
et que tu le supplie de te pardonner.

A L E X I S.

Oh ! je t'en prie , grand'mere , que je
n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

S U S A N N E.

Il le faut , mon petit ami , pour que
cela ne t'arrive plus une autre fois. Au
nom du ciel , mon cher enfant , ne prends
jamais rien de ta vie , même quand tu y
serois poussé par le besoin. Dieu n'aban-
donne aucun de ceux qu'il a fait naître.
Confie-toi à ses secours , offre-lui tes
peines , et il te soulagera.

A L E X I S.

Oh ! sûrement , sûrement , grand'mere ,
je ne volerai plus rien. Je te le promets.
J'aimerois mieux mourir de faim que de
voler.

S U S A N N E.

Que le Seigneur t'entende et te bénisse !
J'espere de sa bonté qu'il te préservera tou-
jours de mal faire.

*(Elle le presse contre son cœur , et laisse
tomber sur lui quelques larmes.)*

Il faut , mon petit ami , que tu ailles
tout de suite chez Léonard , le prier de
te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je
lui demande pardon pour toi. Deschamps ,
vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je suis
fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on
lui a pris ; que je prierai Dieu pour lui et
pour sa famille , afin qu'il les fasse prospérer

dans leurs affaires. Hélas ! ils ne sont guère plus à leur aise que nous ; et si la pauvre Genevieve ne passoit les jours et les nuits à travailler , ils ne pourroient vivre avec un si grand nombre d'enfants. Mon fils , tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

D E S C H A M P S.

De tout mon cœur, ma mere ; soyez en paix là-dessus.

Comme il disoit ces mots , le bailli frappoit du revers de la main contre la fenêtré. Susanne le reconnut à cette maniere de s'annoncer , et à sa toux. Mon Dieu ! s'écria-t-elle , c'est le bailli. Sûrement le pain et le beurre dont tu as fait ma dernière soupe ne sont pas payés.

D E S C H A M P S.

Il n'y perdra rien , ma mere , tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

S U S A N N E.

Oui , pourvu qu'il veuille attendre.

Deschamps alla parler au bailli. Susanne poussa un profond soupir , et se dit à elle-même : depuis notre malheureux procès , je ne puis le voir ou l'entendre que tout mon cœur ne se souleve contre lui , pour nous avoir dépouillés ; et il faut encore , à mon agonie , qu'il vienne tousser à notre fenêtré ! Mais peut-être c'est la main de Dieu même qui l'a conduit si près de moi , pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui , et que je prie pour son

ame.

ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y résigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*Elle entend le bailli qui élève la voix.*)

Bonté divine ! Il se met en colere ! O mon pauvre Deschamps ! c'est par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ses mains.

(*Elle tombe en foiblesse.*)

ALEXIS (*saute du lit, et court à Deschamps.*)

Mon pere ! mon pere ! viens donc. Grand'mere qui se meurt !

D E S C H A M P S.

O mon Dieu !..... Permettez, M. le bailli, il faut que j'aille à son secours.

LE BAILLI (*en s'éloignant.*)

Oui certes, cela est bien nécessaire ! Le grand malheur, quand la vieille sibylle viendrait à crever !

Deschamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déjà près du lit de Susanne, qui commençoit à revenir à elle, et qui, entr'ouvrant à peine les yeux, lui dit :

Il étoit en colere, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du temps pour ce que tu lui dois ?

D E S C H A M P S.

Non, ma mere, ce n'est pas ce que vous pensez ; c'est quelque chose d'heureux.

SUSANNE (*le regarde un moment en silence ; et recueillant ses forces, lui dit avec émotion :*)

Me dis-tu vrai, mon fils, ou ne veux-tu que me consoler ? Que peut-il nous arriver d'heureux de sa part ?

D E S C H A M P S.

Monseigneur veut faire rebâtir une aile de son château, et il entend que j'y travaille ; j'aurai trente sous par jour.

S U S A N N E (*avec joie.*)

Est-il possible ?

D E S C H A M P S.

Oui sûrement, et il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai lundi.

S U S A N N E.

Eh bien, je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfants. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu ! conserve-la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse ? que plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du Ciel s'en rapproche de l'autre.

D E S C H A M P S.

Oui, ma mere, je le croirai toujours. Mais, vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

S U S A N N E.

Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main, et en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta grand'mere, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foiblesse,

envoie-moi tout de suite chercher par Babet ; je serai chez le charpentier.

Léonard étoit à son travail. Genevieve, sa femme, se trouvoit alors toute seule à la maison. Elle apperçut, du premier coup-d'œil, que le pere et l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voisin ? dit-elle à Deschamps. Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi pleures-tu, Alexis ?

D E S C H A M P S.

Ah, Genevieve ! je suis bien malheureux ! Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes, apparemment dans votre grange. Ma mere s'en est apperçue..... Genevieve ! elle est sur son lit de mort, et elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur ; mais je vous la donnerai sur mes premieres journées.

G E N E V I E V E.

C'est une bagatelle, voisin, n'en parlons pas davantage. Et toi, mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens !

A L E X I S.

Oh, je te le promets ! Pardonne-moi ; Genevieve, je ne prendrai plus rien.

G E N E V I E V E.

Oui, mon enfant ! que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore savoir combien c'est un grand crime. Lorsque tu auras faim, viens me trouver ; et tant que

j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

D E S C H A M P S.

Dieu merci, voisine, j'espère qu'il ne manquera plus de pain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

G E N E V I E V E.

Je viens de l'entendre dire des gens de Monseigneur, et j'en ai eu bien de la joie.

D E S C H A M P S.

Je ne m'en suis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mere. Elle aura du moins cette consolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

G E N E V I E V E.

Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire ; il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais, puisque la pauvre Susanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes et de poires séchées au soleil ; elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, et sortit en silence avec Deschamps.

Ils arriverent bientôt auprès de la malade. Genevieve lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Susanne les aperçut, et lui dit :

Tu pleures, Genevieve ?

G E N E V I E V E.

Oui, je suis affligée de te voir souffrir.

S U S A N N E.

Ah ! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous , je te prie ; c'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

G E N E V I E V E.

Que veux-tu ? cette faute peut être excusable dans un enfant.

S U S A N N E.

Mais, s'il en prenoit l'habitude quand il sera plus âgé ?

G E N E V I E V E.

Non , j'en réponds pour lui , il fera un honnête garçon. Brave Susanne , tu mérites bien de recevoir cette récompense du ciel , pour ta droiture et pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose ? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

A L E X I S.

Oh oui , grand'mère ! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

S U S A N N E.

Non , mon ami , je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi , mon fils. Voici le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps saisi , à ces mots , d'un tremblement subit dans tout son corps , se découvre la tête , tombe à genoux devant le lit de sa mère , saisit ses mains , leve les yeux au ciel , et ne peut prononcer une parole , étouffé par ses larmes et ses sanglots.

Prends courage , mon fils , lui dit Susanne ,

je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps un peu revenu à lui-même , baissa la tête , en disant : Bénis-moi donc , ma mere ; je ne demande qu'à te suivre , quand mes enfants n'auront plus besoin de moi.

Susanne rouvrit ses yeux mourants , et prononça ces paroles :

Exauce ma priere , pere céleste ! et accorde ta grace à mon cher enfant , le seul que tu m'as donné , et que j'aime de toute mon ame. Deschamps ! que le Seigneur soit toujours avec toi , et qu'il confirme dans le ciel la bénédiction que je te donne , pour avoir si bien rempli tes devoirs envers tes parents.

Ecoute-moi maintenant , mon fils , et observe ce que je vais te dire. Eleve tes enfants dans l'honneur , et accoutume-les à une vie laborieuse , afin que s'ils sont pauvres , ils ne perdent jamais courage , et ne se laissent pas aller au dérèglement. Instruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu , et à demeurer tendrement unis , pour trouver des consolations et des ressources dans les maux de la vie. Pardonne au bailli son injustice. Quand je serai morte et enterrée , va le trouver de ma part , et lui dis : que je n'emporte point de rancune contre lui ; que je prie Dieu au contraire en sa faveur , pour qu'il lui donne la grace de se reconnoître avant de sortir de ce monde.

(Elle s'interrompt un moment , pour reprendre haleine , et dit ensuite :)

Mon fils , apporte-moi mon imitation , et ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir.

Bon ! (Elle les prend et les serre dans ses mains.) Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre.... A présent , fais-moi venir tes enfants.

Deschamps alla les prendre autour de la table où ils étoient assis et pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur grand'mere. Susanne se souleva un peu pour les regarder , et leur dit :

Mes chers enfants , il m'est bien douloureux de vous laisser ainsi pauvres et sans mere ! Pensez à moi , mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre ; mais il a fait ma consolation , et il fera la vôtre. Quand vous saurez lire , lisez-en un peu tous les soirs devant votre pere. Vous y apprendrez à être religieux , honnêtes et équitables.

Deschamps ! ce billet est un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton pere en l'épousant. Tu le feras passer tour à-tour à chacune de tes filles , jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi , mon fils , je n'ai rien à te donner en souvenir ; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas , j'en suis sûre.

Genevieve , oserai-je te demander encore une grace , après avoir eu pardonné la faute d'Alexis ? Quand je ne serai plus , donne

quelques soins à ses pauvres enfants.... Ils sont si délaissés.... Je te recommande surtout ma pauvre petite Louison.... c'est la dernière..... où est-elle?..... mes yeux se ferment..... je ne la vois plus....

(*Elle souleve languissamment son bras.*)

Conduisez ma main.... que je la touche...
O mes enfants!....

(*Elle meurt.*)

Après un moment de silence, Deschamps, la croyant assoupie, dit aux enfants : relevez-vous, et ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit se rétablir ! Mais Genevieve vit bien qu'elle étoit morte, et le lui fit comprendre. Quelle fut alors sa désolation, et celle de toute la petite famille ! Comme ils pleuroient ! comme ils joignoient leurs mains, en les frappant l'une contre l'autre !

Genevieve les consola de son mieux ; et elle répéta à Deschamps le dernier vœu de Susanne, que sa profonde tristesse l'avoit empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ses enfants, profitèrent des mêmes instructions, et devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis surtout, continuellement frappé du souvenir de sa première faute, se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.



P A S C A L

M. DUFRESNE avoit coutume de payer tous les dimanches une petite pension à ses enfans , pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocents de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux , il n'exigeoit point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisoient de ses largesses. Il les croyoit assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce sujet. Hélas ! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité !

A peine les enfans avoient-ils reçu leur paie ordinaire , qu'ils couroient aussi-tôt en acheter des pâtisseries et des confitures. Leur bourse recevoit , dès ce jour même , une atteinte si profonde , qu'il n'en falloit qu'une bien légère pour achever de l'épuiser le lendemain ; en sorte qu'il ne leur restoit plus rien pour se régaler les jours

suivants. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à se repaître. Le marchand consentit d'abord à leur donner à crédit ; mais comme leur pension ne pouvoit jamais suffire à les acquitter , et que leurs dettes grossissoient tous les jours , il résolut enfin d'en présenter le mémoire à leur pere. M. Dufresne lui fit de séveres reproches de son imprudence ; et défendit à tous les marchands des environs , de donner rien à ses enfants qu'ils ne fussent en état de payer sur l'heure. Cette précaution , qui lui sembloit assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise , ne fit que l'irriter davantage ; et ils ne songerent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût désordonné.

Pascal, l'aîné de la famille , et le plus audacieux , couchoit tout près de son pere. Après avoir remarqué le temps où il étoit plongé dans le plus profond sommeil , il se leva sans bruit , fouilla dans sa bourse , et y prit un écu. Enhardi par ce funeste succès , il renouvela plusieurs fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret , que tôt ou tard il ne se découvre.

M. Dufresne avoit un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée , les mêmes pensées l'agitoient encore , et il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal le jugeant endormi , crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui , la lune jetoit alors assez de rayons dans la chambre , pour qu'une foible

lumière se répandît à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils ! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais avant que Pascal sortît de sa chambre, il s'habilla ; et après divers propos indifférents : Qu'est-ce que tu achèteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeuner ? Rien, mon papa, répondit le détestable menteur. J'ai donné aux pauvres ma pension de la semaine ; il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus long-temps à son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, et trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné jusqu'alors de tendresse et d'indulgence, autant il fit éclater de couroux et de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévère ; et le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour se rétablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop long-temps s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son pere étant tombée par hasard entre ses mains, il en tira l'emprunte sur de la cire molle ; et sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le serrurier. Il avoit maintenant une occasion commode de piller à discrétion le trésor de la famille,

Comme son pere avoit beaucoup d'argent, et qu'il étoit assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ses rapines restèrent long-temps inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzieme année, composant si bien sa conduite, que ses parents croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoilà tout-à-coup son indigne hypocrisie.

Son pere, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une piece de monnoie étrangere. Il la laissa, pour le moment, avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette piece tomba le jour même entre les mains de Pascal, dans une saignée qu'il fit à la cassette. M. Dufresne qui l'avoit si bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de son fils revinrent dans sa mémoire, et Pascal devint l'objet de ses premiers soupçons. Il monta soudain dans sa chambre, visita sa bourse, et avec un morne désespoir, il y trouva la piece qui lui manquoit.

Pascal étoit alors trop grand, pour que son pere crût devoir le châtier comme la premiere fois. Il se contenta de lui reprocher vivement son indignité, en le menaçant de lui retirer sa tendresse. Il consulta ses amis sur la maniere dont il devoit traiter ce jeune scélérat. Les plus sages lui conseillerent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maison de force, afin de

lui donner le temps de se repentir de son crime , et de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant , la crainte de le déshonorer , et les combats de l'amour paternel qui n'étoit pas encore entièrement éteint dans son cœur , ne lui laisserent pas la force de profiter de cet avis salutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya son fils continuer ses exercices dans une ville éloignée , sous la tutelle d'un ami vigilant , auquel il prescrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui seroit d'une indispensable nécessité.

Précaution , hélas , trop tardive ! Pascal étoit absolument corrompu. Il avoit chez son tuteur une nourriture abondante , qui , sans être recherchée , étoit préparée avec assez de soin pour devoir contenter son goût. Mais il falloit à sa sensualité des morceaux plus fins et plus délicats. Il fit un marché secret avec un traiteur , qui connoissoit la richesse de son pere , pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquises. Il ne se trouva pas encore satisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voisins ; et comme son tuteur refusoit de contribuer à ces dissipations , il s'adonna au jeu , et apprit à pratiquer toute espece de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le ciel paroissoit s'intéresser visiblement

au changement de sa conduite , en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robustes joueurs qui s'aperçurent une fois de ses tours , tomberent sur lui , et le chargerent de tant de coups , qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. Son tuteur accurut et lui prodigua les soins et les secours. Il attendit qu'il fût presque entièrement rétabli pour lui représenter , avec les expressions les plus touchantes , les malheurs dans lesquels il courroit se précipiter. Infortuné jeune homme ! lui dit-il , qui vous porte à des excès si honteux ? vous déshonorez un nom que la probité de vos aïeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parents les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens , qui consacrent à l'étude le temps que vous perdez dans les scenes scandaleuses , seront recherchés dans votre patrie , et portés aux fonctions les plus distinguées ; vous , comme un homme abject et dangereux , vous vous verrez méprisé par la plus vile populace , et banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légère impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égarements ; il se contenta de sa nourriture ordinaire , et l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles

résolutions ne tarderent pas long-temps à s'évanouir. Il se rengagea peu-à-peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge et ses habits, eurent successivement le même sort; et il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillèrent à la fois; et, sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils écrivirent à son pere, en le menaçant de le faire arrêter, s'ils n'en recevoient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal! Accablé des reproches de ses créanciers, et de l'indignation de son tuteur, des mpris des domestiques, et de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parents. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, et maudissant ses vices; mais toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des recrues pour les colonies. Ils remarquerent sur ses traits

le trouble dont son ame étoit agitée. Ils se firent un signe du coin de l'œil, et tournèrent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlèrent de la beauté du pays, de la paie énorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommèrent plusieurs de leurs amis, qui, de simples soldats, étoient devenus officiers, et avoient épousé de riches veuves.

Pascal écoutoit ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien, et demanda s'il ne pourroit point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déjà plus de sujets qu'il ne nous en faut; mais vous paraissez mériter des préférences; et il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire, et dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice. Il se trouva dans une société composée de paysans grossiers, d'apprentis fugitifs, de mendiants enlevés sur les grandes routes, et de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur et rébarbatif, qui, l'accablant d'injures et de coups de canne, lui fit éprouver toute sorte de honte et de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroissant.

chaque jour. L'argent qu'il avoit reçu en échange de sa liberté, étoit déjà consumé dans la débauche. Du pain de munition, et une soupe degoûtante, c'étoit tout ce qu'il avoit pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui se trouvoit alors son camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de seigle et de fromage, il se croyoit nourri comme un prince, lorsqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande à demi-cuite; et il goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaisir, que Pascal auroit goûté d'un faisan. Mais, pour celui-ci, quelle devoit être sa peine, lorsqu'avec une moitié de hareng-saur, ou un tronc de chou baigné de graisse fétide, il pensoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois si recherchés!

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, se disoit-il, tu es jeune et bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives, il monta sur le vaisseau qui devoit le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie qu'il but avant de s'embarquer, échaufferent sa tête, et lui firent oublier ses parents. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient

pas encore navigué, éprouverent des maux de cœur violents. Pascal dont l'estomac étoit déjà affoibli par ses intempérances, en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continues. Il ne pouvoit supporter aucune nourriture. La seule vue des aliments révoltoit ses entrailles. Des fèves moisies, du bœuf salé, du biscuit racorni, voilà toutes les friandises qu'il avoit maintenant à savourer. On avoit d'abord donné aux soldats une pinte de biere par jour pour les soutenir : mais on les en sevrâ peu-à-peu ; et il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer, pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives souffrances, auxquelles se joignoient chaque jour les terreurs et les accidents d'une traversée orageuse, il aborda, épuisé de fatigues, de maux et de chagrins. Son cœur aigri par les horreurs de sa situation, avoit laissé corrompre tous ses penchants ; et déjà son esprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs, et les bassesses qu'il commit dans le régiment, l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié et garrotté au fond de la cale d'un vaisseau avec d'autres scélérats.

Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parents ? Hélas ! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de

la vie des jours consumés dans les angoisses et le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit instruite, les avoit forcés de l'abandonner, pour chercher un asyle obscur. Ils traînoient leur déplorable existence dans une retraite écartée, sur le bord de la mer.

Ils y étoient à peine établis, lorsque le vaisseau qui portoit Pascal vint aborder entre des rochers, non loin de cette plage. Les criminels qu'on y tenoit renfermés, avoient brisé leurs chaînes; et après avoir massacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit, pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne, cette nuit même, veilloit auprès du lit de sa femme, que la douleur avoit réduite, après de longues souffrances, à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire, elle répétoit le nom de son fils, et l'appelloit pour l'embrasser, et lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte est enfoncée, et dix scélérats se précipitent dans leur chambre. Pascal étoit à leur tête, une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau; mais, avant que son fils ait pu le reconnoître... O nature! nature!... Je ne puis achever.

Enfants! si, après avoir lu cette horrible aventure, vous osiez vous familiariser avec la première idée du vice, tremblez de devenir, par degré, criminel, et de finir, comme Pascal, par un parricide.

LE SORTILEGE

NATUREL,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Mde. DE GRAMMONT.

AUGUSTE, son fils.

JULIE, sa fille.

Le Chevalier D'ORGEVILLE.

ÉLISE, sa sœur.

GABRIEL,

LUCIEN, } amis de Julie et d'Auguste.

SOPHIE, }

JUSTINE, femme-de-chambre de Mde.
de Grammont.

ROBERT, vieux domestique.

*La scene se passe chez Mde. de Grammont,
dans une salle basse qui donne sur le jardin.*



LE SORTILEGE

NATUREL,

DRAME EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE (*debout, devant une table couverte
de jetons.*)

J'AI beau compter et recompter, je n'en trouve jamais que quatre-vingt-quatorze; Il devrait pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfants aussi tracassiers. Il ne peuvent mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

(*Elle va furetant de côté et d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusque sur les fenêtres.*)

SCENE II.

Mde. DE GRAMMONT , JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

QUE cherches-tu donc , Justine , d'un air si inquiet ?

JUSTINE.

Des jetons, Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table ?

JUSTINE.

Je ne cherche pas ceux qui y sont , je cherche ceux qui y manquent.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais il ne doit pas y en manquer.

JUSTINE.

Cela ne devrait pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est-elle pas de cent ?

Mde. DE GRAMMONT.

Tu le sais comme moi.

JUSTINE.

Eh bien , je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté , Madame , de les compter vous-même.

Mde. DE GRAMMONT (*après avoir compté.*)

Effectivement , il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au

soir, à la fin de notre partie. Mais, qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit ?

J U S T I N E.

C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfants les avoient pris pour jouer.

Mde. DE GRAMMONT.

Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là ?

J U S T I N E.

Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mde. DE GRAMMONT.

D'eux-mêmes ! Ils me le paieront. Où sont-ils ?

J U S T I N E.

Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Fais-moi venir Julie... Mais, écoute ; n'est-il entré personne que mes enfants ?

J U S T I N E.

Oh ! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir ?....

Mde. DE GRAMMONT.

Quoi ! tu soupçonnerois...

J U S T I N E.

Je réponds de vos enfants, et de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres ?

J U S T I N E.

Je ne les connois pas assez pour cela.

Mde. DE GRAMMONT.

Que dis-tu ? Des enfants de condition ,
dont les parents sont si pleins d'honneur !

J U S T I N E.

Tenez, Madame.... Je vais appeller
mademoiselle Julie.... Mais, la voici.

S C E N E III.

Mde. DE GRAMMONT, JULIE,
J U S T I N E.

Mde. DE GRAMMONT.

Q U I vous a permis, Mademoiselle, de
vous servir de mes jetons ? ne vous avois-
je pas défendu d'y toucher ?

J U L I E.

Ce n'est pas ma faute, maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Et de qui donc, s'il vous plaît ?

J U L I E.

De M. d'Orgeville et de sa sœur. J'avois
tiré des cartes, avec les jetons d'ivoire que
vous avez bien voulu me donner. Fi donc !
ont-ils dit l'un et l'autre ; nous ne sommes
pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là.
Il nous en faut d'argent. Là-dessus, ils se
sont mis à fouiller dans tous les tiroirs,
jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

Mde.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous ai faite ?

JULIE.

Bon ! ils ont bien voulu nous entendre ! Ils nous auroient battus , je crois , si nous n'avions pas voulu leur céder.

JUSTINE.

Voilà des enfants bien élevés , à ce qu'il me paroît.

Mde. DE GRAMMONT.

Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

JULIE.

C'est aussi ce que je voulois faire. Mais , lorsque j'en avois compté une trentaine , M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin , il les a jetés pêle-mêle dans la bourse , et nous a entraînés dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Mais , savez-vous qu'il en manque six ?

JULIE.

Est-il vrai , maman ?

Mde. DE GRAMMONT.

Comment , s'il est vrai , quand je vous le dis ? Voyez , si l'on peut s'en reposer en rien sur vous ? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

JULIE.

Eh , mon dieu , maman ! j'étois assez embarrassée. Ces enfants sont si brouillons ! Il falloit les suivre sans cesse , et courir de l'un à l'autre , pour les empêcher de briser

vos laques et vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. DE GRAMMONT.

Il faut pourtant qu'ils se trouvent.

J U S T I N E.

Je n'en sais qu'un moyen ; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits messieurs, avant qu'ils sortent.

Mde. DE GRAMMONT.

Fi donc, Justine ! J'irois faire cet affront à leurs parents !

J U L I E.

Oh ! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le crois aussi ; mais à leur âge, on est capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'auroit pas mis des jetons, avec son argent, dans sa bourse. Ta commission est délicate, et demande beaucoup de ménagement. Prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

J U L I E.

Oui, maman, j'y vais.

Mde. DE GRAMMONT.

Accuse-toi devant eux de négligence ; et dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, si les jetons ne pouvoient se retrouver.

J U L I E.

Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

Mde. DE GRAMMONT.

Tu diras, en passant, à Robert, de venir me parler ici.

JULIE.

Oui, maman.

SCENE IV.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE (*qui s'est occupée à chercher pendant la fin de la dernière scène.*)

JE puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette pièce. Il n'y a pas un recoin que je n'aie visité.

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà des choses qui ne devraient pas arriver dans ma maison. Je tremble, autant que je désire, d'être éclaircie sur cet événement.

SCENE V.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE,
ROBERT.

ROBERT.

ME voici, Madame, que voulez-vous de moi ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

R O B E R T.

Est-ce que madame me soupçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. DE GRAMMONT.

A dieu ne plaise , mon ami ! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais , comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vu sur quelque fauteuil.

R O B E R T.

Des jetons sur des fauteuils !

Mde. DE GRAMMONT.

Je sais que ce n'est pas leur place ; mais les enfants s'en sont servi pour jouer. Ils les auront peut-être laissé étourdiment dans un coin , et tu aurois pu les voir.

R O B E R T.

Je ne les ai pas vus , Madame.

Mde. DE GRAMMONT.

Tant pis ; me voilà fort embarrassée. Je ne sais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais , cherchez donc , Justine.

J U S T I N E.

Vous avez vu , Madame , que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre , quand il s'égare quelque chose dans une maison. On gronde , et l'on soupçonne même les plus honnêtes.

Mde. DE GRAMMONT.

Les plus honnêtes doivent me pardonner,

de les comprendre dans mes recherches pour découvrir celui qui ne l'est pas.

R O B E R T.

Vous pouvez commencer par moi, Madame. Les frippons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

J U S T I N E.

Je ne crains rien de ce côté, dieu merci ! Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mde. D E G R A M M O N T.

Mettez-vous un moment à ma place ; que feriez-vous ?

R O B E R T.

Ce que je ferois, Madame ? Il me vient une idée ; et si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. D E G R A M M O N T.

Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne ? Quel est ton dessein ?

R O B E R T.

Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui-même.

Mde. D E G R A M M O N T.

Je ne sais si je dois....

R O B E R T.

Vous me connoissez, ma chere maîtresse ; soyez sûre que personne n'aura à se

plaindre, que le coupable ; et je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

Mde. DE GRAMMONT.

Eh bien, je connois ta prudence, je m'en rapporte à toi.

R O B E R T.

Bon ! je vais tout disposer pour mon sortilège ; n'en soyez point effrayée. Rien n'est plus naturel. (*Il sort.*)

S C E N E V I.

Mde. DE GRAMMONT, JUSTINE.

J U S T I N E.

MADAME, il a parlé de sortilège ; avez-vous entendu ? Si je n'étois pas si sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde. DE GRAMMONT.

Taisez-vous donc, imbécille !

S C E N E V I I.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE,
JUSTINE.

Mde. DE GRAMMONT.

T E voilà, Auguste ! D'où vient cet air empressé ? est-ce que tu me rapportes les jetons ?

AUGUSTE.

Non, maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque six. Ma sœur vient de nous le dire.

Mde. DE GRAMMONT.

Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

AUGUSTE.

Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc et leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés, maman.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment donc ? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville ?

AUGUSTE.

Oh ! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

Mde. DE GRAMMONT.

J'espère que Julie n'aura pas employé d'expressions désobligeantes ?

AUGUSTE.

Non, maman ; au contraire, elle a parlé avec beaucoup de politesse.

Mde. DE GRAMMONT.

Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté ? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

AUGUSTE.

Je ne sais, mais sa sœur l'a tiré à part ; il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le cher-

cher ; mais il a déclaré qu'il partirait sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

Mde. DE GRAMMONT.

Il ne sortira point ; et je veux moi-même prévenir son pere, lorsqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE.

Tous les autres désirent et demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mde. DE GRAMMONT.

Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissements. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfants. Ils veulent tout voir, toucher à tout ; et par inadvertance, on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

AUGUSTE.

Eh mon dieu oui ! J'avois bien pris, l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Doucement. Je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, et va voir si Robert fait ses préparatifs.

JUSTINE.

J'y vais pour vous obéir, Madame ; mais ce n'est qu'en tremblant.

S C E N E V I I I.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE,
JULIE, le Chevalier D'ORGEVILLE,
ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN,
SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT.

BONJOUR, mes petits amis ; je suis enchantée de vous voir.

D'ORGEVILLE.

Mademoiselle Julie vient de nous dire, Madame, qu'il manquoit six des jetons d'argent, avec lesquels nous avons joué ici par malheur. J'en suis très-fâché ; mais je ne m'attendois pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi et pour ma sœur.

Mde. DE GRAMMONT.

Que le Ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées sur des personnes de votre condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte.

ÉLISE.

Non, Madame ; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle seule de coupable, en

toute cette affaire ; c'est de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour son usage.

G A B R I E L.

Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux-là.

L U C I E N.

Oh mon dieu ! je n'aurois jamais osé remettre le pied dans la maison, si j'avois pris seulement une épingle chez vous.

S O P H I E (*en vidant ses poches.*)

Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. D E G R A M M O N T.

Eh non, mes enfants ! je vous ai déjà dit combien j'étois loin d'avoir de ces idées. La perte de six jetons n'est pas considérable. Cependant, je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte sensiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fussent pas égarés.

D' O R G E V I L L E.

Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous ; mais on a des valets, et ces gens-là ne sont pas toujours fideles. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est plaint au château.

J U L I E.

Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

A U G U S T E.

Je répondrois, la main sur le feu, de tous nos domestiques.

Mde. DE GRAMMONT.

J'ai mis en eux , depuis long temps , la plus grande confiance ; cependant , M. le chevalier , si vous aviez observé quelque chose , vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE.

Oh ! rien , rien.... Mais , quand nous sommes allés dans le jardin , n'ai je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. DE GRAMMONT.

Justine , M. le chevalier ? Oh ! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi , tout passe entre ses mains ; et si elle avoit eu des projets sur ma fortune , elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE.

Votre vieux domestique n'y est-il pas entré aussi ? Il n'a pas une figure très-heureuse , ce grison là. Je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mde. DE GRAMMONT.

Ei donc , Monsieur ! qui peut vous avoir donné ces préventions contre l'honnête Robert. C'étoit l'homme affidé de mon beau-pere , et il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir infidele , ni vous , ni moi , nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE.

Enfin , Madame , quelqu'un peut s'être glissé dans le salon après nous.

Mde. DE GRAMMONT.

Oui , cela pourroit être , et je vais m'en

éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à mon retour.

D'ORGEVILLE.

Non, Madame ; après ce qui s'est passé, je ne puis rester ici plus long-temps. Monsieur Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau ?

AUGUSTE.

Robert l'a pris pour le nettoyer ; il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE.

Il me le faut sur-le-champ.

ÉLISE.

Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu sais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture.

Mde. DE GRAMMONT.

Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guere à revenir.

SCÈNE IX.

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE,
ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN,
SOPHIE.

D'ORGEVILLE.

Je suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous, voler des jetons !

J U L I E.

Elle n'a jamais eu cette pensée, Monsieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis par distraction dans notre poche ; et j'aurois été capable, aussi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler ! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D' O R G E V I L L E.

S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois (*en regardant Gabriel, Lucien et Sophie,*) elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu ; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

G A B R I E L.

C'est de nous apparemment que vous entendez parler, Monsieur ; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise à mon tour, qu'ici à la campagne, c'est la manière de penser et de vivre, et non la naissance, qui fait la véritable noblesse.

D' O R G E V I L L E.

Voyez donc comme ces campagnards s'anoblissent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent ! Vous êtes bien heureux qu'ils n'y ait pas d'autres enfants que vous dans notre voisinage, et que nous soyons obligés, M. Auguste et moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider à nous divertir. A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre manière de vivre et de penser.

AUGUSTE.

Parlez pour vous seul, M. d'Orgeville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

JULIE.

Oui, certainement, M. le chevalier; ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour, que nous n'en recevrons, dans un an, d'une douzaine de petits gentilshommes comme vous.

ÉLISE.

Voilà, mon frere, ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer?

D'ORGEVILLE.

Ne vas-tu pas aussi faire la philosophe, toi? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfants de bourgeois: ne vous mêlez jamais avec les petites gens; dans une basse condition, on ne peut avoir que des sentiments bas?

AUGUSTE.

Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangère?

GABRIEL.

Dites, Monsieur; nous avez-vous vus seulement approcher de la table?

SOPHIE.

Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir

des jetons dans votre main, et les regarder même de fort près.

(D'Orgeville s'élançe vers elle , et veut la frapper. Auguste et Gabriel se mettent devant lui et le retiennent.)

AUGUSTE.

Doucement, doucement ! c'est à moi que vous aurez à faire.

GABRIEL.

Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer ! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'ORGEVILLE.

Oh ! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

JULI.

Fort bien. Et vous ne vous seriez pas compromis sans doute à battre une petite bourgeoise ?

D'ORGEVILLE.

Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

ÉLISE.

Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

JULIE.

C'est un enfant ; et l'on peut bien lui pardonner, sur-tout lorsqu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE.

La vérité ! Qu'entendez-vous donc par-là ?

GABRIEL.

Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, et que vous les avez regardés. Rien

de plus. A-t-elle dit autre chose? Et cela n'est-il pas vrai?

D' O R G E V I L L E.

Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

G A B R I E L.

Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à répliquer.

S C E N E X.

Les PRÉCÉDENTS, Mde. de GRAMMONT.

Mde. D E G R A M M O N T.

QU'EST-CE donc que ce vacarme, Messieurs? Est-ce qu'il y a des querelles dans ma maison?

D' O R G E V I L L E.

J'espere, Madame, que vous me vengerez des insultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

Mde. D E G R A M M O N T.

Qui appelez-vous ces gens-là? Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces Messieurs, et moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

A U G U S T E.

C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on vouloit les traiter.

J U L I E.

Oui; monsieur le chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes princes.

G A B R I E L.

Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

L U C I E N.

Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui !

S O P H I E.

Et ne vouloit-il pas aussi me battre ? Heureusement que mon frere a su lui rabattre son caquet.

Mde. D E G R A M M O N T.

Mais cela n'est pas croyable.

É L I S E.

C'est que mon frere est un peu vif.

Mde. D E G R A M M O N T.

La vivacité sied très-bien à son âge ; mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent et inconsideré.

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT (*portant un coq dans une corbeille couverte d'une serviette.*)

R O B E R T.

IL n'y a rien à dire, Madame, tous les gens de votre maison sont innocents, aussi vrai que je m'appelle Robert, et que mon coq est un devin qui ne se trompe jamais.

S O P H I E (*en sautant de joie.*)
Oh, un coq ! un coq !

R O B E R T.

Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous ? (*Il souleve un peu la serviette, et laisse entrevoir un peu la crête et le cou de l'animal.*) Vous voyez bien ? C'est un coq, mais un coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma consultation, et il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il seroit à dix lieues de là, et qu'on l'auroit mis sous trente serrures.

J U L I E.

Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons ?

R O B E R T.

Comment, si je le pourrai ? Dernièrement, au cabaret, on m'avoit escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon coq, et il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon qui s'est cassé la jambe depuis ce temps-là.

S O P H I E.

Vous savez donc faire parler votre coq ?

R O B E R T.

Oui vraiment, comme les coqs savent parler, *co, co, coquerico*. Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme si je discourois avec vous.

J U L I E.

Tu ne nous avois pas instruit de son talent.

R O B E R T.

C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

JULIE.

Maman, je vous en prie, laissez-lui faire son tour.

Mde. DE GRAMMONT.

Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart-d'heure d'amusement. Allons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT.

Oh, Madame, on ne va pas si vite. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. DE GRAMMONT.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

JULIE.

Maman, je cours les pousser en dehors.

Mde. DE GRAMMONT.

Tu ne saurois atteindre. Robert se chargera de se soin.

ROBERT.

Oui, Madame, j'y vais.

(Il sort.)

S C E N E XII.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE,
JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE,
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

(*Aussi-tôt que Robert est sorti, tous les enfants s'attroupent autour de la corbeille, soulevent la serviette et regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble et de l'embarras.*)

AUGUSTE.

CE coq annonce certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux sont étincelants comme deux étoiles.

JULIE.

Etsacrête, comme elle est rouge ! comme elle se dresse et s'agite sur sa tête !

SOPHIE.

Vous imaginez donc qu'il sait faire tout ce que dit Robert ?

LUCIEN.

Notre papa nous a instruits de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

GABRIEL.

Robert est un vieux chasseur ; et je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil, qu'à faire parler les coqs avec sa baguette.

ÉLISE.

Que sait-on ? J'ai entendu raconter à ma Bonne des choses si extraordinaires !

D'ORGEVILLE.

Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma sœur? Si j'avois mon chapeau!

Mde. DE GRAMMONT.

Tant mieux, Chevalier, que vous en ayez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à détromper Robert de ses imaginations. Un coq, deviner les voleurs? Quelle simplicité!

D'ORGEVILLE (*avec affectation.*)

Nous allons bien rire, je crois, à ses dépens.

(*Les volets se ferment tout-à-coup.*)

(*Avec inquiétude.*)

Mais, pourquoi donc cette obscurité? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

JULIE.

Maman, si le coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur?

Mde. DE GRAMMONT.

Je n'y comprends rien.

SOPHIE.

Je voudrois bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton joli *coquerico* de minuit. — Il ne dit mot.

JULIE.

Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître.

(*Robert rentre dans le salon.*)

Mde. DE GRAMMONT.

Te voilà content, Robert? Il n'y a plus de jour.

R O B E R T.

Oui , Madame ; c'est bien comme cela. Maintenant , ceux qui n'ont rien à se reprocher peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable , je lui conseille de s'en aller. — Quoi ! tout le monde reste ?

D' O R G E V I L L E.

Voyez la belle finesse ! Crois-tu qu'on en soit la dupe ?

R O B E R T.

Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(Il fait siffler sa baguette , en la faisant tourner rapidement dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille , en prononçant à haute voix des mots barbares.)

Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça , mon coq , prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons , mes petits messieurs et mes petites demoiselles , approchez-vous. Que chacun à son tour vienne passer la main droite sous la serviette , et caresser mon coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Or ça , mon coq , prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien ! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer ?

Mde. D E G R A M M O N T.

Comment donc ? On pourroit croire que vous êtes tous coupables.

S O P H I E.

Je suis la plus petite ; mais je vais donner l'exemple, moi.

(*Elle leve d'une main la serviette, et passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du coq.*)

Voyez-vous ? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé ?

R O B E R T.

Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derrière. — Y est-elle ?

S O P H I E.

Touchez.

R O B E R T.

— Bon. A vous, M. Auguste.

A U G U S T E.

Oh ! je ne crains pas plus que Sophie. — Voilà qui est fait. Voyez s'il a chanté ? Tiendrai-je aussi la main derrière ?

R O B E R T.

Eh sûrement ! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

J U L I E.

J'y vais. — S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

R O B E R T.

Rangez-vous auprès de votre frere. Qui maintenant ?

É L I S E.

C'est à mon tour. — Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

R O B E R T.

Toutes les mains sont-elles au moins derrière le dos ?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ÉLISE.

Oui, oui, oui, oui.

GABRIEL et LUCIEN.

Après vous, monsieur le chevalier.

D'ORGEVILLE.

Bon ! je donne bien dans ces bêtises, moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaisance, je vous prie.

D'ORGEVILLE.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

SOPHIE,

O mon dieu ! il n'y a plus que mes freres. Est-ce que ce seroit l'un des deux ?... Oh non, je ne le crois pas.

(Gabriel et Lucien font la même cérémonie, sans que le coq pousse un seul cri. Alors, tous les enfants partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant :)

Et le voleur ? Le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

Mde. DE GRAMMONT.

Robert, vous devriez renvoyer votre coq au sabat. Il n'est pas encore assez grand sorcier. Cependant, mes jetons ne se retrouvent point.

ROBERT.

Voilà qui me confond. Mais, patience ! ne bougez pas. Toujours la main derriere le dos.

(Les enfants veulent se déranger.)

Restez donc là, vous dis-je. C'est comme du vif argent ; cela ne sauroit tenir en place.

(A

(*A Madame de Grammont.*)

Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour.

(*Il sort.*)

S C E N E X I I I .

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE ;
JULIE , D'ORGEVILLE , ELISE ,
GABRIEL , LUCIEN , SOPHIE .

D' O R G E V I L L E .

J E savois bien , moi , ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtises !

S O P H I E .

C'est un coq-à-l'âne , son coq.

É L I S E .

Je suis bien aise de le voir attrapé.

J U L I E .

Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière ?

Mde. DE GRAMMONT.

Nous le saurons.

S O P H I E .

Je voudrois voir le coq à présent. Il doit avoir l'air bien honteux , je crois.

S C E N E X I V.

Mde. DE GRAMMONT , AUGUSTE ,
 JULIE , D'ORGEVILLE , ÉLISE ,
 GABRIEL , LUCIEN , SOPHIE ,
 ROBERT.

ROBERT (*revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfants sont rangés. Il s'arrête à Sophie , qui se trouve la première.*)

ALLONS, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là ; celle qui est derrière le dos. Bon. SOPHIE (*en regardant sa main , et poussant un grand cri.*)

O mon dieu ! quelle vilaine main j'ai là ! noire comme du charbon ! Est-ce qu'elle restera noire toujours ?

R O B E R T.

N'ayez pas peur , j'en parlerai à mon coq , il vous la rendra blanche comme la neige.

(*Les autres enfants n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains , ils regardent avec précipitation , et on les entend s'écrier presque tous à la fois :*)

A U G U S T E.

Comme j'ai les doigts tout noircis !

J U L I E.

Et moi, donc ? Ce vilain Robert !

É L I S E.

Le coq mériterait qu'on lui tordît le cou.

G A B R I E L.

Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

L U C I E N.

C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE (*élevant ses mains d'un air triomphant.*)

Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les ai conservé propres.

ROBERT (*courant à lui, et le saisissant par le collet.*)

C'est donc vous, M. le chevalier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite ; si-non, je vous fouille et vous noircis de la tête aux pieds.

É L I S E.

Le noircir ? O mon frere ! que devien-drais-tu ? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mde. D E G R A M M O N T.

Songez-vous, Robert, à ce que vous dites ?

R O B E R T.

Je suis sûr de mon fait. Les jetons, ou un visage de negre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE (*en pâlissant et avec une pro-fonde consternation.*)

Se pourroit-il que sans y penser ?

(*Il fouille dans ses poches.*)

Il est vrai que je les ai tenus dans les mains.

(*Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de sa veste.*)

Eh, mon dieu ! les voilà ! qui auroit imaginé ?

(*Tous les enfants paroissent frappés de surprise, et d'Orgeville, de confusion.*)

Mde. DE GRAMMONT.

Robert ! (*Il s'approche d'elle.*)

(*Haut.*) Emportez votre coq et votre lumière, et allez nous ouvrir les volets (*bas.*)

Gardez-vous d'apprendre aux domestiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

R O B E R T.

Il suffit, madame. (*Il sort.*)

S C E N E X V.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE,
JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE,
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

Mde. DE GRAMMONT (*aux enfants.*)

MES amis, passez dans ce cabinet, vous trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde à salir vos habits.

S O P H I E.

Oui, pourvu que ce noir s'en aille. Si j'allois rester barbouillée !

Mde. DE GRAMMONT.

Ce n'est qu'une détrempe de suie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous, M. le chevalier, comme vos mains sont propres, vous pouvez rester ici.

(*Les enfants passent dans le cabinet.*)

SCENE XVI.

Mde. DE GRAMMONT,
D'ORGEVILLE.

Mde. DE GRAMMONT.

EH bien , Monsieur , se peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse ? Le voilà pourtant ce jeune gentilhomme qui étoit si dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de bourgeois , qui croyoit sa noblesse compromise dans leur société ! ce n'est qu'un vil filou.

D'ORGEVILLE.

Pardonnez-moi , Madame. . . . c'est que je jouois avec les jetons. . . . et sans y penser. . . . Je ne puis vous dire comment ils se trouvent sur moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Indigne excuse qui aggrave encore votre faute ! Comment peut-on , à votre âge , montrer tant d'assurance et de front ?

D'ORGEVILLE.

Certainement , Madame , je n'avois pas de mauvais desseins. . . . C'est que j'étois si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur. . . .

Mde. DE GRAMMONT.

Mais , après les ménagemens et la délicatesse que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant , vous n'aurez pas eu à

rougir de vous fouiller et de les rendre
Cela n'auroit passé que pour une pure
inadvertance , une simple étourderie.

D' O R G E V I L L E .

Je n'y pensois pas.

Mde. D E G R A M M O N T .

Et à quoi pensiez-vous , lorsque vous
avez voulu faire tomber mes soupçons
sur de braves domestiques , et sur les amis
de mes enfants ? A quoi pensiez-vous , lors-
que vous avez fait semblant de passer la
main dans la corbeille , et de caresser le
coq ?

D' O R G E V I L L E .

Mais , je l'ai caressé.

Mde. D E G R A M M O N T .

Allez , petit scélérat ! non , je ne trouve
pas ce mot trop fort pour vous . Heureuse-
ment que vous n'avez pas acquis assez d'ex-
périence pour savoir cacher vos crimes .
Vous avez touché le coq , dites-vous ? et
ne voyez-vous pas que vous vous seriez
noirci les mains , puisqu'il avoit sur le dos
une détrempe de suie ? Les autres n'ont
pas eu peur de le caresser , parce que leur
conscience ne leur reprochoit rien ; mais
vous , la crainte où vous étiez que l'artifice
de Robert ne fût réellement un sortilège ,
vous a retenu . Vous avez cru ne pas vous
trahir par ce qui vous a précisément décelé .
Vous méritez que je raconte cette belle
aventure à monsieur votre pere , lorsqu'il
viendra vous chercher ce soir .

D'ORGEVILLE (*se jettant à genoux.*)

Oh non, Madame, je vous en supplie !
il me battoit, il m'étoufferoit sous ses
pieds.

Dde. DE GRAMMONT.

Ce seroit peut-être mieux que d'élever
un monstre qui le déshonorera un jour par
ses infâmies ; car, de quoi ne serez-vous
point capable dans un âge plus avancé ?
puisque, dès l'enfance, vous êtes déjà
familier avec le crime ?

D'ORGEVILLE.

Ah ! Madame, pardonnez-moi par pitié.
Jamais, jamais....

Mde. DE GRAMMONT.

Combien de fois n'avez-vous pas fait
ces promesses ? Ce n'est pas ici votre coup
d'essai ; toutes les circonstances me l'an-
noncent. Un enchaînement de mensonges
si impudents !

D'ORGEVILLE.

Eh bien ! si vous apprenez que de ma vie
je touche à quelque chose que ce soit au
monde....

Mde. DE GRAMMONT.

Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous
faire de ces jetons ? Vous ne pouviez
espérer de vous en servir, sans qu'on les
reconnût. C'étoit donc pour les vendre ?

D'ORGEVILLE.

Oh, ne le croyez pas ! c'est qu'ils me
faisoient plaisir à la vue. Je me figurois
que c'étoit comme d'autres jouets, et je

les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

Mde. DE GRAMMONT.

Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres ? De quel droit sur-tout osez-vous le prendre et vous l'approprier ? Avouez-le moi, Monsieur, est-ce la première fois ?

D'ORGEVILLE (*en se cachant le visage.*)

Hélas non, Madame ! j'en ai pris aussi de temps en temps à la maison ; et comme on n'a jamais su que c'étoit moi, je pensois encore aujourd'hui....

Mde. DE GRAMMONT.

Voilà une très-mauvaise pensée. Quand il n'y auroit personne qui pût s'en appercevoir, ne savez-vous pas que Dieu voit tout, et qu'il ne laisse rien impuni ? Peut-être que cet événement est pour votre bien ; et vous vous corrigerez beaucoup mieux, lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'ORGEVILLE.

Ah ! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en sache rien, je vous en conjure ! Dites-le, si vous voulez, à maman ou à mon précepteur.

Mde. DE GRAMMONT.

Oui, je sens combien cette nouvelle affligeroit mortellement monsieur votre pere ; et par égard pour lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher ; mais à condition que vous viendrez ici avec votre

précepteur, et que vous me ferez, en sa présence, une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite; et s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterois pas d'en instruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D' O R G E V I L L E.

Oui, j'y consens, j'y consens.

Mde. D E G R A M M O N T.

Je vous aurois défendu le seuil de ma porte, si je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D' O R G E V I L L E.

Eh! comment oserai-je paroître devant vos domestiques?

Mde. D E G R A M M O N T.

Tranquillisez-vous, Monsieur, j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire; et pour couvrir votre mensonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous justifier à leurs yeux.

D' O R G E V I L L E.

Ah, Madame! que ne vous dois-je pas? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu; mais vos enfants et leurs amis?

Mde. D E G R A M M O N T.

Je les connois; ils sont assez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

(*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, et les appelle.*)

S C E N E X V I I.

Mde. DE GRAMMONT, AUGUSTE,
JULIE, D'ORGEVILLE ÉLISE,
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

É L I S E.

ALLEZ, Monsieur, c'est indigne. Vous n'êtes plus mon frere. Je ne veux plus vous voir.

Mde. DE GRAMMONT.

Non, Mademoiselle, le chevalier n'est pas si coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer sa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans sa poche. Mais quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol, il a eu peur d'en être soupçonné. C'est une mauvaise honte que j'excuse; mais ce que je ne puis excuser, (*en s'adressant aux petits Duluc*) c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

G A B R I E L.

Oh, Madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent, sur-tout lorsqu'ils sont malheureux.

Mde. DE GRAMMONT.

Vous voyez, Chevalier, combien la

noblesse des sentiments l'emporte sur celle de la naissance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages ; et avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D' O R G E V I L L E.

Oh quelle honte pour moi ! Suis-je assez humilié ?

G A B R I E L.

Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous ; n'est-ce pas, Lucien ?

L U C I E N.

Il peut compter sur mon silence.

G A B R I E L.

Et toi, Sophie ?

S O P H I E.

Je ne veux pas le faire battre. Je sens combien cela fait mal.

(D'Orgeville se jette à leur cou et les embrasse.)

D' O R G E V I L L E.

Je n'ose vous demander à être encore reçu dans votre société.

G A B R I E L.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, si elle vous est agréable.

A U G U S T E et J U L I E.

Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

É L I S E.

Vous êtes trop bons ; il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. D E G R A M M O N T.

Vous perdriez beaucoup dans mon estime , Mademoiselle , si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frere , quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne , pour le perdre dans l'esprit de ses parents ; mais de l'empêcher , par de sages conseils , de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D' O R G E V I L L E.

Je serois bien indigne de tant de bontés , si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

S O P H I E.

Prenez-y garde au moins , ou gare le coq de Robert.

Fin du Tome troisieme.

